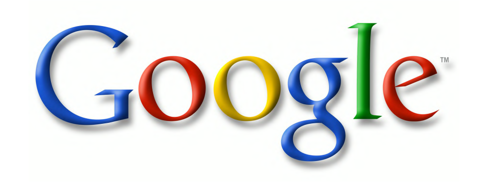
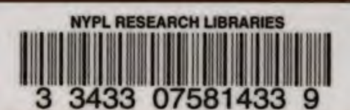
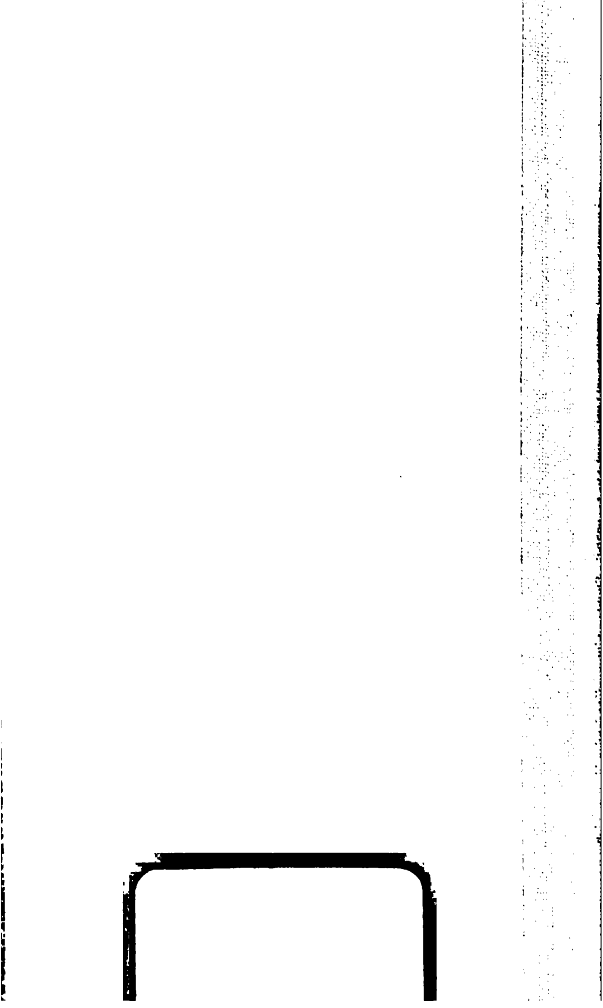
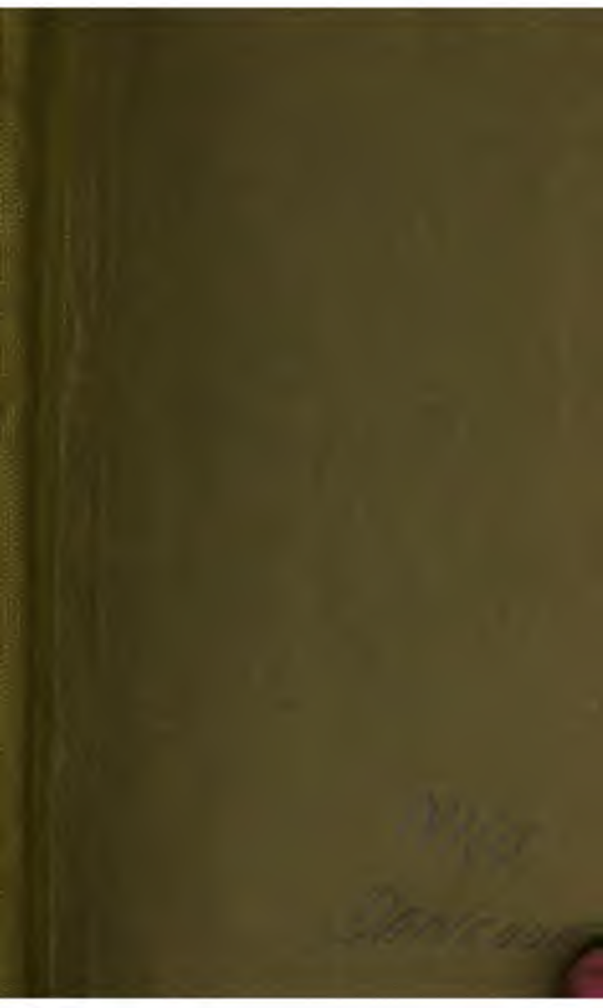

Google







ŒUVRES CHOISIES

DE

DANCOURT.

TOME SECOND.

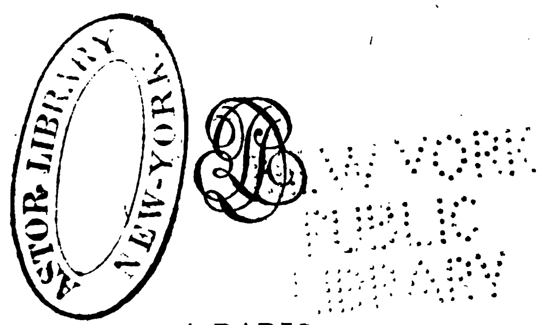
ŒUVRES CHOISIES

DE

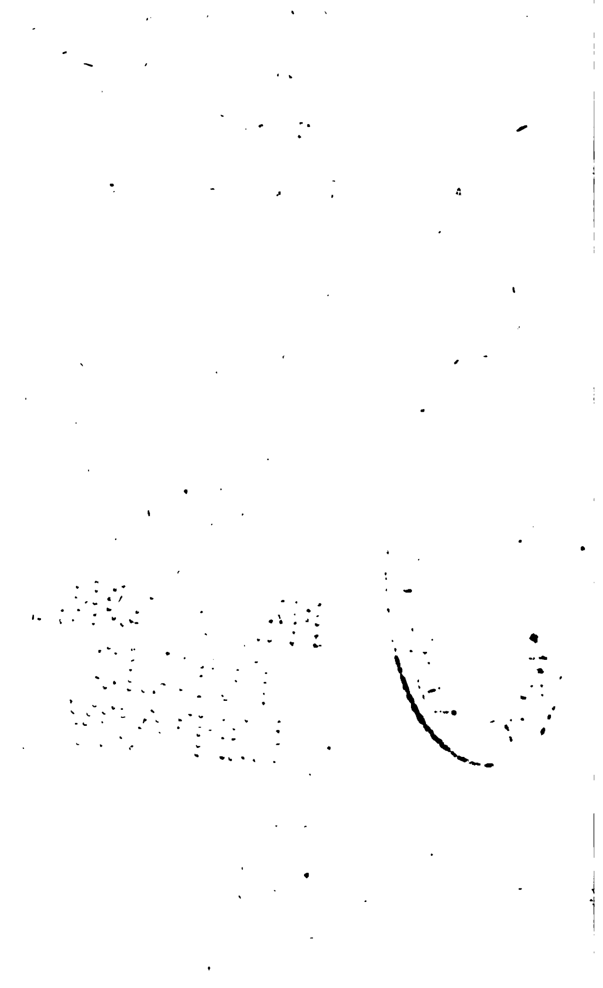
DANCOURT.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉRÉOTYPE,
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINE, ET DE FIRMIN DIDOT.
M. DCCCX.



LES BOURGEOISES

A LA MODE,

COMEDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

13 novembre 1692.

ACTEURS.

M. SIMON, notaire.
ANGÉLIQUE, femme de M. Simon.
M. GRIFFARD, commissaire.
ARAMINTE, femme de M. Griffard.
MARIANNE, fille de M. Simon.
MADAME AMELIN, marchande.
LE CHEVALIER, amoureux de Marianne.
M. JOSSE, orfevre.
FRONTIN, intrigant.
LISETTE, fille-de-chambre d'Angélique.
JASMIN, laquais d'Angélique.

La scene est à Paris, dans le logis de M. Simon.

LES BOURGEOISES
A LA MODE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Frontin, as-tu donné mon billet à Lisette?

FRONTIN.

J'arrive comme vous, je n'ai encore vu personne; mais j'ai appris en ville une très fâcheuse nouvelle.

LE CHEVALIER.

Quelle nouvelle? de quoi s'agit-il?

FRONTIN.

Il faut quitter ce pays-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raison?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment?

FRONTIN.

On a fait de mauvais rapports à la justice.

LE CHEVALIER.

A la justice! que veux-tu dire?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il venoit de toucher pour faire cette compagnie de cavalerie...

LE CHEVALIER.

Eh bien!

FRONTIN.

Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle: eh! qui en doute?

FRONTIN.

Ce n'est pas tout, il a eu l'indiscrétion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui!

FRONTIN.

Tant pis pour vous! car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embarrasse point, je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Ecoutez; vous menez une vie diablement libertine, franchement.

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je te l'avoue.

FRONTIN.

Nous sommes furieusement décriés dans Paris.

LE CHEVALIER.

Si le dessein que j'ai peut réussir, je réparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a presque plus que cette maison où vous ne soyez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'est bien dit; attrapons encore ces gens-ci, et faisons grace au reste de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de monsieur le notaire chez qui nous sommes, l'aimable et jeune Marianne, est un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et sa belle-mere, madame la notaire, une des plus grandes dépensieres qu'il y ait au monde; il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'est une femme de fort bon sens, qui aime les plaisirs, le jeu, la compagnie; et depuis deux jours je me suis avisé de lui persuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occasion d'y venir plus souvent, et pouvoir entretenir Marianne de la tendresse que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé. Mais monsieur le notaire, que dira-t-il de cela?

LE CHEVALIER.

Lui? c'est un bonhomme, qui n'a presque pas le sens commun.

FRONTIN.

Cependant il n'a pas le goût mauvais; il est amoureux d'Araminte, comme vous savez.

LE CHEVALIER.

De la femme du commissaire ?

FRONTIN.

Justement. C'est moi qui suis le confident de cette affaire.

LE CHEVALIER.

Ne le voilà pas mal adressé ! Araminte et sa femme sont intimes amies.

FRONTIN.

Cela ne gâtera rien ; au contraire, si elles ont de l'esprit, elles profiteront de l'aventure : et pour vous, si vous en usez bien avec moi, car enfin nous nous connoissons, comme vous savez, il faut être bon prince, nous tâcherons de vous faire épouser Marianne. Voici déja votre billet que je vais donner à Lisette. Allez cependant songer à faire taire le petit homme aux deux mille écus. Dans l'affaire où vous allez vous embarquer, une aventure d'éclat ne vaudroit pas le diable.

SCENE II.

FRONTIN.

L'heureuse chose que d'être né avec de l'esprit ! Oh ! pour cela, monsieur le Chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui sert à ruiner les autres, est ce qui lui fait faire figure ; et tout son revenu n'est qu'en fond d'esprit. Patience, je ne dis mot ; mais ma foi, s'il ne fait ma fortune avec la sienne, je gâterai bien ses affaires.

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Ah! ah! c'est toi: bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Bon jour, Lisette. Ta maîtresse est-elle habillée?

LISETTE.

Oui, mais c'est une grande merveille, et nous n'avons pas coutume d'être si diligentes.

FRONTIN.

Eh! sais-tu bien qu'il est près de midi?

LISETTE.

Cela ne fait rien. Comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le soir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit.

LISETTE.

Oh! cela va bien changer. Monsieur le Chevalier a conseillé à Madame d'établir ici, avec Araminte, de petites parties de plaisir et de jeu. Nous ne sortirons plus si souvent; et dans le fond il y a quelque raison. Il vaut mieux recevoir chez soi compagnie, que de l'aller chercher en ville.

FRONTIN.

Et le mari sait-il quelque chose de ce dessein?

LISETTE.

Non, pas encore; mais quand cela sera, ne le verra-t-il pas bien sans qu'on lui dise? C'est un homme qui n'est pas tout-à-fait le maître, comme tu sais.

FRONTIN.

Bon! pour faire la femme de qualité, on dit que

ta maîtresse le fait quelquefois passer pour son homme d'affaires.

LISETTE.

Le grand malheur ! est-ce ici la seule maison de ta connoissance où les maris ne sont que les premiers domestiques de leurs femmes ?

FRONTIN.

Il y a mille bourgeoises dans ce goût-là.

LISETTE.

Il n'est rien tel que de mettre les gens sur un bon pied.

FRONTIN.

Oh ! diable, pour bien dresser un mari, tu es la premiere fille du monde.

LISETTE.

Venons au fait. Qu'est-ce qui t'amene ici ?

FRONTIN.

Bien des choses. J'y viens de la part d'Araminte, de celle de monsieur le Chevalier, et de la mienne.

LISETTE.

Comment, de la tienne ?

FRONTIN.

Oui, mon enfant ; j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

LISETTE.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à Madame ?

FRONTIN.

Oui, vraiment ; comme laquais d'Araminte, j'ai un billet à lui rendre.

LISETTE.

Eh bien ! viens ; tu n'as qu'à me suivre.

FRONTIN.

Eh ! attends, attends. Comme valet-de-chambre

de monsieur le Chevalier, j'ai des affaires sérieuses, à te communiquer.

LISETTE.

Comment donc, tu te mêles de bien des métiers, à ce qu'il me semble?

FRONTIN.

Il est vrai, je suis le garçon de France le plus employé. Valet-de-chambre de l'un, laquais de l'autre, grison de celle-ci, espion de celle-là; je fais tout avec une discrétion admirable. Dans la plupart des aventures dont je me mêle, je suis presque toujours pour et contre; je conduis quelquefois les affaires de la femme et celles du mari tout ensemble. Je sais toujours tout, et ne dis jamais rien, et je ne cherche qu'à faire plaisir à tout le monde.

LISETTE.

Voilà un fort joli caractere : mais dis vîte, qu'as-tu à me faire savoir de la part du Chevalier?

FRONTIN.

Qu'il est amoureux de Mariane.

LISETTE.

De Mariane!

FRONTIN.

Oui, d'elle-même; et il m'a chargé de te la demander en mariage.

LISETTE.

En mariage? à moi?

FRONTIN.

Est-ce que tu ne sais pas que, pour épouser des filles de bourgeois, ce n'est point aux peres que de jeunes gens de condition s'adressent à présent?

LISETTE.

Non!

FRONTIN.

Non, vraiment, cela étoit bon autrefois; mais

aujourd'hui les manieres sont bien différentes : on prend seulement l'aveu de la petite fille ; on tâche d'avoir l'agrément de la fille de chambre ; et quand on ne peut plus cacher la chose, on en informe la famille.

LISETTE.

Cela est du fort bon sens. Monsieur le Chevalier est-il expliqué son amour?

FRONTIN.

Ses yeux ont tâché de se faire entendre.

LISETTE.

Eh bien?

FRONTIN.

Ceux de Mariane n'ont rien compris ; mais, pour rendre la chose plus intelligible, voilà un petit billet que tu es priée de lui faire lire.

LISETTE.

Très volontiers.

FRONTIN.

Nous en aurons bientôt réponse?

LISETTE.

C'est ce que je ne sais point ; Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mere. Monsieur le notaire, qui est bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête, ne veut pas que sa fille prenne les manieres de sa femme, et nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta maîtresse.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Il n'est encore venu personne? Ah! te voilà, que veux-tu, Frontin?

FRONTIN.

Vous rendre un billet d'Araminte, madame. (*à Lisette.*) Songe à celui de monsieur le Chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine.

ANGÉLIQUE, *après avoir lu.*

Voilà qui est bien. Puisqu'elle doit venir, il n'y a point de réponse, je la lui ferai moi-même.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Lisette?

LISETTE.

Madame?

ANGÉLIQUE.

Mon mari est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Lui, madame! seroit-il possible?

ANGÉLIQUE.

Elle me l'écrit.

LISETTE.

Et vous n'êtes pas plus intriguée?

ANGÉLIQUE.

Intriguée! par quelle raison? Cette femme est de mes amies, et tu sais que je ne suis pas jalouse.

LISETTE.

Vous avez raison; la jalousie est une passion bourgeoise qu'on ne connoît presque plus chez les personnes de qualité.

ANGÉLIQUE.

Fi! cela ne mérite pas seulement que l'on y fasse attention. Parlons d'autre chose. Sais-tu bien que je commence à me repentir de m'être laissée persuader de donner à jouer chez moi?

LISETTE.

Et comment donc? quoi! vous ne savez jamais ce que vous voulez. Mort de ma vie! vous êtes bien plus femme qu'une autre.

ANGÉLIQUE.

Oh! ne me querelle donc point, je te prie, tu me mettrois de mauvaise humeur.

LISETTE.

Hé! comment ne vous pas quereller? Il ne tient qu'à vous d'être parfaitement heureuse: belle, jeune, bien faite, spirituelle, vous êtes aimée de tous ceux qui vous voient, et vous avez le bonheur de n'aimer personne que votre mari, que vous n'aimez guere; vous êtes sans aucune passion dominante que celle de vos plaisirs; vous avez en moi une fille dévouée à tous vos sentiments, quelque déraisonnables qu'ils puissent être, et vous ne cherchez qu'à troubler la tranquillité de votre vie par des inégalités perpétuelles.

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu que je te dise? je suis dans des situations qui ne me plaisent point du tout.

LISETTE.

De quoi vous plaignez-vous?

ANGÉLIQUE.

De quoi je me plains? N'est-ce pas une chose horrible que je ne sois que la femme d'un notaire?

LISETTE.

Oui, et d'un notaire qui s'appelle monsieur Simon, encore: cela est chagrinant, je vous l'avoue; et vous n'avez ni l'air, ni les manieres d'une madame Simon.

ANGÉLIQUE.

N'est-il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins marquise, Lisette?

LISETTE.

Assurément. Mais aussi, madame, ne faites-vous pas comme si vous l'étiez?

ANGÉLIQUE.

Non vraiment, ma pauvre Lisette; je n'ose médire de personne, je ne puis risquer la moindre petite querelle avec des femmes qui me déplaisent. Je suis privée du plaisir de me moquer de mille ridicules. Enfin, Lisette, quand on a de l'esprit, il est bien fâcheux, faute de rang et de naissance, de ne pouvoir le mettre dans tout son jour.

LISETTE.

Hé! pourquoi vous contraindre? qui vous retient? Abandonnez-vous toute à votre génie; commencez par donner à jouer, recevez grand monde; il y a mille bourgeoises des plus roturieres qui n'ont point d'autre titre pour faire les femmes de conséquence.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! n'en parlons plus, Lisette, c'en est fait, me voilà déterminée.

LISETTE.

Nous avons déja dans nos intérêts un commissaire, madame, le mari d'Araminte; et ce n'est pas

peu de chose à Paris, pour des joueuses de profession, que la faveur d'un commissaire.

ANGÉLIQUE.

Ne comptons point trop là-dessus; le mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire, et qui n'aime point à faire plaisir à sa femme.

LISETTE.

Il n'importe, je veux vous ménager sa protection, moi, laissez-moi faire. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que nous ne sommes pas bien en argent comptant.

ANGÉLIQUE.

Et que je ne sais quel tour faire à mon mari pour en attraper; l'affaire de mon diamant l'a déja mis dans une colere épouvantable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu, et il me semble que nous pourrions à présent risquer de le vendre.

ANGÉLIQUE.

Point du tout, il a fait courir des billets chez les orfevres.

LISETTE.

Eh bien! mettons-le en gage, madame; c'est de l'or en barre.

ANGÉLIQUE.

Je suis trop lasse des usuriers.

LISETTE.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore longtemps affaire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame Amelin, vôtre marchande de modes...

LISETTE.

C'est de l'argent qu'elle vous demande.

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire?

ANGÉLIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter, Lisette: elle est fort riche, cette madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter! vous n'y songez pas.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non? c'est une commission que je te donne.

LISETTE.

A moi, madame?

ANGÉLIQUE.

A toi-même. Voilà ce diamant que mon mari croit perdu, tu as de l'esprit.

LISETTE.

J'ai de l'esprit? Mais madame Amelin...

ANGÉLIQUE.

Elle aura intérêt de me faire trouver de l'argent pour être payée.

LISETTE.

La voici.

SCENE VII.

ANGELIQUE, MADAME AMELIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Eh! bon jour, madame Amelin; il y a mille ans que je ne vous ai vue, et cependant je suis sur vos parties.

MADAME AMELIN.

Oh! madame, ce n'est pas là ce qui m'amene ici.

LISETTE.

Bon jour, madame Amelin.

ANGÉLIQUE.

Combien vous dois-je, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

J'ai là vos parties, madame, si vous vouliez bien prendre la peine...

ANGÉLIQUE.

Volontiers, je n'aime point à devoir.

(*elle lit.*)

« Premièrement, pour avoir garni l'épaule gauche « de Madame... » Vous vous moquez, madame Amelin, ce n'est pas là mon mémoire.

MADAME AMELIN.

Je vous demande pardon, madame: c'est celui d'une comtesse dont je ne puis tirer d'argent. Je lui ai depuis six mois fourni trois paires de hanches, il n'y a pas moyen que j'en sois payée.

LISETTE.

Ce sont pourtant là des choses qu'on devroit payer comptant, pour ne pas faire crier les marchands.

MADAME AMELIN.

Voilà votre mémoire, madame.

ANGÉLIQUE.

Voyons. « Pour l'idée d'une coiffure extraordi-« naire ». Ah ! je me reconnois à la coiffure : mais votre mémoire est furieusement long ; vous croyez que je lirai tout cela, madame Amelin ? je suis trop paresseuse.

MADAME AMELIN.

Voyez seulement le total, madame, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

« Somme totale, trois cent dix livres. »

LISETTE.

Il n'y a que trois cent dix livres ! En vérité, madame, il vous en coûte bien peu pour être mieux mise que les autres.

ANGÉLIQUE.

Lisette, allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois cent dix livres, dépêchez ; n'entendez-vous pas ? trois cent dix livres, cela est-il si difficile à comprendre ?

LISETTE.

Non, madame ; je comprends fort bien trois cent dix livres.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! puisque vous comprenez, cela suffit ; allez vite.

LISETTE.

Voilà de l'argent bien comptant pour madame Amelin.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, MADAME AMELIN.

ANGÉLIQUE.

Le commerce que vous faites vous donne bien de la peine, madame Amelin.

MADAME AMELIN.

Oui, madame ; et l'on ne gagne pas grand'chose, comme vous voyez.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme ! Vous faites quelquefois des pertes considérables ?

MADAME AMELIN.

Il m'est dû plus de dix mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGÉLIQUE.

La pauvre femme ! Vous avez beaucoup d'enfants, madame Amelin ?

MADAME AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je pense.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ?

MADAME AMELIN.

Je ne sais où il prend de l'argent ; mais il est toujours avec de belles dames : il joue avec des grands seigneurs, et il dit à tous ceux qui me connoissent que je ne suis que sa mere nourrice.

ANGÉLIQUE.

En vérité, voilà un mauvais petit caractere.

MADAME AMELIN.

Hélas ! madame, c'est comme tout le monde est aujourd'hui. On veut paroître ce qu'on n'est-pas, et c'est ce qui perd bieu de la jeunesse.

ANGÉLIQUE.

Elle a raison.

MADAME AMELIN.

A cela près, Janot est un bon garçon, et je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGÉLIQUE.

Elle parle à merveille. Adieu, madame Amelin, une petite affaire m'oblige à vous quitter ; Lisette va vous apporter votre argent.

MADAME AMELIN.

Madame, je vous suis bien obligée.

SCENE IX.

MADAME AMELIN, *seule.*

Ah que voilà bien une brave dame ! Ne se pas donner seulement la peine de lire des parties ! Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bientôt de quoi faire rouler un bon carrosse.

SCENE X.

LE CHEVALIER, MADAME AMELIN.

LE CHEVALIER.

Je ne sais si Lisette aura déja donné à Mariane le billet....

MADAME AMELIN.

Miséricorde, que vois-je !

LE CHEVALIER.

Ah ! ciel !

MADAME AMELIN.

Je ne me trompe point, c'est Janot. Hé ! mon cher enfant, que viens-tu faire ici ?

LE CHEVALIER.

Quelle rencontre !

MADAME AMELIN.

Comme le voilà brave ! Tu as beau faire, Janot, je suis ta mere ; et quoique tu sois un méchant enfant, bon sang ne peut mentir, je t'aime toujours, Janot, mon pauvre Janot !

LE CHEVALIER.

Il ne me pouvoit arriver une aventure plus cruelle.

MADAME AMELIN.

Qu'il a bonne mine ! Mais est-il possible que j'aie fait ce garçon-là ?

LE CHEVALIER.

Vous perdez toutes mes affaires.

MADAME AMELIN.

Comment ! quelles affaires, Janot ?

LE CHEVALIER.

He ! ne m'appellez point ici de ce nom, je vous en conjure.

MADAME AMELIN.

Quoi ! qu'est-ce à dire ? n'es-tu pas mon enfant ? Ne voudrois-tu pas que je t'appellasse monsieur ? Ecoute, je sais les contes que tu fais, tu as honte de m'appeller ta mere.

LE CHEVALIER.

Non, je vous aime, je vous respecte ; mais si vous me faites connoître ici, vous ruinez les plus belles espérances du monde.

MADAME AMELIN.

Quelles esperances ?

LE CHEVALIER.

Un mariage considérable... Nous ne sommes point en lieu de nous expliquer.

MADAME AMELIN.

Mon cher enfant !

LE CHEVALIER.

Hé! de grace....

MADAME AMELIN.

Mais, dis-moi donc....

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choses.

MADAME AMELIN.

Ah! qu'il y aura de gens fâchés dans le quartier, si c'est tout de bon que Janot fait fortune.

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un, contraignez-vous, et ne me trahissez point, je vous prie.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, MADAME AMELIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Hé, bon jour, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Comment donc, vous êtes seul, monsieur le Chevalier?

MADAME AMELIN, *à part.*

Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Ne sachant à qui m'adresser, en t'attendant j'allois faire connoissance avec Madame.

MADAME AMELIN, *à part.*

Le joli garçon! il est effronté comme un page.

LE CHEVALIER.

Qui est cette femme, Lisette?

LISETTE.

C'est une espece de marchande, qui fournit des modes à Madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t-a-t-il donné un billet?

LISETTE.

Oui, mais je n'ai point vu Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah! juste..!

MADAME AMELIN, *à part.*

Qu'il entend bien cela!

LISETTE.

Ne voulez-vous pas voir Madame?

LE CHEVALIER.

Ma vie et ma fortune sont en tes mains, ma chere Lisette.

LISETTE.

Entrez, entrez, je vous en rendrai bon compte.

MADAME AMELIN, *à part.*

Comme il les attrape!

LE CHEVALIER.

Adieu, madame.

MADAME AMELIN.

Monsieur, votre très humble servante.

SCENE XII.

MADAME AMELIN, LISETTE.

MADAME AMELIN.

Voilà un aimable petit gentilhomme.

LISETTE.

Il vous revient assez, à ce qu'il me semble.

MADAME AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'est mon foible; ils ont toujours de petites manieres qui les distinguent,

et l'on fait bien son compte avec eux, n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Le bon temps est passé, madame Amelin, les gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'argent de reste. Voilà Madame, par exemple......

MADAME AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois cent dix livres.

MADAME AMELIN.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé bien, il n'y a pas de fonds pour vous les payer.

MADAME AMELIN.

Qu'est-ce à dire, il n'y a pas de fonds pour trois cent dix livres ?

LISETTE.

C'est une malice de notre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

MADAME AMELIN.

La vilaine chose qu'un homme d'affaires !

LISETTE.

Vous êtes bien heureuse que ce ne soit pas un intendant, vous attendriez bien davantage.

MADAME AMELIN.

Mais, madame joue quelquefois; et quand elle gagne......

LISETTE.

Oh ! quand elle gagneroit mille pistoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquitter la moindre dette : c'est une chose sacrée que l'argent du jeu ; diantre, ce sont des fonds pour le plaisir, où l'on ne touche point pour le nécessaire.

MADAME AMELIN.

Comment ferons-nous donc ?

LISETTE.

Si vous étiez femme d'accommodement, madame Amelin.

MADAME AMELIN.

Hé bien?

LISETTE.

Madame a besoin de cent louis, elle vous doit trente pistoles, faites-lui prêter six cents écus, elle vous paiera vos trois cent dix livres.

MADAME AMELIN.

L'accommodement est admirable! vous vous moquez de moi, je pense.

LISETTE.

Non, je ne me moque point. Voilà un diamant de trois cents pistoles qu'on vous donneroit pour nantissement; voyez si le parti vous accommode.

MADAME AMELIN.

Un diamant, ah! c'est autre chose. Et quand lui faut-il cet argent?

LISETTE.

Dans le moment même, si cela se peut.

MADAME AMELIN.

Passez chez moi dans un quart-d'heure, et apportez la bague, vous trouverez votre argent tout compté. Adieu, mademoiselle Lisette.

SCENE XIII.

LISETTE, *seule.*

Adieu, madame Amelin. Nous aurons donc de l'argent comptant, et nous donnerons à jouer, Dieu merci. Tout se dispose à merveilles pour ma petite

fortune. La passion du chevalier, l'humeur de ma maîtresse, qui ne songe qu'à ruiner son mari : elle achette cher, vend à bon marché, met tout en gage ; je suis son intendant. Voilà comme les maîtresses deviennent soubrettes, et comme les soubrettes deviennent quelquefois maitresses à leur tour.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGÉLIQUE.

Mais, quelle distraction, Chevalier? vous paroissez embarrassé, vous me répondez sans faire attention à ce que vous me dites.

LE CHEVALIER.

Je songe à la passion de monsieur votre mari pour Araminte, madame.

ANGÉLIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, et qu'Araminte eût l'esprit......

LE CHEVALIER.

Pour l'esprit d'Araminte, j'ose quasi vous en répondre; et malgré l'avarice de votre époux, si vous n'étiez point un peu trop intéressée dans les dépenses qu'il pourroit faire......

ANGÉLIQUE.

Intéressée dans ses dépenses, moi? Qu'on le ruine, Chevalier, pourvu que j'en profite, je n'y prendrai d'autre intérêt que celui de partager ses dépouilles.

LE CHEVALIER.

En verité, madame, vous êtes une femme de bon esprit.

ANGÉLIQUE.

Cela nous mettroit en fonds pour l'établissement u jeu que nous voulons faire.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGÉLIQUE.

Que vous veut Frontin?

SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

As-tu quelque chose à me dire?

FRONTIN, *bas au Chevalier.*

L'affaire des deux mille écus va mal, monsieur; on décrete.

ANGÉLIQUE.

Que dit-il?

LE CHEVALIER.

Je ne sais, madame. Veux-tu parler haut?

FRONTIN.

Monsieur......

LE CHEVALIER.

Hé bien, monsieur.

FRONTIN.

Je vous dis, monsieur, que......

LE CHEVALIER.

L'impertinent. Quelqu'un m'attend au logis? n'est-ce pas?

FRONTIN.

Oui, monsieur, justement, deux marquises, une comtesse, un partisan, trois abbés, autant de fai-

néants, ce commis de la Douane, et ce petit épicier, sont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraud-là fait toujours mystere de rien. Ce sont des gens qui me persécutent, madame, pour savoir quand on commencera à jouer chez vous.

ANGÉLIQUE.

Allez vîte leur dire que nous ouvrirons demain sans faute, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais, madame......

ANGÉLIQUE.

Ne faites point façon de me laisser seule, je ne serai pas long-temps sans compagnie.

SCENE III.

ANGELIQUE, JASMIN.

ANGÉLIQUE.

Holà, Jasmin.

JASMIN.

Que vous plait-il, madame?

ANGÉLIQUE.

Qu'on dise à Mariane de descendre.

JASMIN.

Son maître de clavecin est avec elle.

ANGÉLIQUE.

Lisette ne revient point de chez madame Amelin. Cette folle d'Araminte me fait attendre. La fatigante chose que le moindre moment d'inquiétude!

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ah ! te voilà, tu as bien tardé.

LISETTE.

C'est l'impatience d'avoir de l'argent, qui vous a fait trouver le temps si long.

ANGÉLIQUE.

M'en apportes-tu ?

LISETTE.

Madame Amelin a pris ses trois cent dix livres : voilà ce qui reste des six cents écus.

ANGÉLIQUE.

Prenons bien garde que mon mari ne soupçonne rien de tout ceci, Lisette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, madame !

ANGÉLIQUE.

Je lui épargne ces sortes de petits chagrins autant qu'il m'est possible.

LISETTE.

Et cependant, il se plaint encore.

ANGÉLIQUE.

Tous les hommes en sont logés là, ce sont des animaux grondants que les maris.

LISETTE.

Que vous les définissez bien !

ANGÉLIQUE.

Je les connois : le mien me divertit quelquefois avec son humeur bourrue ; et je voudrois qu'il lui prît envie de quereller aujourd'hui, pour me désennuyer.

LISETTE.

C'est un plaisir qu'il est facile de vous faire avoir, et je me charge de cela, moi.

ANGÉLIQUE.

Des coeffes, Lisette, une écharpe.

LISETTE.

Où allez-vous donc?

ANGÉLIQUE.

Je vais dépenser de l'argent, puisque j'en ai. J'ai besoin de mille choses; des tables, des cornets, des dez et des cartes. Il faut de tout cela dans une maison où l'on veut recevoir compagnie.

LISETTE.

Nous allons donc bien nous réjouir.

ANGÉLIQUE.

Le mieux du monde. J'attends Araminte, je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes emplettes.

LISETTE.

Vous n'attendrez pas long-temps, la voici.

SCENE V.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

Hé bon jour, mon aimable petite.

ANGÉLIQUE.

Ma chere bonne, comment te portes-tu?

ARAMINTE.

Comme une femme qui n'a pas dormi depuis vingt-quatre heures.

LISETTE.

Vous voilà pourtant bien éveillée.

ANGÉLIQUE.

Qui a donc troublé ton repos?

ARAMINTE.

Ne t'alarme point, ce n'est pas ton mari, je ne l'aime pas, au moins.

ANGÉLIQUE.

Tu as fait une belle conquête, et je t'en félicite.

ARAMINTE.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner, tout son bien est à mon service.

LISETTE.

Hé, mort de ma vie! prenez toujours à bon compte; il n'y a point de mal à ruiner un mari, quand sa femme partage les revenants-bons de l'aventure.

ARAMINTE.

Qu'il ne sache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Je n'abuserai pas de ton secret. A quoi as-tu passé la nuit?

ARAMINTE.

A chercher dans ma tête tous les moyens imaginables de faire enrager mon mari.

LISETTE.

Voilà un amusement fort agréable.

ANGÉLIQUE.

Ah! ces idées te font plaisir, je ne m'étonne plus de te voir un si bon visage.

ARAMINTE.

C'est un homme qui perd l'esprit; et qui me le fait perdre. Il veut et ne veut plus dans le moment même. Tantôt complaisant jusqu'à l'excès, puis aussitôt brutal à la fureur: quelquefois content d'une chose qui lui déplaît un quart d'heure après. Il querelle toujours sans sujet; et pour vivre en repos avec lui, on ne sait jamais quel parti prendre.

ANGÉLIQUE.

Voilà des inégalités impardonnables.

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raisonnable, et à me venger de ses caprices.

LISETTE.

Que ce soit donc en tout bien et en tout honneur : pour mettre un mari à la raison, on s'en écarte quelquefois ; et ces biais-là ne valent jamais rien, quoiqu'ils soient les plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi, je ne saurois mieux faire enrager mon bourru, qu'en lui attrapant de l'argent.

LISETTE.

En ce cas nous sommes de la partie. Un mari fâcheux et avare est un ennemi public, contre qui toutes les femmes ont intérêt de se déclarer : ça, voyons, comment faut-il s'y prendre?

ANGÉLIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as là-bas un carrosse?

ARAMINTE.

Oui, vraiment, où veux-tu aller?

ANGÉLIQUE.

Je te le dirai, sortons ensemble.

ARAMINTE.

Que Lisette vienne donc avec nous : tout en roulant nous parlerons de nos affaires.

LISETTE.

Non pas, s'il vous plait, j'ai ici les miennes, et vous vous passerez bien de moi.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as qu'à me dire tes projets, je te ferai confidence des miens, et nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

LISETTE.

Et je corrigerai le plan, moi, s'il en est besoin.

ARAMINTE.

Adieu, Lisette.

SCENE VI.

LISETTE, *seule.*

Les aimables petites personnes ! Elles vont tenir entre elles un petit conseil contre leurs maris, et sans cela que feroient-elles ? Grace à l'avarice et à la bizarrerie des hommes, c'est aujourd'hui la plus nécessaire occupation qu'aient les femmes. Mais voici Mariane fort à propos, n'ai-je point perdu le billet du Chevalier ? Non. Sachons un peu ce qu'elle a dans l'ame avant que de lui parler de cette affaire.

SCENE VII.

LISETTE, MARIANE.

MARIANE.

Que me veut ma belle-mere, Lisette ? On m'a dit qu'elle me demande.

LISETTE.

Elle vient de sortir, et apparemment elle ne vouloit rien de fort pressé.

MARIANE.

Je venois lui donner le bon jour, et je retourne dans ma chambre.

LISETTE.

Hé non, non, je vous veux quelque chose, moi, et Madame n'avoit rien de si intéressant à vous dire.

MARIANE.

Dépêche-toi donc, tu sais bien que mon pere ne veut pas que je te parle, et qu'il dit que tu me gâtes.

LISETTE.

Moi, je vous gâte ! il est bien injuste de vous donner ces mauvaises impressions.

MARIANE.

Oh ! ne te fâches point, je ne le crois pas ; mais ses remontrances perpétuelles me chagrinent terriblement.

LISETTE.

He ! quelles remontrances peut-il faire ?

MARIANE.

Je ne sais ; je ne les mérite point, je ne les écoute pas le plus souvent, et quand il a bien long-temps parlé, il me semble que je n'ai entendu que du bruit.

LISETTE.

Ah ! puisque vous prenez si bien les choses, vous n'êtes pas si fort à plaindre.

MARIANE

Je ne suis pas à plaindre ? Est-il agréable à mon âge de vivre éternellement dans la solitude ? Je n'ai pour toute compagnie que des maîtres qui ne m'apprennent que des choses inutiles, la musique, la fable, l'histoire, la géographie ; cela n'est-il pas bien divertissant ?

LISETTE.

Cela vous donne de l'esprit.

MARIANE.

N'en ai-je pas assez ? Ma belle-mere ne sait point toutes ces choses, et elle vit heureuse.

LISETTE

Sa destinée vous fait donc envie ?

MARIANE.

Oui, je te l'avoue ; et si elle vouloit, au hasard d'être tous les jours grondée de mon pere, je lui promettrois de ne la quitter de ma vie.

LISETTE.

Quoi ! pas même pour être mariée ?

MARIANE.

Oh ! c'est autre chose ; quand je serai mariée ne serai-je pas la maîtresse, et ne ferai-je pas comme elle tout ce que je voudrai ?

LISETTE.

Selon le mari que vous prendrez.

MARIANE.

Comment selon ? Oh ! je veux un bon mari, ou je n'en veux point.

LISETTE.

Mais si votre pere vous en veut donner un à sa fantaisie ?

MARIANE.

Je ne le prendrai point s'il n'est à la mienne.

LISETTE.

Fort bien. Et votre belle-mere, si elle vous proposoit......

MARIANE.

Mais, Lisette, un mari de sa main me conviendroit assez, jé pense.

LISETTE.

Et de la mienne, craindriez-vous d'être trompée ?

MARIANE.

De la tienne ?

LISETTE.

Oui, parlez.

MARIANE.

Hom, je devine ce que tu me veux, Lisette.

LISETTE.

Vous le devinez ?

MARIANE.

Oh que oui, cela n'est pas bien difficile.

LISETTE.

Et que devinez-vous encore ?

MARIANE.

Que quelqu'un est amoureux de moi, et qu'on t'a priée de me le dire.

LISETTE.

Cela est admirable.

MARIANE.

Et c est pour savoir ce que je pense, que tu me parles de mariage ?

LISETTE.

Quelle vivacité !

MARIANE.

Oh ! que je ne suis plus une petite fille ! et quoique je ne voie pas le monde, quand je suis seule, je rêve à bien des choses. Mais, dis vîte, qu'as-tu à me faire savoir ?

LISETTE.

He ! puisque vous êtes si habile, ne pouvez-vous pas deviner le reste ?

MARIANE.

J'aurois trop à rougir, Lisette, si mes conjectures n'étoient pas justes.

LISETTE.

Oh ! pour le coup, je devine à mon tour, et je ne suis pas moins pénétrante que vous.

MARIANE.

Hé ! que pénetres-tu ?

LISETTE.

Que vous êtes amoureuse.

MARIANE.

Paix, Lisette.

LISETTE.

Ne craignez rien, personne ne peut nous entendre.

MARIANE.

Ne m'impatiente donc point, je t'en conjure. Sérieusement, que me veux-tu?

LISETTE.

Vous rendre un petit billet.

MARIANE.

Un billet!

LISETTE.

Oui, voyez si cela vous accommode.

MARIANE.

S'il n'est pas de monsieur le Chevalier, je ne le veux point voir, Lisette.

LISETTE.

Hé! voyez-le, il est de lui-même. L'heureuse chose que la sympathie! Hé bien? comment le trouvez-vous, son style?

MARIANE.

Il écrit comme ses yeux parlent; il m'avoit déja dit tout ce qui est dans sa lettre.

LISETTE.

Mais les vôtres n ont point fait de réponse, et c'est une réponse dont il est question.

MARIANE.

Mais, Lisette...

LISETTE.

Quoi, mais? C'est un mari de ma main: qu'avez-vous à dire? allez vîte écrire, seulement.

MARIANE.

Sera-t-il de la bienséance...?

LISETTE.

Comment, de la bienséance? On vous aime, vous aimez; on vous écrit, vous faites réponse; y a-t-il rien là qui ne soit dans les formes?

MARIANE.

Ecrire à un homme!

LISETTE.

Le grand malheur! Ah! que de façons pour une petite personne qui devine si juste! Ne vous en fiez-vous pas bien à moi? je sais les regles comme celui qui les a faites.

MARIANE.

J'entends quelqu'un.

LISETTE.

C'est monsieur le commissaire.

MARIANE.

Le mari d'Araminte?

LISETTE.

Lui-même. Ne perdez point de temps, allez faire réponse.

SCENE VIII.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Bon jour, ma chere enfant.

LISETTE.

Monsieur, je suis votre très-humble servante.

M. GRIFFARD.

Ta belle maîtresse est-elle visible? et monsieur le notaire est-il au logis!

LISETTE.

Il n'y a personne, monsieur; depuis le matin Monsieur est en ville, et Madame vient de sortir avec madame votre épouse.

M. GRIFFARD.

Le hasard m'est bien favorable. Je suis ravi de te trouver seule, Lisette, et j'ai mille choses à te dire.

LISETTE.

Me voilà prête à vous écouter. *A part.* Voilà un bourru bien radouci, à ce qu'il me semble.

M. GRIFFARD.

Comment ton maître et ta maîtresse vivent-ils ensemble, dis?

LISETTE.

Comme un mari et une femme. Ils sont toujours fâchés, se querellent souvent, se raccommodent peu, boudent sans cesse, se plaignent fort l'un de l'autre, et peut-être ont tous deux raison. C'est tout comme chez vous, enfin. Eh, n'est-ce pas tout de même?

M. GRIFFARD.

Mais quel parti prends-tu dans leurs différends, toi?

LISETTE.

Quel parti, moi; je suis pour Madame : et si vous voulez que je vous parle net, je ne crois pas qu'un mari puisse avoir raison.

M. GRIFFARD.

J'en conviens; il y a des gens insupportables.

LISETTE.

De petits bourrus éternels, par exemple.

M. GRIFFARD.

Il est vrai.

LISETTE.

Qui ne sont faits que pour damner le genre humain.

M. GRIFFARD.

Et pour se tourmenter eux-mêmes.

LISETTE.

Toujours grondants, de mauvaise humeur.

M. GRIFFARD.

C'est une chose horrible.

LISETTE.

Si j'avois un mari comme cela, je lui ferois voir bien du pays, sur ma parole.

M. GRIFFARD.

Que ne donnes-tu ces conseils à ta maîtresse, Lisette ?

LISETTE.

Et si votre femme, qui ne la quitte point, les prenoit pour elle ?

M. GRIFFARD.

Tu me crois donc de ces insupportables ?

LISETTE.

Eh, vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que je connoisse.

M. GRIFFARD.

Si tu savois la cause de mes caprices, tu serois la premiere à les excuser.

LISETTE.

Cela se pourroit ; je suis fort humaine, et je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

M. GRIFFARD.

Non, tu n'es pas de mes amies.

LISETTE, *à part.*

Où ce petit reproche nous menera-t-il ?

M. GRIFFARD.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta maîtresse.

LISETTE.

Je ne vous entends point.

M. GRIFFARD.

J'entre, comme elle, dans tous les chagrins qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela est obscur.

M. GRIFFARD.

Et si elle savoit combien je m'y intéresse, elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

LISETTE.

C'est de l'hébreu, je n'y comprends rien.

M. GRIFFARD.

Si tu voulois l'en instruire, Lisette, je ne serois point ingrat d'un si bon office.

LISETTE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

M. GRIFFARD.

J'en mourrois quitte, sur ma parole.

LISETTE.

On meurt subitement quelquefois.

M. GRIFFARD.

De peur d'accident, voilà ma bourse que je te prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites. Un commissaire qui donne sa bourse est terriblement amoureux!

M. GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur?

LISETTE.

Je comprends votre affaire à merveilles, vous dis-je; vous n'aimez point votre femme.

M. GRIFFARD.

C'est une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de votre voisin vous plaît davantage.

M. GRIFFARD.

N'est-elle pas la plus charmante personne du monde?

LISETTE.

Assurément; c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de femme. Qu'il y auroit de troqueurs au monde! Mais comme cela n'est pas tout-à-fait permis, prenez-garde à vous, monsieur le commissaire.

M. GRIFFARD.

Ah! pour moi, je ne demande que l'estime de ta maîtresse.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus honnête.

M. GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puisse avoir.

LISETTE.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

M. GRIFFARD.

Qu'elle dispose absolument de mon bien, de ma vie.

LISETTE.

Vous m'attendrissez trop, monsieur.

M. GRIFFARD.

Je sacrifierai toujours tout pour lui plaire.

LISETTE.

Je vais pleurer.

M. GRIFFARD.

Qu'elle sache tout cela, Lisette.

LISETTE.

Elle le saura, je vous en réponds. J'entends son mari. Remettez-vous un peu; vous voilà tout hors de vous-même.

M. GRIFFARD.

Je suis trop ému, je ne veux point qu'il me voie; cache-moi dans le cabinet de ta maîtresse.

LISETTE.

Dans son cabinet! vous y étoufferiez d'amour.

M. GRIFFARD.

Mais.....

LISETTE.

Mais, descendez par ce petit escalier, et allez prendre l'air : vous en avez besoin, sur ma parole.

Ma foi, l'aventure est trop drôle, et voilà de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.

SCENE IX.

M. SIMON, LISETTE.

M. SIMON.

Ah! te voila, coquine. Que fait ma femme?

LISETTE.

Le beau début! Elle est sortie.

M. SIMON.

Déja sortie! à l'heure qu'il est, elle n'est pas éveillée le plus souvent.

LISETTE.

Il faut apparemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus pressantes que de coutume.

M. SIMON.

Des affaires pressantes! Oh! si elle ne change ses manieres.....

LISETTE.

Hé, pourquoi les changer, puisqu'elle s'en trouve bien? Elle n'en fera rien, monsieur, je vous assure.

M. SIMON.

Elle s'en trouve bien; mais, je n'en suis pas content, moi.

LISETTE.

C'est que vous êtes furieusement difficile; car, enfin, qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans sa conduite?

M. SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire?

LISETTE.

Une femme qui ne fait pas le moindre embarras dans votre maison!

M. SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

LISETTE.

L'entendez-vous jamais quereller?

M. SIMON.

Comment l'entendrois-je? je suis quelquefois quinze jours sans la voir.

LISETTE.

La grande merveille! vous dormez quand elle revient; vous voulez la voir quand elle dort, ou vous êtes sorti quand elle s'éveille : le moyen de vous rencontrer!

M. SIMON.

Et c'est cela dont je me plains; au lieu de prendre le soin de son ménage.....

LISETTE.

De son ménage, monsieur! Est-ce que vous voudriez qu'elle s'abaissât à ces sortes de bagatelles; et est-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des femmes?

M. SIMON.

Assurément.

LISETTE.

Bon!

M. SIMON.

Comment bon?

LISETTE.

Eh, fi, monsieur : vous êtes notaire, et vous ne savez pas la coutume de Paris?

M. SIMON.

Mais, qu'elle demeure au moins dans sa maison, qu'elle y reçoive compagnie, qu'elle voie..... Araminte, par exemple; c'est une femme raisonnable que celle-là.

LISETTE.

Assurément.

M. SIMON.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment, il n'y a rien de plus raisonnable; il faudra bien qu'elle le fasse : allons, tâchez de la persuader.

M. SIMON.

Je n'en viendrai point à bout si je ne querelle.

LISETTE.

Eh bien, il y a long-temps que vous n'avez querellé, à ce qu'il me semble.

M. SIMON.

Depuis l'affaire du diamant.....

LISETTE.

Depuis le diamant! il y a un siecle.

M. SIMON.

Aussi je creve, et l'on ne sait pas tout ce que je souffre.

LISETTE.

Oh! querellez, monsieur, querellez; cela vous soulagera : dès qu'elle sera venue, j'aurai soin de vous faire avertir.

M. SIMON.

N'y manque pas, au moins.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine. Je veux vous aider aussi à la quereller, moi, et je vous réponds quasi de la réduire.

M. SIMON.

Que je t'aurois d'obligation!

LISETTE.

Allez vous préparer, monsieur, allez.

SCENE X.

LISETTE.

Ah! que les pauvres maris sont bien nés pour être dupes! Il va quereller sa femme pour lui faire faire une chose qu'elle souhaite, et dont il aura peut-être plus à enrager que de tout ce qu'elle a jamais pu faire.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

Si tu ne crois pas qu'il m'aime tout de bon, ne lui donne pas mon billet, Lisette.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rende après l'avoir lu.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mere.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons davantage, nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'est fort bien dit.

MARIANE.

Au moins, comme c'est toi qui me fais faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelque chagrin dans la suite, c'est à toi que je m'en prendrois.

LISETTE.

Je me charge de tout.

MARIANE.

Je suis toute jeune, et tu as de l'expérience; c'est à toi de me bien conduire.

LISETTE.

Mort de ma vie, quelle innocente!

MARIANE.

Mais, tout de bon, est-il vrai qu'il m'aime; dis, Lisette?

LISETTE.

C'est moi qui vous le dis, et vous en doutez?

MARIANE.

Je voudrois bien qu'il me le dît lui-même.

LISETTE.

On ménagera des moments pour cela.

SCENE II.

MARIANE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Votre maître de géographie vous attend, mademoiselle.

MARIANE.

Ah! que je suis lasse de tous ces maîtres-là, Lisette!

LISETTE.

On vous en débarrassera.

MARIANE.

Ne me laisse donc point tromper, c'est tout ce que je te demande.

LISETTE.

Allez vîte, voici quelqu'un; il ne faut pas qu'on nous voie ensemble.

SCENE III.

LISETTE, MADAME AMELIN.

LISETTE.

Eh comment, c'est madame Amelin! eh, qui vous ramene ici, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Ma pauvre mademoiselle Lisette, je suis furieusement intriguée.

LISETTE.

Qu'y a-t-il donc?

MADAME AMELIN.

Je ne sais ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt apporté chez moi; me l'avez-vous laissé, ma chere enfant?

LISETTE.

Si je vous l'ai laissé, madame Amelin? la question est admirable, si je vous l'ai laissé?

MADAME AMELIN.

Ne faites point de bruit, ma chere, et n'en parlez point à Madame, il se retrouvera; en tout cas, il n'y aura que moi qui perdrai. C'est mon coquin de fils qui aura mis la main dessus, sans doute.

LISETTE.

Comment donc votre fils! Vous avez des enfants qui se portent au bien comme cela, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Que voulez-vous, c'est un enfant gâté que Jeanot, qui fait quelquefois de petites mievretés; et dans le fond, pourvu qu'il le mette à bien, je ne m'en soucie pas.

LISETTE.

Oh, à ce compte vous avez raison, et monsieur Jeanot aussi, madame Amelin.

MADAME AMELIN.

Vous ne savez pas tout ce qu'il sait faire; c'est un petit drôle qui en sait bien long.

LISETTE, *à part.*

Je n'avois point encore remarqué que madame Amelin fût folle.

MADAME AMELIN.

Dites-moi un peu seulement : Il y a ici une grande fille à marier?

LISETTE.

Oui. Pourquoi demandez-vous cela, madame Amelin?

MADAME AMELIN.

Par conversation seulement; je n'y prends aucun intérêt, je vous assure : mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la noce; c'est moi qui vous le dis, qui ne suis que madame Amelin.

LISETTE.

Vous serez de la noce, vous, vous?

MADAME AMELIN.

Moi, moi. Ne parlez point à Madame de son diamant; il ne sortira point de la famille. Adieu, mademoiselle Lisette.

SCENE IV.

LISETTE.

La bonne femme a perdu l'esprit! quel galimatias me vient-elle faire! notre diamant perdu, son fils Jeanot, une fille à marier, elle sera de la noce. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle veut demander

Mariane à son pere pour ce petit mievre de Jeanot ? La vieille folle !

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Eh bien! où en sommes-nous? Mariane a-t-elle fait réponse? Monsieur le chevalier est dans une impatience épouvantable.

LISETTE.

Eh que diantre ne vient-il lui-même?

FRONTIN.

Il est avec de jeunes gens de ses amis, qui veulent l'obliger, malgré qu'il en ait, à remonter une compagnie de cavalerie.

LISETTE.

A remonter une compagnie?

FRONTIN.

Oui, mon enfant, une compagnie que les trois dés et le lansquenet ont démontée. Ces messieurs prétendent que ce soit monsieur le chevalier qui la remonte; il est diablement affairé.

LISETTE.

Il n'y a qu'un moment que, Mariane et moi, nous étions ici seules, et peut-être n'aura-t-il de long-temps une si belle occasion de l'entretenir.

FRONTIN.

Tant pis pour lui de l'avoir manquée, ce sont ses affaires; parlons des nôtres. Je t'aime furieusement, au moins; et si tu voulois.....

LISETTE.

Tu prends toujours mal ton temps pour parler d'amour; j'ai à présent bien autre chose en tête.

FRONTIN.

Ah, ah! eh! quelles affaires importantes te sont survenues depuis que je t'ai quittée?

LISETTE.

Ce sont des affaires où je prévois que j'aurai besoin d'un associé.

FRONTIN.

Parbleu, je suis ton fait; de quoi s'agit-il? je ne te demande que la préférence.

LISETTE.

Avant toutes choses, dis-moi, te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme?

FRONTIN.

Ce sont les premiers amusements de ma jeunesse, mon enfant; et, à l'heure que je te parle, j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature-là.

LISETTE.

Eh bien, va donc vite porter à monsieur le chevalier ce billet de Mariane; et reviens ici, je te dirai la chose.

FRONTIN.

Non pas, s'il te plaît; je veux la savoir avant que de te quitter.

LISETTE.

Monsieur le chevalier s'impatientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi; dis vîte.

LISETTE.

Le mari d'Araminte est amoureux de ma maîtresse.

FRONTIN.

Le mari d'Araminte, monsieur le commissaire?

LISETTE.

Oui, te dis-je.

FRONTIN.

Oh bien, mon enfant, à bon chat, bon rat. Le mari de ta maîtresse est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Qui t'a déja dit cela ?

FRONTIN.

C'est une négociation dont je suis chargé ; ne t'ai-je pas dit que je travaillois pour tout le monde ? Il y a dix ans que je fais les affaires de monsieur le Notaire.

LISETTE.

Ces deux messieurs sont de fort bons sujets au moins.

FRONTIN.

Assurément ; et pour peu que les femmes soient d'intelligence....

LISETTE.

Elles aiment la dépense, et n'ont point d'argent. Laisse-moi faire, les voici, elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, ARAMINTE, FRONTIN, LISETTE, UN LAQUAIS.

ANGÉLIQUE.

Portez tout cela dans mon cabinet. Ah ! te voilà, que fais-tu ici, Frontin ?

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant, madame ; et quelques petites propositions que m'a faites mademoiselle Lisette m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services.

ARAMINTE.

Comment ? quelles propositions ?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGÉLIQUE.

Y a-t-il quelque chose de nouveau, Lisette?

LISETTE.

Oui, madame, et de fort particulier même.

ANGÉLIQUE.

Dites-nous donc vîte ce que c'est.

LISETTE.

Monsieur le Commissaire est amoureux de vous, madame.

ARAMINTE.

Quoi, mon mari, Lisette?

LISETTE.

Oui, votre mari, madame. Il ne faut point que vous fassiez tant la fiere: et si vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveilles.

ANGÉLIQUE.

Tu plaisantes, peut-être, Lisette.

LISETTE.

Non, madame, je ne plaisante point.

FRONTIN.

Voilà les propositions qu'elle m'a faites, et c'est là-dessus que j'attends vos ordres.

ANGÉLIQUE.

Ma chere?

ARAMINTE.

Ma mignonne?

ANGÉLIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette aventure.

ARAMINTE.

Cela est trop plaisant.

LISETTE.

N'est-il pas vrai que cela est fort drôle?

FRONTIN.

Cela deviendra bien plus divertissant dans la suite.

ANGÉLIQUE.

Mais c'est une gageuré, je pense.

FRONTIN.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs, si l'on m'en veut croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions nous souhaiter une meilleure occasion pour nous venger de l'avarice de ces messieurs-là.

ANGÉLIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas ce que le hasard nous présente.

ARAMINTE.

Frontin nous sera nécessaire dans tout ceci, ma mignonne.

FRONTIN.

Il est tout à votre service, madame.

ANGÉLIQUE.

Lisette ne nous sera pas inutile, ma bonne.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me commander.

ARAMINTE.

Pour moi, je te recommande monsieur mon mari, je ne veux pas que tu lui laisses une pistole.

LISETTE.

Je tâcherai de vous obéir.

FRONTIN.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour monsieur le notaire, je les exécuterai fort exactement, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Oh ! si tu épargnes sa bourse, je ne te le pardonnerai de ma vie.

FRONTIN.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

LISETTE.

Mais, de quelle maniere traiterons-nous la chose ?

ANGÉLIQUE.

De quelle maniere ?

FRONTIN.

Oui, madame, brusquerons-nous la bourse de ces messieurs, ou si nous la vaiderons tout doucement ?

ARAMINTE.

Non, brusquer, brusquer, c'est le plus sûr. J'ai furieusement affaire d'argent comptant.

ANGÉLIQUE.

Et moi aussi, le plutôt vaut le mieux, assurément.

FRONTIN.

C'est mon avis; et le tien, Lisette ?

LISETTE.

J'opine du bonnet; il faut les expédier dans la regle des vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous, mesdames, il faudra vous mettre en dépense de quelques petites faveurs, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Des faveurs, Frontin ?

FRONTIN.

Oui, madame, mais sans conséquence.

ANGÉLIQUE.

Voilà un article qui m'effarouche.

LISETTE.

Hé ! de quoi vous embarrassez-vous, puisque vous êtes toutes deux d'accord ? n'êtes-vous pas les parties intéressées ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes une extravagante, Lisette.

LISETTE.

Hé ! mort de ma vie, qu'est-ce donc qu'on vous demande de si terrible ?

FRONTIN.

Un regard favorable seulement.

ARAMINTE.

Cela n'est pas fort criminel.

LISETTE.

Quelques paroles obligeantes.

ANGÉLIQUE.

Cela ne coûte pas grand'chose.

FRONTIN.

Un doux sourire fait à propos.

ARAMINTE.

C'est un air qu'on se donne.

LISETTE.

Un petit billet tendre, peut-être ?

ANGÉLIQUE.

Nous en serons quittes pour du papier.

FRONTIN.

Se laisser prendre les mains.

LISETTE.

Ce sont des choses qu'on ne peut empêcher.

FRONTIN.

N'en pas témoigner de colere.

LISETTE.

Ce seroit manquer de politesse.

FRONTIN.

Souffrir par aventure....

ANGÉLIQUE.

Oh ! demeurons-en là, Frontin, je te prie.

ARAMINTE.

Ils nous mettent-là dans un chemin qui mene loin quelquefois, ma mignonne.

FRONTIN.

Comment donc, vous n'y songez pas : les plus sages coquettes ne refusent point aujourd'hui ces bagatelles à leurs soupirants, et tout le secret ne consiste qu'à les faire payer si cher, qu'il ne reste jamais de quoi finir l'intrigue.

ANGÉLIQUE.

Mais, vraiment, Frontin sait le monde, et il a de l'esprit, ma bonne.

ARAMINTE.

Nous ne hasarderons donc rien de nous remettre à sa conduite?

LISETTE.

Non, assurément.

FRONTIN.

Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez; et vous en viendrez aux éclaircissements quand il vous plaira.

LISETTE.

Mais, n'allez pas vous piquer d'être plus reconnoissante l'une que l'autre; dans ces sortes de traités, il faut de la bonne foi, sur-tout.

ANGÉLIQUE.

Vous devenez insolente, Lisette.

LISETTE.

Ma foi, madame, je dis ce que je pense. Oh çà! quand commencerons-nous à travailler, monsieur Frontin?

FRONTIN.

Le plutôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à monsieur le Chevalier, et je reviens dans le moment même.

ANGÉLIQUE.

Ne lui parle point donc de tout ceci, Frontin.

FRONTIN.

Non, non, madame.

SCENE VII.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Je veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette aventure.

ARAMINTE.

Il en sera ravi, mignonne; c'est le meilleur enfant du monde, que le Chevalier.

ANGÉLIQUE.

Il nous amenera demain bonne compagnie, des comtesses, des abbés, des marquises. Nous ne manquerons pas de joueurs, sur ma parole; et ton mari nous sauvera les amendes.

LISETTE.

Je crois que le voici, madame; laissez-moi seule avec lui, je vais lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

SCENE VIII.

LISETTE.

Oh! par ma foi, monsieur le commissaire, nous vous pillerons, vous qui pillez les autres.

SCENE IX.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Eh bien, Lisette, ta maîtresse est-elle revenue?

LISETTE.

Oui, monsieur; et elle est ressortie même.

M. GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi, ma chere enfant?

LISETTE.

Ah vraiment, monsieur, je me suis fait de belles affaires!

M. GRIFFARD.

Comment donc?

LISETTE.

Je ne sais pas quel gré vous m'en saurez; mais, j'ai été furieusement querellée.

M. GRIFFARD.

Est-ce que....?

LISETTE.

Quand on dit à de jolies femmes que quelqu'un les estime, il est bien difficile de leur persuader qu'on n'a pour elles qu'une passion désintéressée.

M. GRIFFARD.

Elle s'est don mise en colere?

LISETTE.

Oui, vraiment; elle m'a traitée de ridicule, d'impertinente; mais, cependant, je ne la crois pas si hétéroclite, que d'être fâchée qu'on l'aime, et je crois que j'ai mal pris mon temps, je vous l'avoue.

M. GRIFFARD.

Oui?

LISETTE.

Oui, monsieur : quand on a de certains chagrins et qu'on ne sait à qui s'en prendre.....

M. GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins, Lisette?

LISETTE.

Est-ce qu'elle est jamais sans cela?

M. GRIFFARD.

Et de quelle nature sont ses chagrins, encore?

LISETTE.

D'une nature...... d'une nature bien chagrinante, monsieur.

M. GRIFFARD.

En sais-tu la cause?

LISETTE.

Je la soupçonne ; car avec elle, monsieur, on ne sait jamais rien certainement, elle n'ouvre son cœur à personne.

M. GRIFFARD.

Mais enfin, que soupçonnes-tu?

LISETTE.

Ah! monsieur, que deviendrois-je, si elle savoit que je vous fisse des confidences de la sorte? elle ne me le pardonneroit jamais. C'est une petite dissimulée, qui seroit au désespoir qu'on sût les mauvaises situations où la mettent presque tous les jours ses extravagances.

M. GRIFFARD.

Je t'entends; elle a besoin d'argent.

LISETTE.

Je ne vous parle pas de cela, Dieu m'en garde; n'interprètez point mal ce que je vous dis, s'il vous plaît. Comme vous saisissez les choses, monsieur!

M. GRIFFARD.

Eh bien, n'en parlons plus; voilà qui est fini.

LISETTE.

Madame est une femme qui n'a jamais besoin de rien.

M. GRIFFARD.

J'en suis persuadé.

LISETTE.

Il est bien vrai que son mari est un vilain, qui lui donne fort peu de chose, et que la fortune des joueuses est sujette à de petites révolutions quelquefois.

M. GRIFFARD.

Auroit-elle fait quelque perte considérable?

LISETTE.

Ne me faites point trop parler, monsieur, je vous prie. Je devine fort bien vos desseins; vous seriez ravi d'avoir occasion de faire le galant, et d'étaler votre humeur libérale; mais gardez-vous en bien, je vous en avertis, vous perdriez toutes vos affaires.

M. GRIFFARD.

Mais, vraiment, cela est extraordinaire.

LISETTE.

Qu'il est fâcheux d'avoir affaire à de petites personnes trop scrupuleuses!

M. GRIFFARD.

Elles sont si rares! Il faut justement que j'en trouve une, moi.

LISETTE.

Attendez, monsieur, tâchons de l'attraper; il me vient une idée.....

M. GRIFFARD.

Eh, quelle?

LISETTE.

Elle donnera là-dedans assurément, quelque fine qu'elle puisse être.

M. GRIFFARD.

Eh bien, dis vîte.

LISETTE.

Supposons qu'elle ait perdu deux cents pistoles,

M. GRIFFARD.

Deux cents pistoles?

LISETTE.

Oui, cela va bien là tout au moins,

M. GRIFFARD.

Je les ai fort à son service.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter; c'est là le difficile. De vous les emprunter, c'est ce qu'elle ne fera pas; de les prendre à titre de présent, il n'y a pas d'apparence; et pour moi, je ne vois qu'une façon de restitution dont on pût se servir utilement.

M. GRIFFARD.

Comment, une façon de restitution?

LISETTE.

Oui, monsieur, les joueurs sont un peu sujets à caution, comme vous savez; et Madame n'a pas joué toujours avec les plus honnêtes personnes du monde. Voulez-vous lui faire plaisir sans effaroucher sa pudeur?

M. GRIFFARD.

Si je le veux!

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puisse recevoir comme d'un remords de conscience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de maniere plus sûre et plus galante que celle-là.

M. GRIFFARD.

Mais je serois bien aise, Lisette, qu'elle sût que c'est à moi qu'elle en aura l'obligation.

LISETTE.

Eh, allez, allez monsieur, elle le saura de reste dans la suite : je me charge de lui dire, moi.

M. GRIFFARD.

Mais, scrupuleuse comme elle est, elle sera peut-être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Eh, mort de ma vie, trompez-la toujours de même : il y a des affaires où les femmes sont ravies d'être trompées.

M. GRIFFARD.

Et par qui lui faire tenir cet argent ?

LISETTE.

C'est encore une difficulté. De votre part, cela seroit suspect; et le métier d'un commissaire n'est pas de faire des restitutions. Adressez-moi la bourse, j'ajusterai tout cela.

M. GRIFFARD.

N'est-ce pas deux cents pistoles que tu dis ?

LISETTE.

Mettez, mettez deux cents louis neufs, la restitution en sera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vais te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques moments après, pour parler vous-même à Madame.

M. GRIFFARD.

C'est fort bien dit ; adieu, Lisette.

LISETTE.

Adieu, monsieur. Ah ! que les jolies femmes sont heureuses ! il semble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace; et de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aisément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'attendois qu'il fût sorti. Comment vont les affaires ? As-tu déja travaillé pour la bourse commune ?

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal : on va nous faire une restitution de deux cents pistoles.

FRONTIN.

Tu nommes cela une restitution ?

LISETTE.

Oui, c'est une nouvelle maniere de faire des présents sans conséquence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bienséance que dans toutes les autres.

FRONTIN.

Tu as raison ; celle qui reçoit ne s'engage à rien, et le donateur est pris pour dupe. Où est monsieur le notaire ? il faut que je décharge aussi sa conscience de quelque petite restitution.

LISETTE.

Ne précipitons rien ; donne-toi patience : il est allé dans son cabinet se préparer à une querelle que je lui ai conseillé de faire à Madame, pour autoriser les petites parties qu'on veut faire ici.

FRONTIN.

Comment donc ?

LISETTE.

C'est lui qui veut absolument que sa femme demeure chez elle.

FRONTIN.

Il n'aura pas de peine à la persuader.

LISETTE.

Non, vraiment; mais il est toujours bon de lui faire valoir les choses; et quelque chagrin qu'il en puisse avoir dans la suite, il n'aura pas le mot à dire, ce sera lui qui l'aura voulu.

FRONTIN.

Tu as raison. Voici monsieur le chevalier.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que j'ai de graces à te rendre, ma chere Lisette!

LISETTE.

Etes-vous content de la réponse?

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'espérer; je suis le plus heureux des hommes!

LISETTE.

Oui; mais je crois que vous avez un rival, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Un rival, Lisette?

LISETTE.

Oui, vraiment, et des plus dangereux, même.

LE CHEVALIER.

Et quel est donc ce rival, dis?

LISETTE.

Un petit mievre de par le monde, qu'on appelle Jeanot, le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé.... Cela vous alarme! vous vous effarouchez de bien peu de chose.

FRONTIN.

Bon, si nous n'avons point d'autre rival à craindre, nous sommes bien, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane?

LISETTE.

Je ne sais, car elle a toujours quelqu'un de ses maîtres avec elle. Je vais voir si elle est seule, et je viendrai vous en avertir.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Ma bonne femme de mere aura dit quelque chose mal-à-propos, Frontin?

FRONTIN.

Il n'y a rien de gâté encore; mais il faut se hâter de conclure le mariage; le billet s'explique-t-il en bons termes?

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet, mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Assurément?

LE CHEVALIER.

Assurément!

FRONTIN.

Puisqu'il est ainsi; sans façon, monsieur le chevalier (*Frontin se couvre*), commençons par bannir la cérémonie.

LE CHEVALIER.

Hé, que fais-tu, Frontin, veux-tu me perdre?

FRONTIN.

Non, ce n'est pas mon intention; mais vous voilà en train d'attraper un bon mariage. Comment prétendez-vous que cela se passe entre vous et moi?

LE CHEVALIER.

Hé, quel temps choisis-tu?

FRONTIN.

Parlons net, ou je vous trahirai. On a déjà ouï parler de monsieur Jeanot, comme vous voyez.

LE CHEVALIER.

Voilà un pernicieux maroufle.

FRONTIN.

Ne vous fâchez point, et soyez bon prince. Je suis votre serviteur, votre valet même quelquefois, dont j'enrage. Car enfin, nous avons été camarades d'école, nous étions clercs chez le même procureur. On vous mit dehors pour la maîtresse; on me chassa, moi, pour la servante; et j'en conviens, vous avez eu de tout temps les inclinations plus nobles que les miennes; mais cependant il me déplairoit fort de vous voir Monsieur pour toujours, et d'être pour toujours Frontin, moi.

LE CHEVALIER.

Ah! je te jure qu'aussitôt l'affaire terminée...

FRONTIN.

Quand une affaire est terminée, elle est finie pour tout le monde; il n'est rien tel que de faire marché: composons d'avance; assurez-moi ma petite fortune, et je vous permets d'achever la vôtre.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toi seulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un billet de soixante pistoles, pour les aller recevoir de ce commis de la douane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les soixante pistoles, voilà qui est fini.

FRONTIN.

Point, monsieur, il y a encore ce diamant que vous avez tantôt pris chez votre mere, et que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah, Frontin!

FRONTIN.

Ah! monsieur, point de contestations, s'il vous plaît; je n'aime point qu'on me contredise, moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage! Hé bien, le diamant te demeurera; seras-tu content?

FRONTIN.

Il me faudra du linge, et quelque juste-au-corps un peu propre, pour me mettre en équipage seulement.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez avec cela quelques bonnes habitudes, et tout ira bien. J'ai de l'esprit, vous serez pourvu; je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je ferai pour toi toutes choses.

FRONTIN *ôtant son chapeau.*

Sur ce pied là, reprenons la cérémonie; j'oublie l'égalité de nos naissances, et je vous regarde comme le gentilhomme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

Et si l'affaire ne réussit point?

FRONTIN.

En ce cas, j'ai la conscience bonne, je vous rends tout; il faut que chacun vive.

LE CHEVALIER.

Tais-toi, Frontin, voici Lisette.

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Je vous ai fait attendre; mais j'ai attendu moi-même que le maître de géographie fût parti. Ne perdez point de tems, montez par ce petit escalier; Frontin sait les êtres, qu'il vous conduise.

FRONTIN.

Hé, qu'ai-je affaire là, moi, s'il te plaît?

LISETTE.

Tu feras le guet pour assurer leur conversation.

LE CHEVALIER.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi, Lisette?

LISETTE.

Non, vraiment, j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution, allons savoir de ma maîtresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARIANE.

Entrons ici, monsieur le Chevalier; je ne suis point tranquille dans ma chambre; on pourroit nous y surprendre, et l'on m'en feroit un crime. Ici, l'on peut penser que le hasard nous aura fait rencontrer, et que vous ne m'aurez abordée que par civilité. Que Frontin prenne garde seulement que personne ne nous écoute!

FRONTIN.

Causez en repos, je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien, charmante Mariane, quelle sera ma destinée?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seule de la rendre heureuse, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Hé, ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur? Je vous adore : si vous étiez un peu sensible à ma tendresse?

MARIANE.

Tenez, monsieur le Chevalier, je ne sais ce que

c'est que de l'amour; je ne puis dire que je vous aime, mais je suis bien aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez-vous, sans répugnance, que je devienne votre époux ?

MARIANE.

Voilà encore une chose que je ne saurois vous dire; il me semble qu'on ne s'aime plus quand on est marié.

LE CHEVALIER.

On ne s'aime plus! qui vous a dit cela ?

MARIANE.

Araminte et ma belle-mère ne disent tous les jours autre chose : elles chagrinent leurs maris, leurs maris les haïssent. Moi, je voudrois vous aimer toujours, et il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute votre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse ! ah ! je vous jure...

FRONTIN.

Changez de conversation, monsieur, j'entends quelqu'un.

MARIANE.

Séparons-nous, monsieur le Chevalier.

FRONTIN.

Non, rapprochez-vous, c'est Lisette.

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARIANE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Quoi, vous voilà ! je vous croyois là-haut. Que

faites-vous donc ici? votre pere va venir, je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu, monsieur le Chevalier.

SCENE III.

ANGELIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Demeurez, Mariane; où allez-vous?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée, madame; j'ai su que vous étiez revenue, j'allois me rendre auprès de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, Chevalier, la compagnie qui vous attendoit est-elle avertie pour demain?

LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, madame; et tout Paris viendra chez vous sitôt qu'on saura qu'on y joue.

LISETTE.

Cela div[illegible] bien votre mari, madame.

ANGÉLIQUE.

Il faudra bien qu'il en passe par où nous voudrons. Je vais le mettre à la raison. Lui as-tu dit que j'étois revenue?

LISETTE.

Oui, madame; et en remontant, on m'a donné ces deux cents pistoles que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Porte-les à Araminte; elles viennent de son mari;

c'est à elle d'en disposer. Et vous, Mariane, allez lui tenir compagnie pendant que je serai obligée d'essuyer la fatigante conversation de votre pere. Vous, ne sortez pas, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, madame.

ANGÉLIQUE.

Entrez aussi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une aventure que vous trouverez divertissante.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

Et moi, madame, que deviendrai-je? Quand vous aurez fait de monsieur le notaire, vous me le livrerez, s'il vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Va faire un tour, et reviens, Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc, madame : je suis honteux que Lisette soit plus expéditive que moi; mais je réparerai cela par la somme.

ANGÉLIQUE.

J'entends mon mari, sors vîte.

FRONTIN.

Voilà un pauvre diable en bonne main.

SCENE V.

M. SIMON, ANGELIQUE.

M. SIMON.

Ah ! vous voilà donc au logis, madame ? c'est une grande merveille, oui.

ANGÉLIQUE.

Bon jour, mon cher petit mari. Lisette dit que vous êtes de mauvaise humeur, et que vous voulez gronder, est-il vrai ? j'ai un mal de tête épouvantable, au moins je vous en avertis.

M. SIMON.

Eh ! le moyen de vous bien porter. Vous devriez être morte, depuis le temps que vous vivez comme vous faites. Ne rougissez-vous point de... ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon fils, vous m'ébranlez tout le cerveau ! adoucissez l'aigreur de votre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

M. SIMON.

Comment, madame, vous croyez... ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! querellez donc de sang-froid, je vous prie, je vous promets de vous écouter de même.

M. SIMON.

Il faut que j'aie une belle patience.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous long dans vos remontrances, mon fils ?

M. SIMON.

Oui, madame, et très long...

ANGÉLIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

M. SIMON.

En abrégé, madame? Et le moyen de renfermer en peu de paroles tous les sujets de plaintes que vous me donnez tous les jours?

ANGÉLIQUE.

Moi, je vous donne des sujets de plaintes, mon fils?

M. SIMON.

Oh que diantre! mon fils, mon petit mari; supprimons tous ces termes-là, s'il vous plaît, trève de douceurs, je vous prie.

ANGÉLIQUE.

Comment donc, monsieur, quelles manieres sont les vôtres? Plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi; en vérité je n'y comprends rien, et je suis fort scandalisée de votre procédé.

M. SIMON.

Eh! morbleu! je suis outré du vôtre, moi.

ANGÉLIQUE.

Ah! que les maris sont incommodes avec leurs bizarreries perpétuelles! Je voudrois bien savoir qui peut causer vos emportements.

M. SIMON.

Comment donc, mes emportements? Je n'ai que trop de douceur, de par tous les diables.

ANGÉLIQUE.

Ah! juste ciel! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les personnes les moins timides.

M. SIMON.

Morbleu!

ANGÉLIQUE.

Vous jurez, monsieur, vous jurez, vous me faites trembler: Lisette, holà, quelqu'un!

M. SIMON.

Vous perdez l'esprit, madame.

ANGÉLIQUE.

Lisette !

SCENE VI.

M. SIMON, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

Eh ! à qui diantre en avez-vous donc ?

ANGÉLIQUE.

Demeurez auprès de moi, Lisette ; monsieur est dans une fureur qui ne se conçoit pas.

LISETTE.

Seroit-il possible ?

M. SIMON.

Ah ! la méchante femme, Lisette, la méchante femme !

ANGÉLIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime point à demeurer chez moi ? ce sont vos violences et vos caprices qui m'en écartent.

M. SIMON.

Mes violences ?

LISETTE.

Eh bien ! modérez-vous un peu, on verra ce que cela produira.

M. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit ? C'est un prétexte pour avoir raison d'être toujours dehors.

ANGÉLIQUE.

Oui, fort bien, un prétexte. En vérité, monsieur,

vous vous servez de termes bien offensants ; et si ma famille savoit les duretés que vous avez pour moi...

M. SIMON.

Oh ! pour le coup, je perds patience.

LISETTE.

Eh ! doucement, monsieur. N'y auroit-il pas moyen de vous accommoder ? Vous êtes tous deux si raisonnables !

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! je te fais juge de nos différends, Lisette.

LISETTE.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, madame.

M. SIMON.

Oui, tu as de l'esprit, et je te permets de me condamner, si j'ai tort.

LISETTE.

Oh ! pour cela, je le ferai, je vous assure : voyons, de quoi vous plaignez-vous, premièrement ?

M. SIMON.

Ne le sais-tu pas ?

LISETTE.

Que répondez-vous à cela ?

ANGÉLIQUE.

Ignores-tu toutes mes raisons ?

LISETTE.

Eh ! mort de ma vie ! que ne parlez-vous ? vous voilà d'accord, monsieur n'a qu'à vouloir..

M. SIMON.

Moi ?

LISETTE.

Vous-même. Tenez, monsieur, madame est la femme de France la plus complaisante : laissez-la

vivre à sa fantaisie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

M. SIMON.

Eh bien! qu'elle fasse, pourvu qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment, cela est trop juste, madame: monsieur est le meilleur homme du monde, il aime à vous voir, donnez-lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

ANGÉLIQUE.

Hélas! de tout mon cœur, mon enfant; je ne cherche point à le chagriner. Qu'il soit toujours de bonne humeur, je serai toujours au logis.

LISETTE.

Vous l'entendez, monsieur, je ne lui fais pas dire.

M. SIMON.

Eh bien! qu'elle me tienne parole, et je ne querellerai de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Cela me fera de la peine, assurément; mais puisque vous le voulez absolument, monsieur, je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma prison supportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme, sa prison! Vous devez être bien content, monsieur.

M. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable, je te l'avoue.

LISETTE.

Oh! monsieur, tôt ou tard il vient de bons moments aux femmes. Il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

ANGÉLIQUE.

Le seul plaisir que je me propose, est de jouer, et de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle se borne !

M. SIMON.

Eh ! va, va, tu n'auras pas le temps de t'ennuyer; il faudra faire en sorte qu'Araminte soit presque toujours avec toi, premièrement.

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon cher petit mari, que j'en serai contente ! tâchons de l'engager à cela, je vous prie ; c'est la plus aimable personne du monde qu'Araminte.

M. SIMON.

N'est-il pas vrai ?

LISETTE, *à part.*

Le vieux satyre !

M. SIMON.

Nous aurons son mari quelquefois, nous verrons ma niece la greffiere qui fait des vers, ma cousine l'avocate, son beau-frere qui est plaisant, sa sœur la conseillere, mon oncle le médecin, sa femme et ses enfants ; nous nous divertirons à merveilles.

LISETTE.

Voilà de quoi bien passer son temps, madame.

ANGÉLIQUE.

Oh ! pour cela non, mon fils ; je vous prie, hors Araminte, qui a les manieres de condition, je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Eh bien ! oui, des femmes de robe.

ANGÉLIQUE.

Non, monsieur, des femmes d'épée. C'est mon foible que les femmes d'épée, je vous l'avoue.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

M. SIMON.

Eh bien ! soit, des femmes d'épée, tout comme tu voudras.

ANGÉLIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois ?

M. SIMON.

Des concerts ici dans ma maison ?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon fils; comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertisse.

LISETTE.

Elle a tant de complaisance pour vous, que vous ne sauriez vous défendre d'en avoir un peu pour elle.

M. SIMON.

Mais...

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur, il me faut de la musique trois jours de la semaine seulement; trois autres après dîné, on jouera quelques reprises d'ombre et de lansquenet, qui seront suivies d'un grand souper, de maniere que nous n'aurons qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation; nous lirons des ouvrages d'esprit; nous débiterons des nouvelles, nous nous entretiendrons des modes, nous médirons de nos amies; enfin, nous emploierons tous les moments de cette journée à des choses purement spirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, monsieur ! Elle veut vivre régulièrement, comme vous voyez.

M. SIMON.

Quelle chienne de régularité !

ANGÉLIQUE.

Et comme cette vie aisée, douce, agréable, pourroit attirer trop grand monde, pour n'être point accablés de visites importunes, il faudra que nous ayons un portier, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Miséricorde, un portier chez moi! chez un notaire, un portier, madame?

ANGÉLIQUE.

Oui, monsieur, un portier chez un notaire, la grande merveille!

M. SIMON.

Lisette.

LISETTE.

Ne l'obstinez point, monsieur, elle prendroit un suisse.

M. SIMON.

Mais, madame...

ANGÉLIQUE.

Mais, monsieur, je veux un portier; sans cela, marché nul, je sortirai, et tout à l'heure.

LISETTE.

Eh! passez-lui cette bagatelle: faut-il rompre un traité pour un malheureux portier?

M. SIMON.

Je me ferai moquer de moi; et d'ailleurs, comment soutenir tant de dépense?

ANGÉLIQUE.

Eh! monsieur, qui vous demande rien, de quoi vous effarouchez-vous?

M. SIMON.

De quoi je m'effarouche, madame?

LISETTE.

Allez, monsieur, qu'il vous suffise que madame joue. Les joueuses ont des ressources inépuisables; et les femmes à qui leurs maris ne donnent point

d'argent ne sont pas toujours celles qui en dépensent le moins.

M. SIMON.

Pour moi, je n'en saurois donner, car je n'en ai point.

LISETTE, *à part.*

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGÉLIQUE.

Allez, monsieur, ne vous mêlez de rien que de me laisser faire. Adieu, mon fils, je vais me recueillir dans mon cabinet, et songer à prendre toutes les mesures imaginables pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuyer.

SCENE VII.

M. SIMON, LISETTE.

LISETTE.

Quelle complaisance ! Vous êtes bien heureux d'avoir une femme si bonne et si judicieuse.

M. SIMON.

Je paierai bien cher cette complaisance-là, peut-être.

LISETTE.

Oh ! point du tout ; elle est bien revenue de la bagatelle.

M. SIMON.

Il faut essayer, Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort.

LISETTE.

Oh ! pour cela, monsieur, vous êtes le meilleur mari qu'il y ait au monde.

ANGÉLIQUE, *derriere le théâtre.*

Lisette.

LISETTE.

Madame m'appelle, adieu, monsieur, tenez-vous en joie, vous avez bien sujet d'y être.

SCENE VIII.

M. SIMON.

Hom, je ne sais comment tout cela tournera; mais un honnête homme est bien embarrassé quand il est amoureux, et qu'il a des mesures à prendre avec sa femme.

SCENE IX.

M. SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah! monsieur, que je vous trouve à propos!

M. SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a?

FRONTIN.

Ne peut-on point nous écouter?

M. SIMON.

Non, non; parle, cette salle est grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point vu Araminte depuis le dernier billet que je lui ai rendu de votre part?

M. SIMON.

Non, vraiment. Je ne précipite rien, moi, et je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais, sérieusement, monsieur, en êtes-vous bien amoureux?

M. SIMON.

Plus que je ne saurois le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir, cela vous feroit-il de la peine?

M. SIMON.

Comment renoncer à la voir! qu'y a-t-il donc? qu'est-il arrivé?

FRONTIN.

Ah! que vous aimez cette femme-là, monsieur! Je ne puis m'empêcher de vous plaindre.

M. SIMON.

Mais à qui en as-tu?

FRONTIN.

Vous ne sauriez croire combien je suis dans vos intérêts.

M. SIMON.

Je t'en estime davantage; mais...

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eût emporté, que de vous voir amoureux de cette force-là.

M. SIMON.

Tu me ferois perdre patience. Ne veux-tu pas t'expliquer?

FRONTIN.

Araminte, monsieur...

M. SIMON.

Hé bien, Araminte?

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

M. SIMON.

Comment! quelle situation?

FRONTIN.

Elle m'a bien défendu de vous rien dire, et je ne sais si je fais bien de vous en parler.

M. SIMON.

Oui, oui, parle.

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soyez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embarras où elle se trouve.

M. SIMON.

Quoi! quel embarras? Si je l'en tirerai! oh! je t'en réponds.

FRONTIN.

Ne voilà-t-il pas! Oh, bien, monsieur, puisqu'il est ainsi, vous ne saurez rien.

M. SIMON.

Mon pauvre Frontin!

FRONTIN.

Non, monsieur, il ne sera pas dit que, parcequ'une femme vous estimera plus qu'un autre, j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

M. SIMON.

A me ruiner; qu'est-ce que cela signifie?

FRONTIN.

Cela signifie que la plupart des jolies femmes ruinent tous ceux qu'elles estiment, monsieur. C'est la regle.

M. SIMON.

C'est la regle?

FRONTIN.

Hé, vraiment oui, voudriez-vous qu'elles ruinassent ceux qu'elles n'estiment point? cela seroit bien malhonnête.

M. SIMON.

Ah, ah! et est-ce une nécessité de ruiner quelqu'un?

FRONTIN.

Oui, vraiment, cela ne se peut pas autrement même. C'est une chose inconcevable que les dépenses prodigieuses qu'Araminte fait tous les jours, sans réflexion, sans conduite. Elle s'endette de tous côtés, les marchands crient pour être payés ; si cela vient aux oreilles du mari, c'est une femme perdue ; et pour se mettre à couvert de ses emportements, elle est dans la résolution de s'aller jeter dans un couvent, et de n'en sortir de sa vie.

M. SIMON.

Dans un couvent, Frontin ?

FRONTIN.

Dans un couvent. Quand une jolie femme est embarrassée, et qu'elle ne sait comment sortir d'affaire, elle a toujours recours au couvent ; c'est encore une regle.

M. SIMON.

Mais voilà une résolution bien précipitée.

FRONTIN.

Je vous en réponds ; elle m'a même dit de lui mener un carrosse pour y aller tout de ce pas ; elle ne veut dire adieu à personne.

M. SIMON.

Comment tout de ce pas ? il faut empêcher cela, Frontin.

FRONTIN.

Oh, monsieur, cela est bien difficile ; elle doit plus de mille écus, afin que vous le sachiez.

M. SIMON.

Mille écus !

FRONTIN.

Oui, vraiment, mille écus, valant trois mille deux cent cinquante livres. Hé, croyez-moi, laissez-la faire, ne mettez point là votre argent, prenez une bonne résolution de ne la jamais voir.

M. SIMON.

De ne la jamais voir?

FRONTIN.

Oui, vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez.

M. SIMON.

Je ne l'aime pas! J'en perdrois l'esprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité! perdre l'esprit, ou donner trois mille deux cent cinquante livres!

M. SIMON.

Cela est chagrinant.

FRONTIN.

Ecoutez, l'esprit est une belle chose. Adieu, monsieur, je vais chercher un carrosse.

M. SIMON.

Attends, Frontin.

FRONTIN.

Ah! que je connois de gens à Paris qui voudroient avoir une occasion comme celle-ci! mais je ne leur en parlerai point. Je suis trop de vos amis pour ne vous pas laisser la préférence... Je vais lui chercher un carrosse.

M. SIMON.

Attends-moi là, te dis-je, je vais prendre dans mon cabinet un billet payable au porteur que je lui veux donner moi-même.

FRONTIN.

Comment, vous-même? Ah! fi, monsieur, où est la politesse, de ne savoir pas épargner à une femme la confusion de vous avoir obligation en face? vous la feriez mourir de chagrin.

M. SIMON.

Hé bien... Mais, connois-tu les gens à qui elle doit?

FRONTIN.

Si je les connois !

M. SIMON.

Mene-moi chez eux, je les paierai sans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé.

M. SIMON.

Cela sera assez galant, oui.

FRONTIN.

Assurément, il n'y a qu'un petit inconvénient qui s'y rencontre.

M. SIMON.

Comment ?

FRONTIN.

Ce sont des gens à qui madame votre femme doit aussi de l'argent ; il ne seroit pas dans la bienséance qu'on vous vît acquitter les dettes des autres, quand vous ne payez pas les siennes.

M. SIMON.

Malepeste, tu as raison, elle le sauroit peut-être.

FRONTIN.

Je suis prudent, comme vous voyez.

M. SIMON.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Mais il me semble que vous, me donnant le billet, et moi, promettant de vous en faire tenir compte...

M. SIMON.

Mais, Frontin.

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire, mais ? Ne craignez-vous pas que je vous fripponne votre billet ?

M. SIMON.

Je ne te dis pas cela ; mais enfin.

FRONTIN.

Parbleu, monsieur, je n'y entends point de finesse ; puisque vous faites tant de façons, je vous baise les mains, je suis votre serviteur... Je m'en vais chercher un carrosse.

M. SIMON.

Que tu as l'esprit mal tourné ! Je vais chercher le billet, viens-t-en le prendre.

FRONTIN.

Oh ! diable, vous faites là un grand effort ! Monsieur est amoureux à perdre l'esprit ; on veut le conserver dans son bon sens ; il en est quitte pour mille écus...

M. SIMON.

Voici quelqu'un ; veux-tu te taire, et me suivre ?

FRONTIN.

Tout-à-l'heure, je vais vous joindre.

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Ah, mon pauvre Frontin, je suis dans le plus grand embarras du monde.

FRONTIN.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Lisette s'est avisée de parler à sa maîtresse et à Araminte de la passion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Hé bien ?

LE CHEVALIER.

Et dans la vue de me faire plaisir, elles veulent, malgré que j'en aie, proposer la chose à son pere.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable, vous voilà gâté ; on ira aux enquêtes, et la réputation de monsieur Jeanot fera tort à monsieur le chevalier, assurément.

LE CHEVALIER.

Ah ! ne plaisante point, je te prie.

FRONTIN.

Je ne plaisante point, cela ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté sur les soins de Lisette, sur la tendresse de Mariane ; et je me proposois de terminer la chose par un enlevement, pour faire consentir le pere au mariage.

FRONTIN.

Voilà comme j'ai toujours conçu la chose ; et il n'y avoit pas d'autre biais que celui-là, même.

LE CHEVALIER.

Non, vraiment ; mais quel parti prendre ?

FRONTIN.

Celui de précipiter une chose que nous aurions pu faire à loisir.

LE CHEVALIER.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant, je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Oh, je vous en prêterai, moi ; qu'à cela ne tienne. Il y a à Paris quelques orfevres de ma connoissance ; et avec le diamant dont je suis nanti, je ne m'embarrasse pas de trouver deux cents pistoles en un quart d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais il faut persuader Mariane.

FRONTIN.

Laissez-moi parler à Lisette, et allez m'attendre à l'auberge.

LE CHEVALIER.

Mais......

FRONTIN.

Mais, allez m'attendre, vous dis-je. Pour être héritier de vos vieilles pratiques, il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

Ma pauvre Lisette, je n'en puis plus, je ne saurois me soutenir, je tremble.

LISETTE.

Qu'avez-vous?

MARIANE.

Mon pere est là-dedans, avec Araminte et ma belle-mere ; je ne l'ai jamais vu de si bonne humeur.

LISETTE.

Et c'est-là ce qui vous rend si interdite?

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec monsieur le Chevalier.

LISETTE.

On va lui en parler? tant pis, on se presse trop.

MARIANE.

Oh! point, point, Lisette; je suis sortie pour les laisser dire : je voudrois déja que cela fût fini.

LISETTE.

Cela est trop précipité, vous dis-je; rentrez dans le cabinet pour rompre la conversation.

MARIANE.

Ma chere enfant, je n'en ai pas la force, je ne me connois plus, et je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

LISETTE.

C'est que vous n'avez jamais été mariée.

MARIANE.

Oh ! pour cela non. Mais si je suis si tremblante, pendant qu'on en parle, comment serai je quand on me mariera tout de bon ?

LISETTE.

On vous rassurera, ne vous mettez pas en peine. Mais si vous voulez que je vous parle naturellement, je meurs de peur que votre pere ne reçoive mal la proposition.

MARIANE.

C'est cette crainte-là, je pense, qui me met si hors de moi-même.

LISETTE.

Allez donc empêcher qu'on lui parle. Nous avons depuis tantôt raisonné, Frontin et moi, et nous avons trouvé un moyen sûr pour vous marier, quand votre pere ne le voudroit pas.

MARIANE.

Est-il possible !

LISETTE.

Oui ; mais il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

MARIANE.

Mais, ce moyen est-il infaillible ?

LISETTE.

Je vous en réponds ; cela dépendra de vous. Et vous n'y mettrez point d'obstacle, peut-être ?

MARIANE.

Non, je t'en assure. Oh ! je m'en vais donc vîte les interrompre.

LISETTE.

Dépêchez-vous, et dites tout bas à Madame que j'ai quelque chose de conséquence à lui dire.

MARIANE.

Je vais te l'envoyer, laisse-moi faire.

SCENE II.

LISETTE.

La pauvre petite personne! nous en ferons tout ce que nous voudrons. Hé, que ne font point de jeunes filles pour être mariées! Oh, pour moi, je crois, Dieu me pardonne, qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela; et il entre du mariage dans tous leurs songes.

SCENE III.

M. GRIFFARD, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Hé bien, ma chere enfant, comment a-t-on reçu la restitution?

LISETTE.

Le mieux du monde; cela se reçoit-il autrement? il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

M. GRIFFARD.

Sait-elle que c'est moi qui...?

LISETTE.

Je lui en ai voulu donner quelque légere idée.

M. GRIFFARD.

Eh bien?

LISETTE.

Eh bien, elle commençoit déja à prendre un certain ton aigre-doux, qui m'a fait rengaîner mon

compliment. Il ne faut se déclarer que bien à propos. La voici.

SCENE IV.

M. GRIFFARD, ANGELIQUE, LISETTE.

M. GRIFFARD.

Ce n'est pas une petite fortune, madame, que celle de vous rencontrer au logis.

ANGÉLIQUE.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sédentaire, monsieur.

M. GRIFFARD.

Madame.....

LISETTE.

Voilà votre chapeau par terre, prenez garde.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes, de tous les hommes du monde, celui qu'on voit avec le plus de plaisir, je vous assure.

M. GRIFFARD.

Ah! madame...

LISETTE.

Vous marchez sur vos gants, monsieur.

ANGÉLIQUE.

Je vous parle naturellement, au moins.

M GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté, madame: si j'osois vous parler de même...

ANGÉLIQUE.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite fripponnerie, dont je vous punirois si j'en étois bien persuadée.

M. GRIFFARD.

Oh! pour cela, madame, je ne prétends pas que vous m'en ayez obligation.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez, vous avez de l'esprit, vous donnez un tour galant et délicat à ce que vous faites; mais si vous voulez qu'on vous en sache gré, il faut me laisser toujours dans l'incertitude.

M. GRIFFARD.

Oh! madame, je vous réponds de...

ANGÉLIQUE.

Je ne suis que trop pénétrante, je vous l'avoue; mais on ferme quelquefois les yeux, pour ne pas rompre avec ses amis : une parfaite connoissance de la vérité me mettroit sérieusement en colere.

M. GRIFFARD.

Il est constant madame, que...

ANGÉLIQUE.

N'usons pas cette conversation, de grace. Il me fâche seulement de penser à ces sortes de choses; passez là-dedans, je vous prie, j'ai quelques ordres à donner à Lisette, vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quel animal! il ne m'a jamais paru si ridicule.

LISETTE.

Voilà un mortel bien payé de ses deux cents pistoles!

ANGÉLIQUE.

Que me veux-tu? Qu'as-tu à me dire? Mon mari est là-dedans de trop bonne humeur pour un homme qui a donné son argent. Je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réussi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croyez ; et voilà un billet de mille écus, que Monsieur lui a donné pour Araminte.

ANGÉLIQUE.

Le monstre ! mille écus ne lui font point de peine à sacrifier pour une autre ; il me refuseroit une pistole !

LISETTE.

Nous nous vengeons assez bien de son avarice, il ne faut pas se plaindre.

ANGÉLIQUE.

Mais, comment toucher cet argent ? Araminte, ni toi, ni moi, nous ne pouvons l'aller recevoir ; il falloit que Frontin...

LISETTE.

Que cela ne vous embarrasse point ; madame Amelin négociera la chose à merveille.

ANGÉLIQUE.

Il faut envoyer chez elle. Holà, Jasmin.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

ANGÉLIQUE.

Vous savez où madame Amelin demeure ?

JASMIN.

Celle qui est venue tantôt ici ? Oui, madame.

ANGÉLIQUE.

Allez lui dire que je l'attends, et que j'ai affaire d'elle : qu'elle vienne au plus vîte.

LISETTE.

Avec tout cela, madame, ce n'est pas une connoissance inutile que celle de cette dame Amelin.

ANGÉLIQUE.

Non, vraiment.

LISETTE.

Nous aurions eu peine, sans elle, à nous défaire du diamant.

ANGÉLIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre. Mais je m'arrête ici trop long-temps, je vais les rejoindre. Quand madame Amelin sera venue, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.

SCENE VII.

LISETTE, M. JOSSE.

LISETTE.

C'est de l'argent comptant, ou peu s'en faut. Mais que veut cet homme-là? Demandez-vous ici quelque chose?

M. JOSSE.

Je voudrois bien parler à monsieur Simon; on m'a dit, là-bas, qu'il y étoit.

LISETTE.

Est-ce pour quelque affaire un peu longue? quelque testament? quelque inventaire? Nous en débarrasserez-vous pour long-temps.

M. JOSSE.

C'est pour une chose que je ne puis dire qu'à lui-même. Qu'on l'avertisse, je vous prie.

LISETTE.

Je vais lui dire, vous n'avez qu'à attendre.

SCENE VIII.

M. JOSSE.

Voilà une soubrette qui me paroît bien alerte ; et elle pourroit bien, si je ne me trompe, avoir quelque part à la visite que je viens rendre à monsieur le notaire.

SCENE IX.

M. SIMON, M. JOSSE.

M. SIMON.

Ah ! ah ! c'est monsieur Josse ! Eh ! qui vous amene ici, mon voisin?

M. JOSSE.

Monsieur, voilà un diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait semblable à celui que vous avez fait recommander. Voyez.

M. SIMON.

C'est justement le mien, monsieur Josse. Qui vous l'a apporté? Il falloit retenir ces gens-là.

M. JOSSE.

C'est un garçon que je connois, qui me connoît aussi ; et je n'ai même gardé la bague, que sous prétexte de la faire voir, avant que de l'acheter, à quelqu'un de mes confreres, que j'ai dit qui se connoissoit en pierreries mieux que moi. Il ne faut effaroucher personne.

M. SIMON.

Eh ! qui est-il, s'il vous plaît, monsieur Josse, cet honnête garçon que vous connoissez?

M. JOSSE.

Ne vous mettez point en peine; nous avons la bague, il reviendra.

M. SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un commissaire de mes amis; vous n'aurez qu'à nous envoyer avertir.

SCENE X.

M. SIMON, M. JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN, *à M. Josse.*

Ah! vous voilà, je viens de repasser chez vous. Que faites vous donc ici, monsieur Josse?

M. JOSSE.

Je faisois voir à monsieur ce diamant que vous venez d'apporter chez moi.

M. SIMON.

Quoi! c'est-là celui qui...

FRONTIN.

Oui! vous vous mettez dans le goût de la pierrerie. Ah! je vous en félicite, je vois bien ce que cela signifie,

M. SIMON.

Où as-tu pris cela?

FRONTIN.

Que cela ne vous embarrasse point, je vous en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

M. SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendard?

FRONTIN.

Comment donc, pendard? est-ce vous, ou moi, qu'on apostrophe, monsieur Josse?

M. JOSSE.

A votre avis, que vous en semble?

FRONTIN.

Moi, par ma foi, je ne sais qu'en dire.

M. SIMON.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as fait, infame...

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire, un vol? Oh... que... écoutez... Eh! fi, monsieur, je n'aime point ces plaisanteries-là, je vous en avertis. Que diable, si le diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre, je ne suis pas embarrassé de m'en défaire.

M. SIMON.

Oh! tu n'auras pas cette peine-là, sur mon honneur. Mon cher monsieur Josse, vous pouvez me laisser la bague, je passerai chez vous, et je reconnoîtrai votre exactitude.

M. JOSSE.

Je vous baise les mains, monsieur.

FRONTIN.

Monsieur, monsieur Josse! oh diable! je n'entends point de raillerie, c'est à vous que...

SCENE XI.

M. SIMON, FRONTIN.

M. SIMON.

Oh! ne pense pas m'échapper, nous avons d'autres comptes encore à vider ensemble.

FRONTIN.

Monsieur, commençons par vider celui-là, rendez-moi la bague, ou, la peste m'étouffe, je ferai beau bruit; et... si...

M. SIMON.

Là, rassure-toi, ne t'effraie point.

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

M. SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point! mais j'en ferai, moi.

M. SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FRONTIN.

Et moi, je ne veux point perdre ma bague, de par tous les diables.

M. SIMON.

Parlons doucement; comment est-elle à toi? d'où vient-elle? qui te l'a donnée?

FRONTIN.

Un gentilhomme de mes amis.

M. SIMON.

Que tu appelles?

FRONTIN.

Monsieur Jeanot; connoissez-vous cela?

M. SIMON.

Tu es un effronté maraud; tu as volé ce diamant à ma femme, et c'est celui qu'elle perdit il y a six semaines.

FRONTIN, *à part.*

Du diable! monsieur Jeanot auroit-il fait ce tour-là!

M. SIMON.

Que rumines-tu?

FRONTIN.

Que cela ne se peut pas. J'étois tantôt avec lui... chez sa mere... cela ne se peut pas, encore une fois.

M. SIMON.

Cela est ; je te ferai pendre si tu disputes.

FRONTIN.

Je n'y comprends rien.

M. SIMON.

Venons à présent au reste.

FRONTIN.

Monsieur, encore un petit mot sans nous emporter; ou j'ai perdu l'esprit, moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous-même. Je ne l'ai pas perdu, moi, assurément. *Ergo...*

M. SIMON.

Oui, je l'ai perdu, moi, de t'avoir tantôt sottement confié un billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh ! pour cela, monsieur, je me suis fort loyalement acquitté de la commission.

M. SIMON.

Tu es un frippon, passé maître.

FRONTIN.

Monsieur...

M. SIMON.

Je ne te connoissois pas encore.

FRONTIN.

N'embrouillons point l'affaire de la bague.

M. SIMON.

Il me falloit cette aventure pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la bague, je vous prie.

M. SIMON.

Araminte est là-dedans, tu as mon billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

M. SIMON.

Il faut me le rendre tout-à-l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le billet, et vous avez la bague.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me la rendrez.

M. SIMON.

Oh! tu me le rendras, ou je t'étranglerai assurément.

FRONTIN.

Au secours! miséricorde!

SCENE XII.

ANGELIQUE, M. SIMON, MARIANE, ARAMINTE, M. GRIFFARD, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ANGÉLIQUE.

Qui te fait crier de la sorte?

FRONTIN.

Monsieur votre mari, madame, qui a la fievre chaude!

M. SIMON.

Bourreau!

MARIANE.

Mon pere!

FRONTIN.

Et une fievre chaude, intéressée même. Il me dérobe une bague.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. SIMON.

Cela veut dire que votre diamant est retrouvé, ma femme !

ANGÉLIQUE.

Mon diamant !

M. SIMON.

C'est ce coquin-là qui l'avoit volé.

ARAMINTE.

Frontin, lui ?

M. SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi ? moi ? vous voyez bien le transport au cerveau ? il n'y a rien de plus clair.

M. SIMON.

Misérable !

FRONTIN.

La ! la ! la ! la !

M. GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

FRONTIN

Si on ne prend garde à lui, il fera quelque sottise.

M. SIMON.

Coquin ! monsieur le commissaire, il faut pendre ce frippon-là.

M. GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma charge.

LISETTE.

Frontin seroit pendu ? quel dommage !

FRONTIN.

Laisse-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGÉLIQUE.

Mais, qui vous fait penser de lui ce que vous nous dites ?

M. SIMON.

Le diamant que voilà, vraiment : me prenez-vous pour un visionnaire? Il est allé pour le vendre; j'avois fait courir des billets, comme vous savez, l'orfévre est venu m'avertir. Vous n'aurez pas de peine à le reconnoître. Voyez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y a de l'apparence à tout ce qu'il dit, et je sais le contraire.

ANGÉLIQUE, *bas à Lisette.*

Lisette?

LISETTE, *bas à Angélique.*

Ce l'est, madame; il y a là quelque chose que je ne comprends point.

M. SIMON.

Eh bien! ai-je tort? qu'en dites-vous?

ANGÉLIQUE.

Je dis qu'il ne me paroît point que cela ait jamais été à moi, vous vous méprenez.

FRONTIN.

Ah! vivat, j'ai gagné ma cause : allons, monsieur le commissaire, faites le dû de votre charge, faites rendre à Frontin ce qui lui appartient; vous êtes fort pour les restitutions, vous.

M. GRIFFARD.

Ouais.

M. SIMON.

Oh bien! quoi que vous en disiez, je m'en croirai plutôt qu'un autre, et je ne me dessaisirai point du diamant.

FRONTIN.

Et puisqu'il est ainsi, moi, je vais faire venir la personne à qui il appartient; s'il est écrit qu'il sera perdu pour moi, j'aime mieux qu'il retourne à son vrai maître.

SCENE XIII.

M. SIMON, M. GRIFFARD, AGELIQUE, ARAMINTE, MADAME AMELIN, FRONTIN, LISETTE, MARIANE.

MADAME AMELIN.

Un de vos gens vient de me dire que vous me vouliez parler, madame; je suis accourue tout au plus vîte.

FRONTIN.

Oh! parbleu, il y a de la fatalité dans tout ceci, et vous venez tout à propos pour défendre vos droits, madame Amelin.

MADAME AMELIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc? De quoi s'agit-il?

FRONTIN.

On vous a pris tantôt une bague; elle est entre les mains de monsieur, faites-vous la rendre.

LISETTE.

En voici bien d'un autre.

MADAME AMELIN.

Elle est entre les mains de monsieur! le ciel en soit loué! je ne suis pas malheureuse; et monsieur est trop honnête homme pour vouloir la retenir.

M. SIMON.

Quoi! vous me soutiendrez que ce diamant vous appartient, madame?

MADAME AMELIN.

Non, monsieur, le ciel m'en préserve!

LISETTE.

Madame Amelin?

MADAME AMELIN.

J'ai seulement donné, ce matin, six cents écus dessus à mademoiselle Lisette, monsieur?

FRONTIN, *à part.*

Oh ! pour celui-là, je ne m'y attendois pas ; je ne suis qu'une bête.

M. SIMON.

A Lisette, six cents écus ?

MADAME AMELIN.

Oui, monsieur, la voilà qui peut vous le dire ?

LISETTE.

Moi ! je n'ai rien à dire, on vous croira de reste.

MADAME AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent, j'ai été bien aise de lui faire plaisir.

FRONTIN.

Voilà une maudite bague qui causera quelque révolution.

M. SIMON.

Hé bien, madame, que me direz-vous pour excuser une conduite si blâmable, dont il faut malheureusement que nos meilleurs amis soient les témoins ? Ne rougissez-vous point...

ANGÉLIQUE.

Moi ? je rougis de vos manieres, monsieur ; et j'ai honte pour vous, que l'excès de votre avarice me réduise à mettre en gage mes pierreries ; vous m'auriez épargné cette confusion, en me donnant ce billet de mille écus, dont vous avez fait présent à madame.

M. SIMON.

Je suis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidèlement, comme vous voyez.

M. GRIFFARD.

Comment donc ! quoi ! qu'entends-je ! ma femme a reçu un présent de mille écus ?

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colere, monsieur, je ne

l'ai pris, je vous assure, que pour vous dédommager des deux cents louis que vous avez envoyés tantôt à madame.

M. GRIFFARD.

On se moquoit de moi, j'ai ce que je mérite.

M. SIMON.

Vous avez accepté deux cents louis de monsieur le commissaire, madame?

ANGÉLIQUE.

Oh! je savois bien que vous les rendriez à sa femme, monsieur.

FRONTIN.

La belle chose que la prévoyance.

MADAME AMELIN.

Voilà bien du tintamarre, à ce qu'il me semble; mais, mes six cents écus, sera-ce aussi monsieur qui me les rendra, madame?

M. SIMON.

Vos six cents écus, moi?

ANGÉLIQUE.

Oh çà, mon fils, point de rancune, payez madame Amelin, et je vous pardonne l'affaire des mille écus; ne suis-je pas bonne personne?

M. SIMON.

Madame, madame, vous allez faire un bon conte de cette aventure; mais....

LISETTE.

Ma foi, vous n'avez qu'à charier droit, si vous ne voulez pas qu'on la sache.

M. SIMON.

J'enrage, je creve, et je renonce à toutes les femmes.

MARIANE.

Lisette, voici monsieur le Chevalier.

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, ARAMINTE, MARIANE, MADAME AMELIN, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Madame, je viens vous dire que.....

MADAME AMELIN.

Ah ! te voilà donc, bon vaurien, je t'attendois pour te régaler : tu viens m'amuser avec tes contes ; et tu me fais de belles affaires, vraiment.

LE CHEVALIER.

Madame.

MARIANE.

Elle lui parle bien familièrement, Lisette.

FRONTIN.

Monsieur Jeanot aura aussi son fait. La maudite bague !

ARAMINTE.

Qu'est ce que cela signifie ?

MADAME AMELIN.

Ce que cela signifie ? vous voyez bien ce petit garnement-là ; c'est mon fils, madame, afin que vous le sachiez.

ANGÉLIQUE.

Quoi, monsieur le Chevalier....

MADAME AMELIN.

C'est Jeanot, madame, dont je vous ai tant parlé ce matin.

ANGÉLIQUE.

Monsieur le Chevalier, Jeanot....

ARAMINTE.

Elle extravague, ma mignonne, cela ne se peut pas.

MADAME AMELIN.

Qu'est-ce à dire ? cela ne se peut pas. Oseras-tu dire le contraire ? réponds.

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous réponde ? vous avez voulu me perdre, et vous réussissez à merveille.

MADAME AMELIN.

Vraiment oui, te perdre, voilà de beaux mysteres. Tu seras peut-être cause que je perdrai six cents écus, toi, et tu crois que je songe à des balivernes ?

ANGÉLIQUE.

Vous êtes le fils de madame Amelin ?

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai chevalier ?

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir.

ANGÉLIQUE.

Par où méritoit-elle, monsieur Jeanot, que vous voulussiez la tromper ?

MADAME AMELIN.

Comment donc la tromper ! Tredame, monsieur Jeanot, puisque monsieur Jeanot y a, aura quand je le voudrai une bonne charge de vingt mille écus que je lui mettrai sur la tête.

ANGÉLIQUE.

Vingt mille écus, madame Amelin ?

MADAME AMELIN.

Oui, madame, vingt mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnés, encore.

FRONTIN.

Comment, diable !

ANGÉLIQUE.

Avez-vous du penchant pour lui, Mariane ?

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins, je vous assure.

LISETTE.

La pauvre enfant !

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous promets de trouver les moyens de faire consentir votre pere à ce mariage.

LE CHEVALIER.

Ah ! madame !

ARAMINTE.

Trouve donc aussi le secret de faire ma paix avec mon mari.

ANGÉLIQUE.

Je me chargerai de tout.

FRONTIN.

Ma foi ! nous sommes plus heureux que sages.

LISETTE.

Hors les maris, tout le monde sort toujours bien d'intrigue. Par ma foi, si les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépensent pour leurs maîtresses, ils feroient mieux leurs comptes de toutes manieres.

FIN DES BOURGEOISES A LA MODE.



LA

FETE DE VILLAGE,

COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

11 juillet 1700.

ACTEURS.

M. NAQUART, procureur de la Cour.
M. BLANDINEAU, procureur au Châtelet.
LE COMTE.
ANGELIQUE, amoureuse du Comte.
LE MAGISTER.
LE TABELLION.
MADAME BLANDINEAU.
LA GREFFIERE.
L'ELUE.
MADAME CARMIN.
LOLIVE, valet du Comte.
LISETTE.
UN LAQUAIS.
Plusieurs paysans et paysannes chantant et dansant.

La scene est dans un village de Brie.

LA FETE DE VILLAGE,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. NAQUART, LE TABELLION.

M. NAQUART.

CELA ne reçoit pas la moindre difficulté, monsieur le Tabellion; et dès que toute la famille en est d'accord avec moi, cette petite supercherie n'est qu'une bagatelle.

LE TABELLION.

Eh bien soit! vous le voulez comme ça, je le veux itou: vous êtes procureu de Paris, et je ne sis que tabellion de village: comme votre charge vaut mieux que la mienne, je serois un impertinent de vouloir que ma conscience fût meilleure que la vôtre.

M. NAQUART.

Il ne s'agit point de conscience là-dedans; et entre personne du métier...

LE TABELLION.

Ça est vrai, vous avez raison, il ne peut pas

s'agir d'une chose qu'on n'a pas : mais tout coup vaille, il ne m'importe ; pourvu que je sois bien payé, et que vous accommodiais vous-même toute cette manigance-là, je ne dirai mot, et vous lairai faire, il ne vous en faudra pas davantage.

M. NAQUART.

Je vous réponds de l'événement et des suites.

LE TABELLION.

Eh bien tope ! vela qui est fait. Je m'en va vous attendre ; aussi bien vela M. Blandineau, qui, m'est avis, veut vous dire quenque chose.

SCENE II.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Vous voilà en grande conférence avec notre tabellion ? Ce n'est pas moi qui vous interromps peut-être ?

M. NAQUART.

En aucune façon. Vous m'avez promis votre consentement pour ce mariage, et...

M. BLANDINEAU.

Oui, je vous le donne de tout mon cœur ; mais je ne vous promets pas que mon consentement détermine ma belle-sœur à vous épouser. Elle est un peu folle, comme vous savez ; et je m'étonne que tous les travers que vous lui connoissez ne vous corrigent pas de l'envie que vous avez d'en faire votre femme.

M. NAQUART.

C'est un vœu que j'ai fait, monsieur Blandineau, de rendre une femme raisonnable ; et plus je la prendrai folle, plus j'aurai de mérite à réussir.

M. BLANDINEAU.

Et plus de peine à en venir à bout. C'est une chose absolument impossible. Ma femme n'est pas à beaucoup près si extravagante que sa sœur, et toutes les tentatives que j'ai faites pour régler son esprit et ses manieres n'ont, jusqu'à présent, servi de rien ; je serai réduit, je pense, pour éviter les altercations que nous avons tous les jours ensemble, à prendre le parti d'extravaguer avec elle, puisqu'il n'y a pas moyen qu'elle soit raisonnable avec moi.

M. NAQUART.

Que pouvez-vous faire de mieux ? Vous avez du bien, vous n'avez point d'enfants, votre femme aime le faste, la dépense, c'est-là, je crois, sa plus grande folie ; laissez-la faire ; au bout du compte, l'argent n'est fait que pour s'en servir.

M. BLANDINEAU.

Oui, mais il y auroit un ridicule à un simple procureur du Châtelet, comme moi...

M. NAQUART.

Procureur tant qu'il vous plaira ; quand on gagne du bien, il en faut jouir. Il y auroit un grand ridicule à ne le pas faire.

M. BLANDINEAU.

Mais autrefois, monsieur Naquart..

M. NAQUART.

Autrefois, monsieur Blandineau, on se gouvernoit comme autrefois. Vivons à présent comme dans le temps présent ; et puisque c'est le bien qui fait vivre, pourquoi ne pas vivre selon son bien ? Ne voudriez-vous point supprimer les mouchoirs, parcequ'autrefois on se mouchoit sur la manche ?

M. BLANDINEU.

Pourquoi non ? je suis ennemi des superfluités, je me contente du nécessaire, et je ne sache rien au

monde de si beau que la simplicité du temps passé.

M. NAQUART.

Oui, mais si comme au temps passé on vous donnoit trois sols parisis, ou deux carolus pour des écritures que vous faites aujourd'hui payer trois ou quatre pistoles, cette simplicité-là vous plairoit-elle, monsieur Blandineau?

M. BANDINEAU.

Oh! pour cela non, je vous l'avoue. Ce ne sont pas nos droits que je veux simples, ce sont nos dépenses.

M. NAQUART.

Il faut régler les unes par les autres, monsieur Blandineau, à la sotte vanité près. Les manieres de votre femme sont très bonnes, les ridicules que vous lui trouvez ne sont que dans votre imagination; plus vous prétendez les corriger, plus ils augmenteront; vous la contraindrez, vous vous ferez haïr. Croyez-moi, il vaut mieux pour vous et pour elle que vous vous accommodiez à ses fantaisies, que de prétendre la soumettre aux vôtres.

M. BLANDINEAU.

C'est là votre sentiment, mais ce n'est pas le mien. Que je serai ravi de vous voir le mari de ma belle-sœur la Greffiere! nous verrons si vous raisonnerez aussi de sang-froid.

M. NAQUART.

C'est un plaisir que vous aurez; et puisque vous approuvez la chose, j'emploierai, pour la faire réussir, des moyens dont je ne me servirois pas sans votre aveu.

M. BLANDINEAU.

Et qu'est-ce que c'est que ces moyens?

M. NAQUART.

Je vous les communiquerai. La voici, proposez-lui l'affaire; selon la réponse qu'elle vous fera, nous

réglerons les mesures que nous aurons à prendre ensemble.

M. BLANDINEAU.

Sans adieu, je ne tarderai pas à vous rendre réponse.

SCENE III.

M. BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LISETTE.

LA GREFFIERE.

Je ne saurois me tranquiliser là-dessus, ma pauvre Lisette, cette journée-ci sera malheureuse pour moi, je t'assure; j'ai éternué trois fois à jeûn, j'ai le teint brouillé, l'œil nébuleux, et je n'ai jamais pu ce matin donner un bon tour à mon crochet gauche.

M. BLANDINEAU.

Ah! vous voilà, ma sœur, j'allois monter chez vous.

LA GREFFIERE.

Chez moi, mon frere! et à quel dessein? Je n'aime point les visites de famille, comme vous savez.

M. BLANDINEAU.

Celle-ci ne vous auroit pas déplu. Il s'agit de vous marier, ma sœur.

LA GREFFIERE.

De me marier, mon frere? de me marier? Cela est assez amusant, vraiment : mais qu'est-ce que c'est que le mari? c'est ce qu'il faut savoir.

M. BLANDINEAU.

Un vieux garçon fort riche : monsieur Naquart, procureur de la cour.

LA GREFFIERE.

Un vieux garçon à moi? un procureur, Lisette? monsieur Naquart! je serois madame Naquart, moi? le joli nom que madame Naquart! c'est un plaisant visage que monsieur Naquart de songer à moi.

LISETTE.

Eh fi! madame, il faut faire châtier cet insolent-là.

M. BLANDINEAU.

Comment donc? Eh! qui êtes-vous, s'il vous plaît? fille d'un huissier qui étoit le pere de ma femme, ma belle sœur à moi, qui ne suis que procureur au Châtelet, veuve d'un greffier à la peau, que vous avez fait mourir de chagrin. Je vous trouve admirable, madame la Greffiere.

LA GREFFIERE.

Greffiere, monsieur? Supprimez ce nom-là, je vous prie. Feu mon mari est mort, la charge est vendue, je n'ai plus de titre, plus de qualité, je suis une pierre d'attente, et destinée sans vanité à des distinctions qui ne vous permettront pas avec moi tant de familiarité que vous vous en donnez quelquefois.

M. BLANDINEAU.

Vous êtes destinée à devenir tout-à-fait folle, si vous n'y prenez garde. Ecoutez, madame ma belle-sœur, il se présente une occasion de vous donner un mari fort riche et fort honnête homme : si vous ne l'épousez, vous pouvez compter que je ne vous verrai de ma vie.

LA GREFFIERE.

Vous devez bien aussi vous attendre, quand je serai comtesse, et vous procureur, que nous n'aurons pas grand commerce ensemble.

M. BLANDINEAU.

Comment comtesse! allez, vous êtes folle.

LA GREFFIERE.

Je débute par là, c'est assez pour un commencement : mais cela augmentera dans la suite; et de mari en mari, de douaire en douaire, je ferai mon

chemin, je vous en réponds, et le plus brusquement qu'il me sera possible.

M. BLANDINEAU.

Il faudra la faire enfermer.

LA GREFFIERE.

Holà! ho! laquais! petit laquais! grand laquais, moyen laquais, qu'on prenne ma queue. Avancez, cocher; montez, madame; après vous, madame: Eh! non, madame, c'est mon carrosse. Donnez-moi la main, chevalier; mettez-vous-là, cousin; touche, cocher. La jolie chose qu'un équipage! La jolie chose qu'un équipage!

SCENE IV.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Voilà un équipage qui la menera aux petites maisons. Elle a tout-à-fait perdu l'esprit, Lisette; je vais me hâter, d'une maniere ou d'une autre, de la faire au plutôt déloger de chez moi, pour ne pas donner à ma femme un exemple aussi ridicule que celui-là.

LISETTE.

Vous n'avez rien à craindre, monsieur; madame votre femme est raisonnable, elle ne tient point du tout de la famille.

M. BLANDINEAU.

Elle est raisonnable?

LISETTE.

Assurément, et vous devez lui en savoir bon gré; car il ne tient qu'à elle d'être aussi folle que pas une autre: elle a tous les talents qu'il faut pour cela, je vous en réponds.

M. BLANDINEAU.

Oh! vraiment, je sais bien qu'elle les a, de par tous les diables, et s'en sert souvent, c'est le pis que j'y trouve.

LISETTE.

Paix, taisez-vous, la voilà, monsieur, ne la chagrinez point.

SCENE V.

MADAME BLANDINEAU, M. BLANDINEAU, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU.

A quoi vous amusez-vous donc, mademoiselle Lisette? Il y a une heure que je vous fais chercher. Allons vite, mes coëffes et mon écharpe.

LISETTE.

Laquelle, madame? celle à réseau, ou celle à frange?

MADAME BLANDINEAU.

Non, celle de gaze ou celle de dentelle, mademoiselle Lisette; les autres sont des housses, des caparaçons qu'on ne sauroit porter. Ah! vous voilà, monsieur Blandineau, je suis bien-aise de vous trouver ici. Donnez-moi de l'argent, je n'en ai plus.

M. BLANDINEAU.

De l'argent, madame? vous aviez hier vingt-cinq louis d'or.

MADAME BLANDINEAU.

Cela est vrai, monsieur. J'ai joué, j'ai perdu, j'ai payé, je n'ai plus rien; je vais rejouer, il m'en faut d'autre, en cas que je perde.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme.

MADAME BLANDINEAU.

Eh ! fi donc, monsieur Blandineau, que de façons. Au lieu de me remercier d'en prendre du vôtre.

M. BLANDINEAU.

Vous remercier !

MADAME BLANDINEAU.

Oui, vraiment, c'est un bien mal acquis qui ne fait point de profit ; je perds tout ce que je joue.

M. BLANDINEAU.

Eh ! pourquoi jouer, madame Blandineau ?

MADAME BLANDINEAU.

Pourquoi jouer, monsieur ? pourquoi jouer ? je vous trouve admirable. Que voulez-vous donc qu'on fasse de mieux, et à la campagne sur-tout ? J'ai la complaisance de venir avec vous dans une chaumiere bourgeoise avec votre ennuyeuse famille : il se trouve par hasard dans le village des femmes d'esprit, des personnes du monde, de jeunes gens polis ; il se forme une agréable société de plaisir et de bonne chere ; c'est le jeu qui est l'ame de toutes ces parties : et je ne jouerai pas ? Non, monsieur, ne comptez point là-dessus, et donnez-moi de l'argent, s'il vous plaît, ou j'en emprunterai : mais ce sera sur votre compte.

M. BLANDINEAU.

Oh bien ! madame, voilà encore dix louis d'or : mais si vous les perdez...

MADAME BLANDINEAU.

Si je ne les perds pas, je les dépenserai, ne vous mettez pas en peine. A propos, c'est aujourd'hui la fête du village, nous sommes les plus considérables, on soupe ici ce soir, je crois que vous en êtes bien et duement averti ?...

M. BLANDINEAU.

Quoi ! votre dessein ridicule continue ; et malgré tout ce que je vous en ai dit... ?

MADAME BLANDINEAU.

Ce sont vos discours, monsieur, vos remontrances, qui ont achevé de me déterminer.

M. BLANDINEAU.

Madame Blandineau, vous me pousserez à des extrémités...

MADAME BLANDINEAU.

Monsieur Blandineau, vous me ferez faire des choses...

M. BLANDINEAU.

Je vous défie, madame Blandineau, de faire pis que vous faites.

MADAME BLANDINEAU.

Comment donc! monsieur, suis-je une libertine, une coquette?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes pis que tout cela, madame ma femme. Quelle extravagance de rassembler huit ou dix femmes, plus ridicules l'une que l'autre, qui ne sont pas assurément de vos amies, pour leur donner à souper? leur faire manger votre bien?

MADAME BLANDINEAU.

Que vous avez l'ame crasse, monsieur Blandineau! que vous avez l'ame crasse! et que vous savez peu vous faire valoir! J'aime à paroître, moi, c'est là ma folie.

M. BLANDINEAU.

Et vous devriez vous cacher d'être aussi peu raisonnable...

MADAME BLANDINEAU.

Vous voyez, monsieur, comme vous vous révoltez contre le souper: oh bien! nous aurons les violons, de la musique, un petit concert, le bal, et une espece d'opéra même, si vous continuez à me contredire.

M. BLANDINEAU.

Ah! quel abandonnement! quel désordre! Mais quand vous seriez la femme d'un traitant, vous ne feriez pas plus d'impertinences.

MADAME BLANDINEAU.

C'est ma sœur qui fait cette dépense-là, ne vous chagrinez pas.

M. BLANDINEAU.

La malheureuse!

SCENE VI.

M. ET MADAME BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voilà votre écharpe, madame.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, mon ami; appelez Cascaret, qu'il vienne porter ma queue.

M. BLANDINEAU.

Votre queue, madame Blandineau! Vous vous faites porter la queue?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, monsieur Blandineau, moi-même; puisque j'ai eu la complaisance de prendre une queue toute unie, je me la ferai porter, s'il vous plaît, pour ne pas figurer avec la populace.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma femme...

MADAME BLANDINEAU.

Mais, mon mari, point de dispute. Quantité de bougies dans la salle, et sur-tout que le couvert soit propre, Lisette.

LISETTE.

Oui, madame.

MADAME BLANDINEAU.

Jasmin et Cascaret rinceront les verres, le filleul et le cousin de monsieur verseront à boire, et le maître-clerc mettra sur table.

M. BLANDINEAU.

Mon maître-clerc? il n'en fera rien.

MADAME BLANDINEAU.

Il le fera, mon ami, je l'en ai prié : il n'est pas si impoli que vous, il n'oseroit me contredire.

M. BLANDINEAU.

Mais, madame Blandineau, songez...

MADAME BLANDINEAU.

Ne vous gênez point, mon fils; si la compagnie ne vous plaît pas, nous n'avons que faire de vous, on vous dispense d'y être.

M. BLANDINEAU.

Oh parbleu! j'y serai, je vous en réponds, et vous verrez.

SCENE VII.

M. BLANDINEAU, LISETTE.

LISETTE.

Voilà une maîtresse femme, monsieur, et qui met votre maison sur un bon pied. Faire une espece de maître-d'hôtel d'un maître-clerc? cela est délicatement imaginé, au moins.

M. BLANDINEAU.

Il ne fera point cette sottise-là, j'en suis sûr.

LISETTE.

Il la fera, monsieur; madame et lui sont fort bons amis, il fait tout ce qu'elle veut.

M. BLANDINEAU.

Ne trouves-tu pas que cette femme-là devient un peu folle, Lisette?

LISETTE.

Non, monsieur, je la trouve de fort bon esprit, au contraire : elle prend ses commodités et ses plaisirs, et vous avez la peine et les chagrins de tout. Qui est le plus fou de vous deux?

M. BLANDINEAU.

Oh ! c'est moi, sans contredit : mais j'ai opinion que c'est sa sœur qui la gâte ; et je voudrois bien être débarrassé de cette folle-là, sans être obligé de quereller avec ma femme ; c'est pour cela que je la voudrois marier à monsieur Naquart.

LISETTE.

Que vous importe à qui, pourvu qu'elle soit mariée ? Tenez, monsieur, je la soupçonne de quelque dessein, dont elle aura peine à ne me pas faire confidence. Laissez-moi sonder un peu ses sentiments, j'aurai soin de vous en rendre compte.

M. BLANDINEAU.

Eh bien ! fais, Lisette ; mais dépêche-toi. Je vais trouver monsieur Naquart, et nous attendrons ensemble de tes nouvelles.

LISETTE.

Allez, monsieur, et vous ne tarderez pas à en avoir, laissez-moi faire. Ce monsieur Blandineau, il est à plaindre. Mais voici une petite personne qui l'est encore plus que lui, quoique son malheur soit d'une autre nature.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Quoi, te voilà seule, Lisette, et tu ne viens pas me trouver? Que tu es cruelle de m'abandonner à

mes chagrins, et de ne pas être avec moi le plus souvent qu'il t'est possible!

LISETTE.

Je ne puis pas suffire à toute la famille, c'est à qui m'aura. Madame Blandineau, pour pester contre son mari; le mari, pour se plaindre de sa femme; madame la Greffière, pour m'entretenir de son ajustement et de ses charmes; et vous, pour parler de votre amant. Voilà bien de l'occupation dans un même ménage.

ANGÉLIQUE.

Que mes tantes sont folles, Lisette! et que je suis malheureuse de me trouver sans bien, sans autres parents qu'elles seules, avec autant de foiblesse dans le cœur pour un amant aussi perfide!

LISETTE.

Oh! pour moi, je ne comprends pas comment depuis huit jours que nous sommes ici, vous n'avez point eu de ses nouvelles; il faut qu'il soit mort ou malade.

ANGÉLIQUE.

Il est pis que cela, Lisette, il est inconstant. Quelques jours avant notre départ, il te souvient que nous le vîmes dans ta chambre; il s'y rendit une heure plus tard que de coutume, il y demeura beaucoup moins; il étoit chagrin, inquiet, interdit, embarrassé: il commençoit à ne me plus aimer, Lisette, et l'absence l'a fait m'oublier tout-à-fait.

LISETTE.

Si cela est, ce sont vos tantes qui en sont cause.

ANGÉLIQUE.

Que je les hais, Lisette!

LISETTE.

L'une avoit assez de penchant pour lui, à la vérité; mais elle ne vouloit pas qu'il en eût pour vous.

ANGÉLIQUE.

Oui, cela est vrai; ma tante la Greffiere, n'est-ce pas? Je crois qu'elle étoit amoureuse de lui.

LISETTE.

Justement, et c'en est assez pour faire déserter un joli homme; outre que madame Blandineau, de son côté, qui ne veut point vous voir plus grande dame qu'elle, a fait aussi ce qu'elle a pu pour l'éloigner à force de brusqueries: c'est ce qui l'a rebuté, sur ma parole.

ANGÉLIQUE.

Quelle injustice! et que je l'aime bien plus qu'il ne m'aimoit! Plus on me défendoit de le voir et de lui parler, plus sa présence et sa conversation me causoient de joie et de ravissement! ma pauvre Lisette!

LISETTE.

Il y a là-dedans plus d'opiniâtreté que de constance.

ANGÉLIQUE.

Non, je t'assure.

LISETTE.

Oh! si fait, si fait : vous êtes fille; et le plaisir de contredire fait quelquefois plus de la moitié de nos passions, à nous autres.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chere Lisette, voici Lolive. Son maître n'est point inconstant. Que je suis heureuse!

LISETTE.

Le ciel en soit loué! j'en suis ravie.

SCENE IX.

ANGELIQUE, LISETTE, LOLIVE.

LOLIVE.

Je suis bien heureux, mademoiselle, de vous trouver ainsi d'abord en arrivant, avant que personne...

ANGÉLIQUE.

Donne-moi tes lettres, dépêche.

LOLIVE.

Je n'ai point de lettres à vous donner, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Tu n'as point de lettres à me donner? Qui t'amene donc ici? Que fait ton maître?

LOLIVE.

La plus mauvaise manœuvre du monde. C'est un traître, un chien qui ne merite pas de vivre, un homme à pendre, mademoiselle.

LISETTE.

Voilà un bel éloge!

ANGÉLIQUE.

Que veux-tu donc dire?

LISETTE.

T'envoie-t-il ici pour nous dire cela?

LOLIVE.

Non, mais il y va venir, lui, pour le justifier.

ANGÉLIQUE.

Il va venir ici? Quoi faire?

LOLIVE.

Une très haute sottise: épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Epouser ma tante, Lisette!

LISETTE.

Epouser votre tante, cela ne se peut pas.

LOLIVE.

Si fait, vraiment, ce n'est pas celle qui a son mari, c'est celle qui est veuve, madame la Greffiere; et j'ai ici une lettre pour elle que je m'en vais lui rendre au plus vîte.

ANGÉLIQUE.

Une lettre pour elle! je la verrai; donne.

LOLIVE.

Non, mademoiselle, vous ne la verrez point. J'ai déja eu cent coups de pied dans le ventre, pour cette affaire-ci; il est bon de m'en tenir là. Qu'il ne s'aperçoive pas, je vous prie, que je vous aie avertie de rien.

SCENE X.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGÉLIQUE.

Ma tante est-elle devenue folle, de vouloir épouser monsieur le comte?

LISETTE.

Non, c'est monsieur le comte qui est devenu fou de vouloir épouser votre tante.

ANGÉLIQUE.

Cela ne sera point, Lisette; c'est un prétexte qu'il prend pour s'approcher de moi. Il trompe ma tante; ma tante aime à se flatter, cela tournera tout autrement que tu te l'imagines.

LISETTE.

Vous aimez à vous flatter vous-même.

ANGÉLIQUE.

Il n'importe, ne me détrompe point, ma chere Lisette; je vais attendre monsieur le comte a . . etc.

trée du village, je veux lui parler la premiere, je saurai ses sentiments par lui-même, et je ne le quitterai point qu'il ne m'ait promis de n'épouser que moi.

LISETTE.

Vous ferez fort bien de vous emparer de lui. On reprend son bien où on le trouve, une fois.

ANGÉLIQUE.

Assurément. Viens avec moi, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Non, prenez quelque petite fille du village, et me laissez parler à votre tante. J'en tirerai quelque confidence qui ne vous sera pas inutile.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

Que cela soit bien tourné, monsieur le Magister, que cela soit bien tourné.

LE MAGISTER.

Ne vous boutez pas en peine, partant que les garçons ne manquiont pas de vin et les filles de tartes, et que vous nous bailliais ces vingt écus que vous m'avez dit pour les ménétriers et pour ces petites chansonnettes que je fourrerons par-ci par-là, nan ragaillardira votre soirée de la belle façon, je vous en réponds.

LA GREFFIERE.

Voilà six louis d'or, monsieur le Magister, ce sont dix francs plus que les vingt écus.

LE MAGISTER.

Bon, tant mieux; je vous bailllerons queuque petit par-dessus pour ça; et comme j'ai queuque doutance que vous allez vous remarier, j'aurons soin de faire votre épitra... votre épitra...

LA GREFFIERE.

Mon épitaphe?

LE MAGISTER.

Eh ! morgué, nenni, c'est tout le contraire, votre épitralame, je pense, je ne sais pas bian comme ça s'appelle : mais ce seront des vars à votre louange, toujours.

LA GREFFIERE.

Ne manquez pas, sur-tout, d'y bien marquer les agrémens de la fin du siecle; il est si fortuné pour moi, si fortuné, que je veux que ma reconnoissance en soit publique.

LE MAGISTER.

Oh ! tâtigué, laissez-moi faire, j'en si du moins aussi content que vous. J'ai pardu ma femme, et puis j'avons cette année bon vin, bonne récolte, je sommes tretous si aises. Allez, je chanterons à plein gosier, et je remuerons le jarret de la belle magniere.

LA GREFFIERE.

Oui, mais c'est pour ce soir, monsieur le Magister : et ces vers à ma louange...

LE MAGISTER.

Oh ! que ça sera biantôt bâti. Il n'est pas malaisié de vous loper : vous êtes belle, vous êtes bonne, vous êtes riche.

LA GREFFIERE.

Je suis jeune aussi, monsieur le Magister.

LE MAGISTER.

Voulez-vous que je mette itou ça; eh bien, volontiers, tout coup vaille : mais vous baillerez queuque chose pour l'âge.

LA GREFFIERE.

Gardez-vous bien de l'oublier.

LE MAGISTER.

Vous avez raison. Je daterons la chanson, et cela vous sarvira de baptistaire. Adieu, madame, je sis content de vous, vous serez contente itou de la date, sur ma parole.

LA GREFFIERE.

Adieu, monsieur le Magister, votre très humble servante. Ah! Que je suis ravie! Que j'envisage un charmant avenir! Quels heureux moments! Quels heureux moments! Je ne me sens pas de joie.

SCENE II.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

Comment donc, madame, on dit que vous mettez en joie tout le village? Est-ce à cause de la fête ou si vous avez quelque sujet particulier de vous réjouir?

LA GREFFIERE.

Les mauvais présages de ce matin sont évanouis, ma pauvre Lisette; j'ai reçu les plus agréables nouvelles...

LISETTE.

Il y auroit de l'indiscrétion, peut-être, de vous demander ce que c'est, madame?

LA GREFFIERE.

Qu'on blâme les devineresses tant qu'on voudra, je suis fort contente de la du Verger, pour moi.

LISETTE.

Comment donc, madame?

LA GREFFIERE.

Nous y voilà parvenues, ma pauvre Lisette; nous y touchons du bout du doigt; ma chere enfant.

LISETTE.

Eh! à quoi, madame?

LA GREFFIERE.

A cet heureux temps que la du Verger m'a tant promis à la fin du siecle, et à mon bonheur.

LISETTE.

Eh! qu'a de commun la fin du siecle avec votre bonheur, madame?

LA GREFFIERE.

Je n'ai pas eu de grands plaisirs pendant le cours de celui-ci : mais je vais passer l'autre agréablement, sur ma parole.

LISETTE.

Voilà de beaux projets!

LA GREFFIERE.

Je suis déja veuve, premièrement.

LISETTE.

Cela promet, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Et je ne le serai pas long-temps encore.

LISETTE.

Comment donc, madame?

LA GREFFIERE.

C'est la saison des révolutions, que la fin des sieclès, et tu vas voir d'assez jolis changements dans ma destinée.

LISETTE.

Eh! quels changements, encore?

LA GREFFIERE.

Je serai dès aujourd'hui femme de condition.

LISETTE.

Femme de condition! cela ne me surprend point, vous êtes taillée pour cela, et vous en avez toutes les manieres.

LA GREFFIERE.

C'est sans affectation, cela m'est naturel.

LISETTE.

Eh! quel heureux petit seigneur aura le bonheur de vous faire femme de condition?

LA GREFFIERE.

Le petit Comte! ma chere Lisette, le petit Comte!

LISETTE.

Oui, le petit Comte? celui qui étoit amoureux de votre-niece?

LA GREFFIERE.

Dis qu'il feignoit de l'être pour s'approcer moi.

LISETTE.

Ah! le petit fourbe!

LA GREFFIERE.

Nous avons bien conduit cela, n'est-ce pas?

LISETTE.

Eh! qu'étoit-il besoin de conduite là-dedans? vous ne dépendez que de vous.

LA GREFFIÉRE.

L'agrément du mystere, mon enfant, l'agrément du mystere; j'avois même dessein qu'il m'enlevât: Oh! je crois que c'est un grand plaisir d'être enlevée.

LISETTE.

Oui, cela a son mérite, assurément.

LA GREFFIERE.

Nous nous serions mariés en cachette, *incognito*, sous seing privé, pour éviter les manieres bourgeoises.

LISETTE.

Cela étoit noblement pensé.

LA GREFFIERE.

Mais le plaisir de faire enrager de près mon beau-frere le procureur, qui est un fort impertinent personnage, la joie que j'aurai d'être témoin du dépit de ma sœur et de ma niece, et de jouir par mes propres yeux du désespoir de toutes les femmes de ma connoissance, nous a fait prendre la résolution de faire ce mariage à leurs barbes. Oh! cela est bien satisfaisant, je te l'avoue.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus gracieux, vous avez raison.

LA GREFFIERE.

Le petit Comte va arriver, et en poste même; son valet-de-chambre est déja ici, cette affaire-là sera bientôt publique.

LISETTE.

Ne le seroit-elle point déja, madame? Voilà votre sœur et votre cousine qui me paroissent bien échauffées.

SCENE III.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELUE, LISETTE.

MADAME BLANDINEAU.

Qu'est-ce que c'est donc, ma sœur? il se répand un bruit dans le village qui me paroît des plus surprenants.

L'ÉLUE.

Et à moi des plus ridicules.

LA GREFFIERE.

En quoi donc ridicule? Et qu'est-ce que c'est que ce bruit, s'il vous plaît, mesdames?

MADAME BLANDINEAU.

Que vous allez épouser monsieur le comte, un homme de qualité, un petit étourdi qui n'a rien. Oh! je ne trouve point cela vraisemblable.

LA GREFFIERE.

Cela n'est pas moins vrai, ma sœur: me voilà comtesse; et graces au ciel, nous ne figurerons plus ensemble.

MADAME BLANDINEAU.

Comtesse, vous? vous comtesse, ma sœur?

LA GREFFIERE.

Dites, madame, madame Blandineau, et madame tout court, entendez-vous?

MADAME BLANDINEAU.

Madame tout court! Ah! je n'en puis plus. Ma sœur comtesse, et moi procureuse! Un siege, et tôt, dépêchez, Lisette.

LISETTE.

Madame, madame; holà donc, madame!

L'ÉLUE.

Vous seriez comtesse, vous, ma cousine la Greffiere?

LA GREFFIERE.

Ah! plus de cousinage, madame l'Elue, plus de cousinage.

L'ÉLUE.

Un fauteuil aussi: tôt, du secours; à moi, Lisette!

LISETTE.

Oh! par ma foi, donnez-vous patience.

L'ÉLUE.

Je m'affoiblis, je suffoque, j'agonise, et je m'en vais mourir de mort subite.

MADAME BLANDINEAU.

Ecoutez, ma sœur, il n'y a qu'un mot qui serve. Vous voulez le porter plus beau que moi, parceque vous êtes mon aînée, ç'a toujours été votre fureur: mais je me séparerois d'avec mon mari, s'il me laissoit avoir ce déboire-là. Vous verrez de belles oppositions, laissez faire.

L'ÉLUE.

Il ne faut pas que la famille demeure les bras croisés dans cette affaire-ci; il faut agir, il faut se remuer, ma cousine.

LA GREFFIERE.

Oh! remuez-vous, remuez-vous; je me remuerai aussi, moi, je vous en réponds.

LISETTE.

Mort de ma vie, que de mouvement! voilà une famille bien sémillante!

LA GREFFIERE.

Mais, vraiment, je les trouve admirables, elles m'empêchent point de m'élever, de faire fortune; ces bourgillonnes-là sont si ridicules...

MADAME BLANDINEAU.

Bourgillonnes! madame l'Elue, bourgillonnes!

L'ÉLUE.

Ah! ciel! bourgillonnes, moi qui suis, par la grâce de Dieu, fille, sœur et niece de notaire, et femme d'un Elu, ma cousine.

MADAME BLANDINEAU.

Et moi, ma cousine, qui ai eu plus de treize mille francs en mariage, tant en argent comptant, qu'en nippes et bijoux. Je suis dans une colere...

L'ÉLUE.

Et moi dans une rage...

LA GREFFIERE.

Oh! je deviendrai furieuse, moi, je vous en avertis, prenez-y garde.

LISETTE.

Eh! là, là, mesdames, un peu de modération; voulez-vous donner à rire à tout le village? Voilà cette grosse marchande de laine de la rue des Lombards, qui, comme vous savez, n'est pas une bonne langue.

SCENE IV.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIERE, L'ELUE, MADAME CARMIN, LISETTE.

MADAME CARMIN.

Bon jour, ma chere madame Blandineau.

MADAME BLANDINEAU.

Madame Carmin, votre très humble servante.

MADAME CARMIN.

Je ne puis pas être de votre souper ; je m'en retourne à Paris ; je viens prendre congé de vous, mes chers enfans.

LA GREFFIERE.

Ah ! ne partez que demain, je vous prie ; vous ne me refuserez pas d'être témoin...

MADAME CARMIN.

Je ne puis différer mon départ. Je viens de recevoir des nouvelles d'une affaire dont j'attendois la conclusion avec impatience ; elle est finie, il faut que je parte.

L'ÉLUE.

Eh ! quelle affaire, madame Carmin ? sont-ce des laines de Hollande, d'Angleterre, qui vous arrivent ?

MADAME CARMIN.

Ah ! fi donc : rien moins que cela, mesdames. Je quitte le négoce, je m'y suis enrichie, cela est au-dessous de moi à l'heure qu'il est ; j'achette une charge à mon mari, je me fais présidente.

MADAME BLANDINEAU.

Vous, présidente, madame Carmin ?

MADAME CARMIN.

Moi-même.

L'ÉLUE.

Madame Carmin, présidente ?

MADAME CARMIN.

Oui, madame.

LA GREFFIERE.

Et moi, comtesse, madame Carmin.

MADAME CARMIN.

Vous, comtesse, madame?

LA GREFFIERE.

Oui, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

J'en suis ravie, madame la comtesse.

MADAME BLANDINEAU.

Et moi, je suffoque, je n'en puis plus.

L'ÉLUE.

Il y a pour en mourir, je n'en reviendrai point.

LISETTE.

Voilà de belles fortunes. Eh! madame Carmin remplira bien cette place-là?

MADAME CARMIN.

Oh! ce ne sera pas moi qui exercerai, ce sera mon mari : mais je lui recommanderai certaines affaires.

LA GREFFIERE.

Il sera bon d'être de vos amies.

MADAME CARMIN.

Ce n'est qu'une charge de campagne, à la vérité, et dans une élection d'une très petite ville du côté d'Etampes : mais il y a de grands agréments, de grandes prérogatives.

L'ÉLUE.

Eh! quelles prérogatives, madame?

MADAME CARMIN.

On est maître absolu dans le pays, premièrement: il n'y a, je crois, dans toute la juridiction, ni procureurs, ni avocats, ni conseillers même; et monsieur le président peut se vanter qu'il est lui seul toute la justice; cela est fort beau, mesdames.

MADAME BLANDINEAU.

Oui, cela sera fort beau de voir monsieur Carmin juger tout seul, lui qui ne sait ni latin, ni pratique, ni lire, ni écrire, peut-être.

MADAME CARMIN.

Oh! je vous demande pardon, madame Blandineau, il signera son nom fort librement, et avec un paraphe encore, à cause de sa charge.

L'ELUE.

Mais ce n'est pas assez de savoir signer, il faut juger auparavant.

MADAME CARMIN.

Belle bagatelle! il y a dans la ville un tabellion qui regle tout, moyennant trente ou quarante francs par année; et puis quand on a bon sens, bon esprit, on n'a qu'à juger à la rencontre, c'en est assez pour des gens de province.

LISETTE.

Assurément, et les juges les plus habiles ne sont pas toujours les plus équitables.

MADAME CARMIN.

Au bout du compte, ce n'est pas mon affaire. Je ne veux qu'un rang, moi, cela m'en donne un qui me distingue. Monsieur Carmin est un bon homme qui aime la retraite, la campagne: il jugera comme il pourra. Il vivra content dans sa petite ville, et moi à Paris comme une présidente.

LA GREFFIERE.

Et moi, comme une comtesse. Nous nous retrouverons, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

Adieu, ma chere madame Blandineau; à mon retour nous ferons ensemble quelque partie de plaisir.

MADAME BLANDINEAU.

Adieu, madame Carmin, bon voyage.

MADAME CARMIN.

Votre très humble servante, madame.

L'ÉLUE.

Vous m'avez vendu des laines éventées, que je vous renverrai, madame la présidente.

MADAME CARMIN.

On vous les changera, madame l'Elue. Adieu, mon agréable comtesse.

LA GREFFIERE.

Adieu, ma chere présidente.

LISETTE.

Quelle politesse il y a parmi les femmes de qualité! au bout du compte, voilà de belles fortunes! Une femme placée, une femme en charge.

MADAME BLANDINEAU.

Je n'y puis plus tenir, je suis au désespoir; monsieur Blandineau en achetera une qui m'ennoblisse, ou je ne le veux voir de ma vie.

L'ÉLUE.

Monsieur l'Elu cessera de l'être, ou je trouverai bien moyen de n'être plus sa femme.

SCENE V.

LA GREFFIERE, LISETTE.

LISETTE.

Courage, madame, voilà le champ de bataille qui vous demeure, et il faut qu'il creve une douzaine de bourgeoises, de cette affaire-ci.

LA GREFFIERE.

C'est mon beau-frere à qui j'en veux le plus. Il m'a tantôt traitée de folle, quand je lui parlois de devenir comtesse; je veux qu'il devienne fou, lui, de voir que je lui ai dit vrai.

LISETTE.

Le voilà qui vous amene monsieur Naquart.

LA GREFFIERE.

Ah! tu vas voir comme je le recevrai.

SCENE VI.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE, LISETTE.

M. BLANDINEAU.

Eh bien! ma sœur, avez-vous réfléchi sur la proposition que je vous ai tantôt faite? Quel est le fruit de vos réflexions?

LA GREFFIERE.

Que c'est un animal bien persécutant qu'un beau-frere, monsieur Blandineau.

M. NAQUART.

C'est sous les auspices de monsieur, madame, que je prends la liberté...

LA GREFFIERE.

Bon jour, monsieur Naquart, bon jour. Vous m'aimez, on me l'a dit, je le crois. Je ne vous aime point, je vous le dis, vous pouvez m'en croire.

M. BLANDINEAU.

Mais, ma belle-sœur...

LA GREFFIERE.

Mais, mon beau-frere, ne m'en parlez pas davantage. C'est une affaire jugée en dernier ressort dans mon imagination; il n'y a point d'appel à cela. Quand j'ai pris une fois mon parti, je n'en reviens jamais; demandez à Lisette.

LISETTE.

Oh! pour cela non, c'est une des plus grandes perfections de madame.

M. NAQUART.

J'avois cru, madame...

LA GREFFIÈRE.

Vous êtes un mécréant, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Que vous ayant adressé autrefois mes premiers hommages...

LA GREFFIERE.

Les temps sont changés, monsieur Naquart, j'étois une sotte, une enfant, une imbécille : il est vrai, je m'en souviens, j'avois pour vous une heureuse foiblesse ; et si j'en avois été crue, je serois veuve de vous à l'heure qu'il est.

M. NAQUART.

Veuve de moi, madame ?

LA GREFFIERE.

Oui, vraiment ; il étoit de mon étoile d'être veuve dans le temps que je le suis devenue, et je ne crois pas qu'en votre faveur mon étoile en eût eu le démenti.

M. BLANDINEAU.

Ce premier danger est passé, laissez courir à monsieur Naquart les risques d'un second.

LA GREFFIERE.

Oh ! pour cela non, qu'il ne s'y joue pas, je ne lui conseille pas d'insister là-dessus, mon étoile est terrible pour les maris ; et selon le calcul que j'en ai fait faire, elle en doit encore exterminer trois ou quatre, et en très peu de temps, et de qualité même : voyez combien dureroit un pauvre diable de procureur.

LISETTE.

Quoi, madame ! vous aimez monsieur le comte, et vous avez la dureté de l'exposer à la malignité de l'influence ?

LA GREFFIERE.

Oui, pour la combattre, ma pauvre Lisette. C'est un jeune homme qui lui résistera davantage.

LISETTE.

Vous avez raison, il n'y a pas le mot à dire.

M. NAQUART.

Je n'aurai donc pas le bonheur de vous posséder, madame? de vous être quelque chose?

M. BLANDINEAU.

Vous êtes plus fou qu'elle, monsieur Naquart.

LISETTE.

Voilà un bon homme qui vous aime à la rage.

LA GREFFIERE.

Qu'il est embarrassant d'avoir trop de mérite! Mais si vous avez tant d'envie de m'appartenir, monsieur Naquart, épousez ma niece Angélique; c'est une autre moi-même; je vous la donne.

LISETTE.

Ah! ah! en voici bien d'une autre.

M. NAQUART.

Parlez-vous sérieusement, madame?

LA GREFFIERE.

Oui, sans doute, et vous me ferez plaisir même. La pauvre enfant! il faut bien faire quelque chose pour elle. Je lui enleve monsieur le Comte, qui étoit son amant; je l'épouse ce soir, plus par vanité que par amour, moins pour son mérite que pour sa qualité, car je ne veux qu'un nom, moi, je ne veux qu'un nom, c'est ma grande folie.

M. BLANDINEAU.

Vous épouseriez ce jeune homme qui étoit amoureux d'Angélique?

LA GREFFIERE.

Oui, vous dis-je, je lui vole son amant: monsieur Naquart est le mien, je le renvoie à elle; ce

ne sera qu'une espece de troc; et tu lui feras entendre, Lisette, que je lui donne plus que je ne lui dérobe.

LISETTE.

Vous devriez demander du retour. Je vais la chercher au plus vite pour lui apprendre cette bonne nouvelle : Que je vais la réjouir !

SCENE VII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE.

M. NAQUART.

Songez bien à quoi vous vous engagez, madame.

LA GREFFIERE.

A vous donner ma niece, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Quand il sera question de signer, n'allez pas vous aviser de vous dédire.

LA GREFFIERE.

Me dédire, moi, monsieur Naquart, moi, me dédire, une comtesse manquer de parole! Ah! ne craignez pas cela. Vous avez l'usage des affaires, faites au plutôt dresser votre contrat et le mien, nous les signerons dans le moment que nous aurons ici monsieur le Comte.

M. BLANDINEAU.

Mais, ce monsieur le Comte...

LA GREFFIERE.

Ecoutez, ne vous avisez pas de me manquer de respect devant lui, monsieur Blandineau. Adieu, messieurs les procureurs, madame la comtesse est votre très humble servante.

SCENE VIII.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART.

M. BLANDINEAU.

Son extravagance est au plus haut point; et je vous avertis que je ne souffrirai point qu'elle épouse ce jeune homme-là.

M. NAQUART.

Elle ne l'épousera point, laissez-moi faire.

M. BLANDINEAU.

C'est un homme ruiné qui n'a pas le sol.

M. NAQUART.

Je sais mieux ses affaires que personne, je suis son procureur et son curateur tout ensemble; et il ne fera rien que je n'y donne les mains. Demeurez en repos.

SCENE IX.

M. BLANDINEAU, M. NAQUART, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Eh! venez vîte, monsieur, parler à Madame. La voilà qui étouffe, et qui va mourir, parceque madame la Greffiere va être comtesse.

M. BLANDINEAU.

Autre extravagante.

CLAUDINE.

Madame l'Elue est avec elle qui fait tout comme elle; elles s'asseyent, elles se levent, elles se tourmentent, elles se lamentent; elles m'ont donné chacune deux soufflets, parceque je ne pouvois m'empêcher de rire.

M. BLANDINEAU.

Oh! quel embarras, monsieur Naquart! On ne voit que des folles de quelque côté qu'on se tourne.

M. NAQUART.

Elles deviendront sages; et si vous voulez m'en croire, nous jouirons de notre bien, monsieur Blandineau, et nous leur remettrons aisément l'esprit, en nous accommodant, pour quelque temps du moins, à leur ridicule et à leurs foiblesses, que nous corrigerons tout-à-fait dans la suite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE COMTE.

ANGÉLIQUE.

Monsieur le Comte, vous me désespérez.

LE COMTE.

Charmante Angélique, je vous adore.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez me le persuader en devenant le mari de ma tante?

LE COMTE.

Mais, que voulez-vous que je fasse? Vous êtes sans bien, je n'ai ni emploi, ni revenu; un procès que je viens de perdre acheve de me ruiner absolument; ma naissance et ma qualité me sont même à charge dans la situation où je me trouve. Me pardonnerois-je à moi-même de vous associer à mon malheur?

ANGÉLIQUE.

Oui, j'aime mieux être malheureuse avec vous, que de vous voir heureux avec ma tante.

LE COMTE.

Je ne le serai point du tout, je vous assure: ce n'est point elle, c'est son bien que j'épouse, pour le partager avec vous.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point, monsieur, je n'ai que faire de bien, je ne veux que vous.

LE COMTE.

Ah! soyez sûre de tout mon cœur, il ne sera jamais qu'à vous; je vous chérirai, je vous aimerai, je vous adorerai toute ma vie.

ANGÉLIQUE.

Et vous ne m'épouserez point? Je ne veux point de cela.

LE COMTE.

Que vous êtes cruelle! Laissez-moi céder pour un temps à notre mauvaise fortune, pour nous en assurer une meilleure : nous sommes jeunes l'un et l'autre, votre tante n'a que très peu de temps à vivre.

ANGÉLIQUE.

Et vous croyez que pour vous avoir j'aurai la patience d'attendre qu'elle meure? Non pas, s'il vous plaît, je veux que vous m'épousiez la premiere; ma tante a déja été mariée, c'est à elle d'attendre.

LE COMTE.

Mais que ferons-nous? que devenir? comment vivre?

ANGÉLIQUE.

Nous nous aimerons, monsieur le Comte, et je serai contente : cela ne vous suffira-t-il pas comme à moi?

LE COMTE.

Charmante Angélique, adorable personne!

SCENE II.

ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Ne me dites point tant de douceurs, et aimez-moi davantage, monsieur le Comte. Ah! te voilà ma chere Lisette! viens m'aider à le rendre raisonnable: il s'obstine à vouloir épouser ma tante, pour faire fortune.

LISETTE.

Eh bien! mort de ma vie, laissez-le faire, et épousez quelqu'un qui fasse la vôtre. Monsieur Naquart est plus riche que votre tante, il ne tiendra qu'à vous de devenir sa femme.

LE COMTE.

Elle épouseroit monsieur Naquart, mon procureur?

LISETTE.

Pourquoi non? Ce procureur-là s'est emparé d'une partie de votre bien, il peut bien s'emparer aussi de votre maîtresse. La tante et lui sont déja d'accord, cela ne dépend plus que de mademoiselle.

ANGELIQUE.

Oui? Oh! bien, bien, monsieur, épousez ma tante, vous n'avez qu'à le faire, monsieur Naquart m'en vengera.

LE COMTE.

Vous consentiriez à cette union?

ANGELIQUE.

Ne faut-il pas céder à la mauvaise fortune? Nous sommes jeunes l'un et l'autre, et je serai veuve aussitôt que vous, pour le moins.

LISETTE.

Oh ! pour cela oui, j'en réponds.

LE COMTE.

Je vous verrois entre les bras d'un autre?

ANGÉLIQUE.

Nous nous retrouverons, monsieur; je vous donne rendez-vous quand nous serons tous deux devenus riches.

LE COMTE.

Angélique, vous me mettez au désespoir.

ANGÉLIQUE.

C'est vous, monsieur, qui avez commencé à m'y mettre.

LE COMTE.

Conservez-vous toute à moi, de grace.

ANGÉLIQUE.

Conservez-vous à moi vous-même. Mais voyez un peu pourquoi je n'aurois pas le même privilége que lui ! cela est admirable !

LISETTE.

Il faut que cela soit égal de part et d'autre, il n'y a rien de plus juste.

LE COMTE.

Eh bien ! je n'épouserai point votre tante, je vous le proteste.

ANGÉLIQUE.

Et si vous ne vous hâtez de m'épouser, moi, j'épouserai monsieur Naquart, je vous le promets.

LE COMTE.

Je l'empêcherai bien. Le voici, nous allons voir...

ANGÉLIQUE.

Ah ! qu'il est vilain, ma pauvre Lisette !

SCÈNE III.

M. NAQUART, LE COMTE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

M. NAQUART.

Ah! c'est vous que je cherche, monsieur le Comte : on vient de me dire que vous étiez arrivé.

LE COMTE.

Je suis ravi de vous rencontrer aussi, monsieur, pour vous dire...

M. NAQUART.

Comme je suis occupé à une affaire qui vous regarde, je suis bien aise de vous entretenir quelques moments avant de la mettre en état d'être terminée.

LE COMTE.

Avant de finir cette affaire comme vous vous la proposez, monsieur, il faut que vous trouviez les moyens de m'ôter la vie.

M. NAQUART.

Cela est violent.

ANGÉLIQUE.

Je suis aussi mêlée dans cette affaire, à ce qu'on dit, moi, monsieur?

M. NAQUART.

Oui, mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Oh bien! monsieur, ce ne sera pas de mon aveu qu'elle se fera; et à moins que monsieur le Comte n'ait l'impertinence d'épouser ma tante, je ne ferai jamais la sottise de vous épouser, moi, vous pouvez compter là-dessus.

LISETTE.

Voilà une déclaration fort obligeante.

M. NAQUART.

Elle devroit me rebuter : mais j'ai fait serment de vous rendre heureuse, et je veux que ce soit monsieur le Comte lui-même qui vous porte à faire ce que je souhaite.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

ANGÉLIQUE.

Oh! pour cela, je suivrai son exemple, qu'il prenne bien garde à ce qu'il fera.

M. NAQUART.

Laissez-moi lui parler, et allez nous attendre avec Lisette chez le Tabellion du village : vous y trouverez presque toute votre famille. Si les contrats que je fais dresser vous conviennent, on les signera; sinon...

ANGÉLIQUE.

Ils ne me conviendront point, monsieur, je vous en réponds.

M. NAQUART.

On vous y fait des avantages qui vous feront peut-être ouvrir les yeux.

ANGÉLIQUE.

Plus je les ouvrirai, monsieur, et moins je voudrai de vous, j'en suis sûre.

M. NAQUART.

On ne prétend pas vous faire violence, ayez seulement la complaisance de passer chez le Tabellion.

ANGÉLIQUE.

Je n'y veux point aller sans monsieur le Comte.

LISETTE.

Eh! pourquoi non? Allons, venez, on ne vous fera pas signer par force.

ANGÉLIQUE.

Au moins, monsieur le Comte, ne vous laissez

pas persuader d'épouser ma tante ; j'épouserois monsieur par dépit, moi, je vous en avertis.

SCENE IV.

M. NAQUART, LE COMTE.

M. NAQUART.

Oh çà, monsieur, nous voici seuls, parlez-moi sincèrement. Que venez-vous faire ici ?

LE COMTE.

Chercher un asile contre la misere où je prévois que le mauvais état de mes affaires me va réduire.

M. NAQUART.

Et cet asile est la maison de madame la Greffiere que vous venez épouser, à ce que l'on m'a dit ?

LE COMTE.

On vous a dit vrai, c'est mon dessein. Elle a des rentes, des maisons, vingt mille écus d'argent comptant, dont je deviendrai le maître ; je me mettrai dans les affaires.

M. NAQUART.

Un homme de votre qualité dans les affaires ?

LE COMTE.

Pourquoi non ? Les gens d'affaires achetent nos terres, ils usurpent nos titres et nos noms même ; quel inconvénient de faire leur métier, pour être quelque jour en état de rentrer dans nos maisons et dans nos charges ?

M. NAQUART.

Je vous y ferai rentrer d'une autre maniere, si vous voulez suivre mes conseils.

LE COMTE.

Hélas ! monsieur Naquart, ce sont vos conseils

qui m'ont perdu : on me proposoit un accommodement avantageux, vous m'avez empêché de l'accepter, j'ai perdu mon procès.

M. NAQUART.

Vous le deviez gagner tout d'une voix : mais il ne se trouve que de jeunes juges à une audience, et nous plaidons contre une jolie femme : le moyen d'avoir raison !

LE COMTE.

Ces réflexions sont aussi tristes qu'inutiles, il n'y a point de retour, la seule chose qui me reste à faire, est de chercher les moyens de ne pas vivre misérable. Une riche veuve me tend les bras, il faut m'y jeter sans réflexion.

M. NAQUART.

Mais vous êtes aimé d'Angélique, vous l'aimez tendrement ?

LE COMTE.

Hélas ! monsieur, je mourrai de douleur peut-être de ne pouvoir la rendre heureuse.

M. NAQUART.

Il faut trouver des moyens pour cela. Voici madame la Greffiere, entretenez-la dans les sentiments où elle est pour vous, et venez me joindre chez le Tabellion, où je vais vous attendre avec Angélique.

LE COMTE.

Je m'y rendrai, monsieur, le plutôt qu'il me sera possible.

SCENE V.

LE COMTE, LA GREFFIERE, LOLIVE.

LOLIVE.

Il aura d'abord été chez vous en arrivant, ma-

dame, il sera bien fâché de ne vous avoir pas rencontrée.

LA GREFFIÈRE.

Mais quel chemin aura-t-il pris ? Je l'attendois du côté de la petite ruelle : outre que c'est le plus court et le plus commode, la sympathie l'y devoit attirer, mon pauvre Lolive!

LOLIVE.

La sympathie se sera trouvée en défaut, madame.

LA GREFFIERE.

Eh! le voilà.

LE COMTE.

Madame.

LA GREFFIERE.

C'est donc vous que je vois, mon cher Comtin? Vous me cherchiez, je vous cherchois, nous nous cherchions tous deux; l'amour nous conduit l'un vers l'autre; l'hymen va nous unir : quelle félicité! la sentez-vous bien, mon cher petit Comte, et m'aimerez-vous toujours autant que vous m'avez fait l'honneur de me l'écrire?

LE COMTE.

Vous ne pouvez sans me faire tort, madame, douter de la continuation de mes sentiments; ils dureront autant que vos charmes.

LA GREFFIERE.

Autant que mes charmes? Ah! Comtin, qu'ils soient éternels, je vous prie.

LE COMTE.

Ils le seront, je vous le promets, madame.

LOLIVE.

Oui, chaque fois que vous renouvellerez d'attraits, monsieur renouvellera d'amour, madame.

LA GREFFIERE.

Mais veillé-je? n'est-ce point un songe? suis-je

bien moi-même? Est-il possible que j'aie soumis un petit cœur fier comme celui-là?

LE COMTE.

Il ne dépend pas de moi de ne me point attacher à vous, madame; une nécessité indispensable m'y réduit.

LA GREFFIERE.

Mon cher Comtin! Oh! il y a de l'étoile dans mon fait, et la du Verger me l'a toujours dit.

LE COMTE.

Lolive?

LOLIVE.

Monsieur?

LE COMTE.

Voilà une maîtresse folle, dont je suis déjà bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Que dites-vous, aimable Comtin?

LE COMTE.

Je dis, madame...

LOLIVE.

Il dit que le voyage l'a bien fatigué.

LA GREFFIERE.

Cela est vrai, le voilà tout je ne sais comment, il a l'air abattu.

LOLIVE.

Oh! cela se remettra, madame, cela se remettra.

LA GREFFIERE.

Oh! que oui. Je m'en vais lui faire prendre de bons consommés, de bons potages; et j'ai déjà dit qu'on lui fît de la tisanne; de la tisanne, Comtin.

LE COMTE.

De la tisanne, à moi, madame?

LA GREFFIERE.

Oui, Comtin, pour vous rafraîchir. Laissez-moi

gouverner votre santé, vous savez combien je m'y intéresse.

LE COMTE.

Je vous suis bien redevable, madame. Maugrebleu de l'extravagante, avec sa tisanne.

LOLIVE.

Pour moi, madame, comme ma santé ne vous est pas si chere, il me faudra du vin, s'il vous plaît, et en quantité, pour me rafraîchir.

LA GREFFIERE.

Tu ne manqueras de rien, ne te mets pas en peine.

SCENE VI.

LA GREFFIERE, LE COMTE, LE MAGISTER, LOLIVE.

LE MAGISTER.

Madame, velà les filles et les g arçons d u avec les ménétriers qui s'assemblont sous l'orme, et qui s'en allont faire un petit essaiement de cette petite sottise que vous m'avez dit de faire. Eh! parguenne, venez-vous-en voir ça.

LA GREFFIERE.

Non, qu'ils viennent ici, monsieur le magister.

LE MAGISTER.

Ici, soit. Je m'en vas vous les amener. Ça ne sera peut-être pas biau drès l'abord, mais je tâcherons de mieux faire dans la suite.

LA GREFFIERE.

Qu'on nous apporte ici des siéges. Allons, cher Comtin, prenez place.

LE COMTE.

Comment, madame, qu'est-ce que ceci?

LA GREFFIERE.

C'est une petite fête galante dont je veux régaler votre arrivée, un divertissement de village que je vous ai fait préparer.

LE COMTE.

Pour moi, madame?

LA GREFFIERE.

Pour vous, pour moi, pour tous tant que nous sommes ici. La fin du siecle m'est heureuse, je me fais un plaisir de la célébrer.

LE COMTE.

Cela est d'une belle ame, assurément; et pendant que vous donnerez vos soins aux préparatifs de votre fête, permettez-moi d'aller aussi donner les miens à une petite affaire qui m'inquiete, et qui ne me laisse pas l'esprit dans une entiere liberté.

LA GREFFIERE.

Allez donc, Comtin: mais ne tardez pas à revenir, je vous prie.

LE COMTE.

Non, madame. Suis-moi, Lolive.

LA GREFFIERE.

Adieu, Comtin.

LOLIVE.

Adieu, Comtine.

SCENE VII.

LA GREFFIERE.

bons joli petit homme! il est fait pour moi, je suis qu'on pour lui : c'est l'amour assurément qui nous a x faits l'un pour l'autre.

De la t.

Oui, Co

SCENE VIII.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIERE.

MADAME BLANDINEAU.

Ma chere sœur, que je vous embrasse, je n'ai plus de chagrin, plus de rancune contre vous. Je vous félicite de devenir Comtesse, félicitez-moi d'être Baronne.

LA GREFFIERE.

Vous êtes Baronne, ma chere sœur?

MADAME BLANDINEAU.

Oui, ma chere Comtesse, c'est une affaire faite. Monsieur Blandineau vend sa charge, et il donne quarante mille francs de la baronnie de Boitortu; le marché est conclu, je ne suis plus madame Blandineau, je suis la baronne de Boitortu à l'heure que je vous parle.

LA GREFFIERE.

Mais cela est fort joli, cela est fort gracieux, ma sœur. Ma sœur la Baronne, votre sœur la Comtesse en est ravie, et voilà notre famille fort illustrée au moins.

MADAME BLANDINEAU.

Notre cousine l'Élue mourra de chagrin, madame la Substitue s'en pendra, nous aurons ce soir à notre souper des visages bien tristes.

LA GREFFIERE.

Il faut tenir son rang, s'il vous plaît, madame la Baronne. Aujourd'hui fait, plus de familiarité avec cette bourgeoisie-là, je vous le demande en grace.

MADAME BLANDINEAU.

Oh! voilà qui est fini, je vous l'accorde, madame la Comtesse.

LA GREFFIERE.

Monsieur Naquart épouse Angélique; si nous pouvions aussi le faire quitter : c'est un fort bonhomme, et qui mérite assez de devenir de qualité.

MADAME BLANDINEAU.

Il en sera, je vous en réponds. Il est en marché d'un marquisat, lui.

LA GREFFIERE.

D'un marquisat, ma sœur? d'un marquisat? monsieur Naquart marquis! monsieur le marquis Naquart, cela seroit fort plaisant : mais ce nom-là, ma sœur, n'est point fait pour avoir un titre.

(*On entend une symphonie.*)

SCENE IX.

MADAME BLANDINEAU, LA GREFFIERE, LE MAGISTER.

LE MAGISTER.

Tout notre monde est là, madame; mais comme velà monsieu le Tabellion qui viant avec une grosse compagnie vous apporter à signer quenque chose ; afin de n'être pas interrompus et de ne pas interrompre, j'attendrons que cela soit fait, si bon vous semble.

LA GREFFIERE.

Cela ne tardera pas à l'être, dépêchons.

SCENE X.

M. ET MADAME BLANDINEAU, M. NAQUART, LA GREFFIERE, ANGELIQUE, LE COMTE, LISETTE, LE TABELLION, LE MAGISTER.

LA GREFFIERE.

Cela est-il comme il faut, monsieur Naquart?

M. NAQUART.

J'ai fait pour vous comme pour moi, madame. Vous n'avez qu'à lire, monsieur le Tabellion.

LE TABELLION, *lit.*

Pardevant Bastien Trigaudinet...

LISETTE.

Eh, fi donc! lire, voilà du temps bien employé, vraiment! Que vous avez peu d'impatience, madame! vous serez comtesse une heure plus tard.

M. NAQUART.

Pour moi, madame, l'empressement que j'ai d'être votre neveu...

LE COMTE.

L'excès de mon amour me fait souffrir avec chagrin le moindre rétardement, je vous l'avoue.

LA GREFFIERE.

Ce cher mouton! Oh! il ne sera pas dit que je sois moins vive que vous, mon cher Comtin, je vous en réponds. Donnez, donnez, monsieur le Tabellion. Allons, à vous, Comtin. Signez, monsieur Naquart.

M. NAQUART.

Je n'y entends pas plus de finesse que vous, je signe aveuglément, madame.

LA GREFFIERE.

Vous risquez beaucoup, vraiment. Dépêchez, ma niece.

ANGÉLIQUE.

Je n'examine point, ma tante. Il suffit que ce soit me conformer à vos volontés.

LA GREFFIÈRE.

Vous prenez le bon parti. Çà, ne signez-vous pas aussi, monsieur le baron de Boltorin?

M. BLANDINEAU.

Je n'ai garde de refuser de signer des mariages qui sont si fort selon mon goût, et il y avoit long-temps que je souhaitois de vous voir la femme de monsieur Naquart, et de donner Angélique à monsieur le Comte.

LA GREFFIÈRE.

Oh bien! monsieur, puisqu'il est ainsi, ne signez donc pas, je vous en avertis; car cela est tout autrement que vous ne souhaitez. C'est Angélique qui est madame Naquart, et c'est moi qui suis madame la Comtesse.

LE TABELLION.

Nenni, nenni, madame, ça n'est pas comme ça. Quoique je ne soyons que notaire de village, je ne faisons point de si grosse bévue.

LA GREFFIÈRE.

Comment, cela n'est pas comme cela? Vous êtes un sot, monsieur le Tabellion, cela est comme je vous le dis.

LE TABELLION.

Eh non, madame, la peste m'étouffe!

LA GREFFIÈRE.

Ouais! voici qui est admirable! Lisette?

LISETTE.

Vous avez tort de disputer, madame, il le sait mieux que vous; c'est lui qui a fait les contrats, une fois.

LA GREFFIÈRE.

Monsieur Naquart?

M. NAQUART.

C'est un quiproquo, madame, une méprise, et cela sera difficile à rectifier.

LA GREFFIERE.

Difficile tant qu'il vous plaira; monsieur le Comte, ni moi, nous ne serons point les dupes d'un quiproquo, sur ma parole : n'est-ce pas, Comtin ?

LE COMTE.

Non, madame, je n'en serai point la dupe : mais j'en profiterai, s'il vous plaît.

LA GREFFIERE.

Comment vous en profiterez, petit perfide ? Est-ce en profiter que de me perdre?

M. NAQUART.

Je ne compte pas comme cela, moi, madame, et je ferai tout mon bonheur de vous posséder.

LA GREFFIERE.

Oh! vous ne me posséderez point, monsieur Naquart; vous avez beau faire, vous ne me posséderez point, je vous én réponds.

M. BLANDINEAU.

Vous venez de signer le contraire.

LISETTE.

Est-ce que vous voudriez que monsieur le Tabellion eût l'embarras de récrire tout cela, madame?

LE TABELLION.

Ce seroit bien de la peine, au moins, madame Naquart, ce seroit bien de la peine.

LA GREFFIERE.

Madame Naquart! on m'appelleroit madame Naquart? j'aimerois mieux être morte.

M. NAQUART.

Si ce n'est que le nom qui vous chagrine, on vous appellera madame la Comtesse, si vous voulez. La terre de monsieur le Comte est à moi, je la lui

rends après ma mort; je lui assure tout mon bien : vous avez assuré tout le vôtre à votre nièce, ils peuvent bien vous céder un titre qui vous fait plaisir.

LE COMTE.

Très volontiers, monsieur, vous êtes le maître.

LA GREFFIERE.

C'est un accommodement qui change la chose, et pourvu que j'aie un équipage et que vous ne soyez plus procureur...

M. NAQUART.

Vous serez contente, madame.

LA GREFFIERE.

Je veux trois grands laquais des mieux faits de Paris.

M. NAQUART.

Vous en prendrez quatre, si bon vous semble.

LA GREFFIERE.

Nous logerons ensemble, madame la Baronne.

MADAME BLANDINEAU.

Et nous prendrons un suisse à frais communs, madame la Comtesse.

LA GREFFIERE.

Oh! pour cela oui, très volontiers. Je le savois bien que je serois de qualité, et que je ferois figure. Vous me regretterez, petit vilain, vous me regretterez : mais je serai bientôt veuve. Allons, monsieur le Magister, voyons votre petite bagatelle en attendant le souper; et quand on aura servi, que le maître-d'hôtel de ma sœur la Baronne nous avertisse en cérémonie.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs paysans et paysannes, conduits par le Magister, viennent répéter la fête que madame la Greffiere a commandée.

PREMIERE PAYSANNE.

Célébrons l'heureuse Greffiere,
Qui, lorsque le siecle prend fin,
Se fait, pour le siecle prochain,
Comtesse de la Naquardiere.

Le beau destin!
Que de noblesse!
Que de jeunesse!
De quelle vitesse
Greffiere Comtesse
Fera son chemin!

ENTRÉE DE QUATRE PAYSANNES.

UN PAYSAN.

Que la fin de ce siecle est belle
Pour quiconque a bonne moisson,
De bon vin, maîtresse fidelle,
Et des pistoles à foison!

ENTRÉE DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

LE PAYSAN.

Bourgeoises charmantes,

Ne croyez pas
Etre moins brillantes
En simple damas:
De jeunes fillettes,
Aimables, bien faites,
Autant que vous l'êtes,
Font dans leurs grisettes
Bien plus de fracas
Que de vieux appas
En or de ducats.

ENTRÉE DE PAYSANS.

PREMIERE PAYSANNE.

Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modele;
Toute notre félicité
Vient de cette simplicité:
Parure, attrait, gloire, et beauté,
Nous trouvons toujours tout en elle.
Que sur notre simplicité
Chacun se forme et se modele.

LE PAYSAN.

Que les maris seroient contents
De voir leurs femmes en grisettes!
Le bon exemple! ô l'heureux temps!
Que les maris seroient contents!
Moins les habits sont éclatants,
Plus les fredaines sont secretes.
Que les maris seroient contents
De voir leurs femmes en grisettes.

SECONDE PAYSANNE.

Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos meres,
Vertugadin, collet monté,
Si l'on ne vous eût pas quitté,

On eût gardé la pureté
De leurs mœurs et de leurs manieres,
Si l'on ne vous eût pas quitté,
Modeste ornement de nos meres.

Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie;
Chacun ressent la vérité
Du ridicule ici traité:
Tout est orgueil et vanité
Dans la plus simple bourgeoisie.
Du ridicule ici traité
Paris fournit mainte copie.

FIN DE LA FÊTE DE VILLAGE.

LES TROIS COUSINES,

COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

18 octobre 1700.

ACTEURS DU PROLOGUE.

BELINDE.
MENONE.
LE BARON.
LE CHEVALIER.
L'OUVREUSE DE LOGES.
LE PETIT TERRÉ.
M. TOUVENELLE, musicien.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

BELINDE, MENONE.

BELINDE.

EH BIEN ! commencera-t-elle bientôt, cette ennuyeuse, cette plate comédie ? Détestable chose !.. Aurons-nous des places ?

MENONE.

La concierge des loges s'est engagée de nous en garder, ma favorite.

BELINDE.

Oui, ma toute bonne ; mais cette concierge des loges est une impertinente quelquefois, une ridicule, qui place le monde sans symmétrie, et qui vous met inconsidérément, dans le même balcon, de certaines personnes, d'un certain rang, d'un certain mérite, avec d'autres certaines personnes d'un certain dérangement, d'un certain caractère...

MENONE.

Oui, très certainement ; il est très constant que cela est très désagréable, après ce qui m'arriva l'autre jour...

BELINDE.

Ce n'est rien en comparaison de mon aventure ; je vais vous la dire.

MENONE.

Ecoute la mienne.

BELINDE.

Non, ma toute bonne, je t'en prie.

MENONE.

Laisse-moi te conter, ma favorite.

BELINDE.

Tu sais en quels termes j'en suis avec ce benêt de baron de Fonsecq, qui a une rage de m'épouser aussi violente qu'est celle de ses parents pour empêcher ce mariage.

MENONE.

Eh bien! ma chere?

BELINDE.

Eh bien! ma mignonne! il étoit sur le théâtre; je me mis vis-à-vis de lui dans une loge; j'y croyois demeurer seule avec une vieille présidente de petite ville, qui est la vertu même: point du tout, cette impertinente concierge de loges nous amena, devine qui.

MENONE.

Quelque femme du monde, quelque coquette?

BELINDE.

Une des plus coquettes qu'il y ait au monde, madame de Saint-Blaise.

MENONE.

Madame de Saint-Blaise! ne la connois-tu pas? je la croyois si fort de tes amies.

BELINDE.

Oui, je la connois en particulier; elle est de mes amies dans la chambre; mais en public je lui baise les mains; et je ne prétends point afficher ces amitiés-là dans les loges de la comédie. Comment! le baron de Fonsecq en a boudé plus de trois semaines, et j'ai eu toutes les peines du monde à le ramener; il m'est très important de ménager cet imbécille-là, c'est un homme qui me fait beaucoup de bien.

MENONE.

Tu as raison; mais qui est cette madame de Saint-Blaise? je ne croyois pas sa réputation si fort...

BELINDE.

C'est une fort bonne femme; la fille d'un grenetier; on l'appelle madame la marquise; elle fait la jeune, et elle passe pour veuve d'un capitaine de vaisseau qui fut tué au bombardement de Gênes. La vérité est que son mari est encore au monde; il a une petite commission du côté du Canada, et comme c'est l'autre monde de ce pays-là, en attendant qu'il en revienne, elle a épousé en secondes noces un vieux garçon de robe, avec qui elle n'est pourtant pas tout-à-fait mariée; mais elle le trompe comme un vrai mari, et c'est ce qui la décrie un peu dans le monde.

MENONE.

Ce décri-là n'est pas sans fondement; et la jeune personne avec qui l'on me plaça dernièrement est d'un caractere à-peu-près semblable.

BELINDE.

Tu la connois donc? Qui est-elle?

MENONE.

Une mademoiselle Guettemine, jolie fille, bien faite, aimable, d'un air modeste, et qui n'a contre elle qu'un entêtement ridicule, dont sa tante et sa mere lui ont gâté l'imagination.

BELINDE.

Et qu'est-ce que c'est que cet entêtement?

MENONE.

D'épouser des étrangers.

BELINDE.

Comment! d'épouser des étrangers? Voilà une plaisante folie.

MENONE.

Avec cela elle est d'une régularité, d'une conduite merveilleuse; elle n'écoute personne que sur le pied de mariage.

BELINDE.

Mais vraiment, ma favorite, il n'y a point de déréglement là-dedans.

MENONE.

Oui, mais elle en épouse autant qu'il en vient; à mesure qu'ils s'en vont, elle compte qu'ils meurent. Elle se croit presque aussi souvent veuve qu'il retourne d'étrangers dans leurs pays; ils lui font tous de fort gros présents, et elle pense de bonne foi que c'est le moyen de s'enrichir à force de douaires; mais au bout du compte cette bonne-foi-là lui fait un peu de tort dans le monde.

BELINDE.

Oui, vraiment, et il est important pour des femmes raisonnables comme nous, ma favorite, de ne pas figurer en public avec ces sortes d'extravagantes-là.

MENONE.

Pour éviter cet inconvénient, plaçons-nous de bonne heure, et choisissons notre monde.

BELINDE.

Oui, tu as raison; aussi bien je m'ennuie si fort dans ces foyers. On n'y voit point de jeunesse polie, point de petit seigneur qui ait la conversation enjouée ni les manieres galantes. Oh! pour moi, une de mes grandes passions, c'est d'aller un de ces jours au parterre.

MENONE.

Ouvreuse de loges! holà! ho! ma bonne.

SCENE II.

BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Madame?

BELINDE.

Ouvre-nous une loge, mon enfant, place-nous bien. Avec qui nous mettras-tu? prends bien garde.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oh! ça, ça, venez; ne vous mettez pas en peine.

SCENE III.

BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES, LE PETIT TERRÉ.

LE PETIT TERRÉ.

Madame Babiche!

L'OUVREUSE DE LOGES.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE PETIT TERRÉ.

Mademoiselle Guettemine et madame de Saint-Blaise sont ensemble, voilà une piece de trente sous qu'elles vous envoient, afin que vous ne mettiez point ces Madames-là avec elles.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Vraimentçamon, velà bien des façons, c'est bian à elles de faire comme ça les difficiles.

LE PETIT TERRÉ.

Elles disent qu'elles sortiront plutôt; que cela feroit dire des sottises d'elles.

BELINDE.

Allons donc, ma bonne, à quoi t'amuses-tu? dépêche.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Dépêche, dépêche : dépêchez vous-même, il y a une heure que je vous attends. Je vous gardois deux places, et ce petit garçon dit qu'on vient de les prendre. Je n'en ai point d'autres.

MENONE.

Tu n'en as point d'autres?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Non, à moins que vous ne vouliez être avec cette madame de Saint-Blaise, que vous connoissez, là.

BELINDE.

Avec cette créature-là, moi !

L'OUVREUSE DE LOGES.

Oui, elle est avec une certaine mademoiselle Guettemine.

MENONE.

Voilà un bel assemblage! elles se sont donné le mot. Oh! non, nous ne nous mettrons point avec ces dames-là.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Ce n'est pas ce qu'il vous faut, vous avez raison; si vous voulez pourtant...

LE PETIT TERRÉ.

Eh non! madame Babiche, vous n'entendez pas, c'est pour que vous ne mettiez point ces dames-ci avec elles, que ces autres Madames que vous dites vous envoient la piece de trente sous que je vous ai donnée.

BELINDE.

Comment? quoi? que dit-il ?

L'OUVREUSE DE LOGES.

Rien, rien, c'est un petit étourdi qui n'a pas le sens commun. Laissez-moi faire, je trouverai quelque endroit à vous mettre où vous serez bien et avec honneur.

MENONE.

J'aime mieux cette ouvreuse de loges-là qu'une autre; elle est prudente, et connoît son monde.

SCENE IV.

LE BARON, BELINDE, MENONE.

LE BARON.

Oh! ça, ça, nous allons voir beau jeu. J'arrive assez tôt, Dieu merci; la piece n'est pas encore commencée.

BELINDE.

Comment! c'est vous, monsieur le baron de Fonsecq? l'heureuse rencontre!

LE BARON.

Ah! ah! mesdames, quelle rage vous tient de revenir voir encore cette mauvaise piece?

MENONE.

On ne sait où aller; ils ont la malice de ne la jouer que les jours où il n'y a point opéra; mais vous, vous avez la même rage, à ce qui me semble.

LE BARON.

Je n'ai pas celle de la voir, c'est celle de la décrier qui me possede, et l'on n'a jamais été si fâché que je le suis de voir une mauvaise rapsodie de bagatelles toutes plus plates les unes que les autres usurper le nom de comédie, et mettre tout Paris en mouvement.

MENONE.

Il a raison, tout le monde en parle mal; et tout le monde y vient.

BELINDE.

Cela est honteux, cela crie vengeance; il faut être

bien désœuvré pour venir ici. Je rougis qu'on m'y retrouve, et j'ai quasi envie de m'en retourner.

MENONE.

Nous n'avons point de place, c'est une bonne raison pour n'y pas demeurer.

BELINDE.

Allons-nous-en, ma favorite, allons.

LE BARON.

Comment, vous vous en allez parceque je suis ici? Vous attendiez quelque autre personne avec qui vous ne voulez pas que je vous voie, apparemment, et ma présence vous embarrasse.

BELINDE.

Pour vous ôter cette pensée, nous demeurerons, monsieur; vous n'avez qu'à dire.

LE BARON.

Oui, je vous en prie, vous me ferez plaisir, et je serai bien-aise que vous voyiez de quelle maniere je me vais roidir contre le mauvais goût du public. Je le tirerai d'erreur, sur ma parole; et l'auteur aujourd'hui n'aura pas beau jeu.

MENONE.

Il est à plaindre que vous vous déchaîniez ainsi contre lui.

LE BARON.

Je ne me déchaîne point; mais je suis un homme de lettres, connu pour tel; je veux me distinguer, et éviter autant qu'il m'est possible de décider comme fait tout le peuple, et de donner dans des sentiments qui me paroissent généralement reçus.

BELINDE.

Il a raison. Il y a de certaines choses dont tout le monde rit, qui me révoltent, moi. Demandez-moi pourquoi? je n'en sais rien; mais au bout du compte elles font rire tout le monde; cela est trop commun, cela me déplaît.

LE BARON.

Mais il y a ici des choses outrées, qui font souffrir ma pudeur, à moi ; une femme qui paroît double, par exemple. Vous qui avez du monde et de l'esprit, dites-moi un peu, madame, qu'est-ce que c'est qu'une femme double, je vous prie?

MENONE.

C'est un homme ivre qui croit la voir telle.

LE BARON.

Et qui ne se trompe pas peut-être : quelle idée !

BELINDE.

Ah! pour l'idée, elle est naturelle, et je vous l'ai ouï dire à vous-même...

LE BARON.

Oui, d'accord, elle est naturelle ; et vous m'avez ouï dire que mon pere et ma mere avoient souvent des querelles comme cela ; mais ce sont des affaires de famille, des choses qui se passent dans un ménage, et qu'il ne faut point mettre sur un théâtre.

MENONE.

Je suis de son avis ; cela n'est point plaisant pour des enfants dont les peres et meres ont souvent querellé pour de pareilles aventures.

LE BARON.

Cela attaque mille gens qui n'oseroient se déclarer, voyez-vous? il n'y a que moi assez entreprenant pour prendre parti : je suis un honnête homme, un homme franc, je me déclare.

BELINDE, *à part.*

Voilà un sot homme ; mais j'en ai besoin.

SCENE V.

LE BARON, LE CHEVALIER, BELINDE, MENONE, L'OUVREUSE DE LOGES.

L'OUVREUSE DE LOGES.

Allons, mesdames, voulez-vous venir? j'ai ménagé deux places dans un second balcon; mais dépêchez-vous.

LE CHEVALIER, *ivre.*

Non, ne vous dépêchez point, mesdames; je viens de les prendre, moi, ces deux places qu'elle a ménagées.

MENONE.

Comment, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Ah! votre valet, madame. Bon jour, monsieur de Fonsecq; comment vous en va?

LE BARON.

Tu as pris les places que l'on gardoit pour ces dames?

LE CHEVALIER.

Oui, mon ami; j'en suis fâché, je leur demande pardon; je sais que ce sont des dames d'une qualité, d'une vertu, d'une distinction, d'une régularité... Ho! mais, au bout du compte, entre dames et dames, je ne vois pas, moi, d'autre différence, si ce n'est que les dames de ma connoissance doivent avoir la préférence, ho!

BELINDE.

Mais, monsieur le Chevalier...

LE CHEVALIER.

Cela sera comme cela, madame, avec votre permission. Croyez-moi, demeurons ici dans le foyer;

nos petits discours vaudront, mordi! mieux que toute la comédie.

LE BARON.

Il n'a pas tort; le Chevalier n'est pas ennuyeux, mesdames.

MENONE.

Il est ivre, au moins, monsieur le Baron; il sent le vin.

LE CHEVALIER.

Cela est vrai, j'en ai bu; quel nez de femme!

LE BARON.

Et où t'es-tu accommodé comme cela?

LE CHEVALIER.

Où? chez l'auteur de cette mauvaise piece. C'est un bon vivant qui aime la joie, la bonne chere, le bon vin de Champagne; il nous a régalés...; mais, tout compté, tout rabattu, sa comédie ne vaut pas le diable.

LE BARON.

N'est-il pas vrai?

LE CHEVALIER.

Cela est pitoyable, abominable; mais je n'en dis point de mal, parcequ'il est de mes amis; j'ai beaucoup d'égard pour les gens qui me font bonne chere; moi, c'est ma grande folie.

BELINDE.

Vous le voyez souvent, monsieur le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Si je le vois, madame! je travaille avec lui: quand il a quelque ivrogne à mettre, c'est ordinairement moi qui sers de modele. Oh! ce garçon-là copie bien d'après nature. Il a besoin, dans une piece qu'il fait, d'un caractere de nigaud, de fat, d'imbécille; je veux lui donner ta connoissance, Baron;

cela lui fera plaisir, sur ma parole : il a peine à trouver de nouveaux caracteres.

MENONE.

Hé! le moyen qu'il n'en ait pas? C'est un homme qui ne lit jamais, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

Oh! pour cela, ce n'est pas sa faute; il n'a pas le temps, nous sommes toujours à table; et puis, pour les bagatelles qu'il fait, dit-il, il n'a besoin que du livre du monde; il y sait lire, il le connoît; il pille là-dedans comme tous les diables.

LE BARON.

Qu'il fasse donc voir quelque chose de nouveau, et qu'il ne tourne pas autour de lui-même, comme sur un pivot: toujours des procureurs, des bourgeoises ridicules, des nigauds, des paysans, des meûniers, des meûnieres. Cet homme-là est né pour le moulin, il ne le peut quitter.

LE CHEVALIER.

Oh! parbleu, monsieur de Fónsecq, je vous y prends : vous êtes un rude joueur; c'est vous qui avez fait le quatrain qui court contre lui.

LE BARON.

Moi? point du tout.

LE CHEVALIER.

Oh! si fait, si fait; vous êtes modeste, ne vous en défendez pas. Ce quatrain-là n'est pas trop mauvais; il feroit déshonneur à tout autre, mais il est joli pour vous, je vous en réponds.

MENONE.

Hé! dites-nous ce quatrain, monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Le voici, madame, je l'ai dans ma poche; car,

dans ma mémoire, je ferois scrupule de l'y mettre.

Le public est fou, Dieu me damne !
De trouver à l'auteur un esprit drôle et fin...

Un esprit drôle et fin ! Cela est bien écrit, au moins, mesdames.

BELINDE.

Très délicatement, il n'y a rien de plus joli.

LE CHEVALIER.

N'est-il pas vrai? Ecoutez la chûte.

Le public est fou, Dieu me damne !
De trouver à l'auteur un esprit drôle et fin ;
Ce n'est qu'un ignorant, je le garantis âne,
Puisqu'il est toujours au moulin.

Que dites-vous de la chûte? elle est piquante, n'est-ee pas ?

BELINDE.

Ah ! toute charmante, toute amoureuse : *je le garantis âne!* La jolie tournure de phrase! ma favorite, la jolie tournure de phrase!

MENONE.

Elle est vive, je vous l'avoue: et que dit le pauvre auteur de ce quatrain-là ? il est bien fâché?

LE CHEVALIER.

Lui? point du tout; il s'en moque, il s'en divertit.

BELINDE.

Il s'en divertit ?

LE CHEVALIER.

Eh ! parbleu ! oui : tout le monde rit des sottises qu'il fait; il rit aussi des sottises que font les autres. C'est un garçon fort judicieux, ho!

LE BARON.

Ce quatrain n'est pas de moi; mais je le trouve bon, du dernier bien, et aussi excellemment bon que la comédie est parfaitement mauvaise.

LE CHEVALIER.

Elle ne vaut pas le diable, te dis-je; je pense comme toi; mais je suis jaloux de mes sentiments; et comme l'auteur est de mes amis, si tu continues à penser comme moi, tu auras affaire à moi, je t'en avertis.

LE BARON.

Oh! dame.

MENONE.

Vous êtes un ardent ami, monsieur le chevalier.

LE CHEVALIER.

Oui, j'aime chaudement, madame, c'est ma maniere, et quand je suis chaud de vin sur-tout; l'auteur m'a fait boire aujourd'hui de la Tocane... C'est un bon vivant; grace pour sa piece; mais je ne connois point le musicien, je vous abandonne la musique.

LE BARON.

C'est ce que j'y trouve de plus supportable, moi.

LE CHEVALIER.

C'est ce qu'il y a de plus mauvais; vous êtes un ignorant; je me connois en musique, moi, comme en vin de Champagne. Je veux vous chanter un petit air qu'on m'apprit hier au soir, mesdames; vous verrez ce que c'est que de bonne musique.

BELINDE.

Volontiers. Je m'y connois un peu, sans vanité; et j'ai sur moi un air italien que je vous chanterois aussi, si je n'étois pas si fort enrhumée.

MENONE.

Il faut prier le musicien de la comédie de vous le chanter. Le voici le plus à propos du monde; approchez, monsieur Touvenelle. C'est un fort habile homme, au moins, et qui chante presque tout à livre ouvert; il a été mon maître.

SCENE VI.

LE BARON, LE CHEVALIER, BELINDE, MENONE, M. TOUVENELLE.

M. TOUVENELLE.

Cela est vrai, madame, et vous me redevez encore cinq louis d'or : j'ai été je ne sais combien de fois chez vous...

MENONE.

Ecoutons la chanson de monsieur le Chevalier, monsieur Touvenelle; vous nous en direz votre sentiment.

LE CHEVALIER, *chantant.*

Plusieurs regardent le bon vin
Comme un remede souverain
Pour guérir la mélancolie;
Pour moi, je cours au plus certain,
Et je trouve que l'eau-de-vie
Etourdit bien mieux mon chagrin.

Eh bien! comment la trouvez-vous?

MENONE.

Fort agréable et bien traitée.

LE CHEVALIER.

Je l'ai un peu chantée à la rencontre; mais il n'importe, on se prête à cela. Voyons un peu votre italien; j'aime les airs italiens, c'est ma folie.

BELINDE.

Le voilà, monsieur le musicien; chantez-le avec attention, je vous prie; nous allons vous écouter de même.

LE CHEVALIER.

Oui, tendrement, là, beaucoup de cromatique.

M. TOUVENELLE, *chantant.*

Vendetta, Cupido, vendetta sù sù,
Deh scocca strali
Ai colpi mortali,
Punisci,
Ferisci,
Quel impio traditor
Amante infido : si, si, no tardar più ;
Ma guarda, o Dio ;
Di non toccar gl' il cor,
Che quello è mio.
Vendetta, etc.

LE CHEVALIER.

Voilà de belle et bonne musique, et le musicien qui a fait cela n'est pas un sot.

LE BARON.

Nenni; vraiment, cela fredonne bien.

LE CHEVALIER.

Ecoutez-moi, après cela, votre musique de la comédie. Quelle différence!

M. TOUVENELLE.

Elle est du même auteur, monsieur.

BELINDE.

Comment du même?

M. TOUVENELLE.

Oui, madame; l'air qu'a chanté monsieur le Chevalier, et votre air italien, sont de monsieur Gilliers, qui a fait les airs de la comédie...

LE CHEVALIER.

Oh! en ce cas-là, sa musique est bonne, je ne

l'abandonne plus. Allons, morbleu! monsieur de Fonsecq; la musique adoucit les bêtes les plus féroces; laissez-vous adoucir, et allons tous quatre nous mettre dans quelque fond de loge, où vous écouterez la comédie, et où je dormirai, moi, sur ma parole.

FIN DU PROLOGUE.



LES TROIS COUSINES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

L'A MEUNIERE, LE BAILLI.

LA MEUNIERE.

Oh ! çà, monsieur le Bailli, vous êtes bon-homme, honnête homme ; vous avez bon esprit, bonne conscience, tout bailli que vous êtes. Feu mon mari, pendant son vivant, étoit de vos amis, vous buviez quelquefois ensemble ; il vous souvient de ce qu'il vous recommandit en mourant, le pauvre défunt ; vous lui promites tant que vous auriais soin de sa famille !

LE BAILLI.

Je lui tiendrai parole, et vous me trouverez toujours prêt, madame la Meûniere, à vous rendre tous les services qu'on peut attendre d'un véritable ami.

LA MEUNIERE.

Je vous sis bian obligée, monsieur le Bailli ; je n'ai besoin que d'un bon conseil, comme je vous ai déja dit.

LE BAILLI.

C'est ce qu'on donne plus libéralement.

LA MEUNIERE.

Vous avez raison; ça ne coûte rian. Allons, dites donc: que feriais-vous si vous étiez à ma place?

LE BAILLI.

Mais, qu'avez-vous envie de faire?

LA MEUNIERE.

Tout ce que vous me direz.

LE BAILLI.

Je n'aimerois pas à vous conseiller contre votre volonté.

LA MEUNIERE.

Mais voirement, vous moquez-vous? je n'ai point de volonté. Je sis une pauvre veuve qui charche à vivre tout doucement, et qui ne veut rian faire sans la participation des honnêtes parsonnes qui avont la bonté d'entrer un peu dans les petites raisons qu'on peut avoir... Il y a deux ans que je sis veuve, monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Comment, deux ans? y a-t-il tant que cela?

LA MEUNIERE.

Oui, tout autant; velà le treizieme mois; et pour ce qui est d'en cas de ces choses-là, drès que la deuxieme année est une fois commencée, on la compte finie. Oh! j'ai bian eu du regret au pauvre défunt.

LE BAILLI.

Oui, je le vois bien; le temps vous dure.

LA MEUNIERE.

Hé! le moyen qu'il ne durit pas? J'ai bian de la charge, au moins, deux filles qui devenont grandes, une niece qui l'est itou, un moulin bian achalandé,

biaucoup de tracas ; il est bian mal aisié de prendre garde à ça toute seule.

LE BAILLI.

Vos filles ni votre niece n'ont pas besoin qu'on veille sur leur conduite ; elles sont bien sages, bien élevées ; et c'est ce qui me faisoit de plus estimer le défunt, que le soin qu'il a pris de leur éducation.

LA MEUNIERE.

Le pauvre homme, monsieu le Bailli ! quand j'y songe, s'il n'étoit pas mort, voyez-vous, je ne serois pas dans l'embarras où je sis.

LE BAILLI.

Non, sans doute ; mais il est facile de vous en tirer. Votre niece et vos filles sont grandes, vous êtes riche, il faut leur trouver à chacune un bon parti qui vous en défasse.

LA MEUNIERE.

A chacune un, ce seroit trois ; et velà bian des noces. Ne trouveriais-vous pas plus à propos de n'en faire qu'une ?

LE BAILLI.

Oui-dà, on peut les marier le même jour ; cela vous éparguera de la dépense.

LA MEUNIERE.

Je ne nous entendons pas, monsieur le Bailli ; vous me donnez des conseils pour elles, et c'est pour moi que je vous en demande.

LE BAILLI.

Comment ?

LA MEUNIERE.

C'est moi qui sis d'avis de me marier ; je crois que ça vaudra mieux.

LE BAILLI.

Oui, mais pour vous soulager des soins que vous donnent ces filles et cette niece...

LA MEUNIERE.

Hé ! fi donc ! les maris que je leur baillerois n'auriont soin que d'elles, et sti que je prendrai aura soin d'elles et de moi ; ce sera faire d'une piarre deux coups ; ça est bian plus commode.

LE BAILLI.

D'accord ; mais, madame la Meûniere...

LA MEUNIERE.

Tenez, monsieu le Bailli, ma résolution est prise, je n'en démordrai point ; je veux me remarier, vous avez biau dire.

LE BAILLI.

Vous aves raison, je vous conseille de le faire.

LA MEUNIERE.

Et si, je ne veux pas que mes filles ni ma niece en murmuriont de la moindre chose.

LE BAILLI.

Vous feres fort bien de les en empêcher.

LA MEUNIERE.

Je prétends qu'elles demeuriont filles tant qu'il me plaira.

LE BAILLI.

C'est fort bien prétendre.

LA MEUNIERE.

Et si elles s'avisiont tant seulement d'envisager un homme, je les dévisagerois, moi. Oh ! je sis une femme d'honneur, monsieu le Bailli, je n'entends point de raillerie.

LE BAILLI.

Cela est fort louable. Et quel est le mari que vous prenez, madame la Meûniere?

LA MEUNIERE.

Je ne sais pas bian encore, ils sont trois ou quatre : conseillez-moi itou un peu là-dessus, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Très volontiers, vous n'avez qu'à dire ; voyons.

LA MEUNIERE.

Il y a déja le concierge du châtiau, premièrement.

LE BAILLI.

C'est un fort honnête homme.

LA MEUNIERE.

Et puis monsieur Giflot, le neveu de notre curé, qu'on dit qui a de l'esprit; vous savez ce qui en est.

LE BAILLI.

Oui, vraiment, celui-là seroit un fort bon parti.

LA MEUNIERE.

Il y a encore le valet-de-chambre de monsieur le Président, qui est un bon gros réjoui.

LE BAILLI.

Celui-là ne vous déplaît pas, je gage.

LA MEUNIERE.

Et puis Blaise, le garde-moulin, qui est un franc nigaud. Je n'ai qu'à choisir; lequel prendriais-vous, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Mais, écoutez, ce valet-de-chambre...

LA MEUNIERE.

Oh! stilà a trop bonne protection, monsieu le Bailli; il me feroit enrager, et je ne serois pas la maîtresse.

LE BAILLI.

C'est une bonne raison. Vous préférerez monsieur Giflot?

LA MEUNIERE.

Le ciel m'en préserve! il a trop d'esprit. On n'a que faire d'esprit dans un moulin; le mian suffit pour ça, je n'en veux point d'autre.

LE BAILLI.

Je vois bien que le concierge...

LA MEUNIERE.

Fi ! c'est un grand flandrin, un grand sec, maigre ; il est quasi tout comme le défunt ; il me seroit avis que ce seroit la même chose ; et il vaudroit presqu'autant n'avoir pas été veuve, que de ne pas s'apercevoir du changement.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai ; et ce sera le garde-moulin, selon toutes les apparences.

LA MEUNIERE.

Dame, acoutez ; c'est un bon gros nigaud qui me reviant assez. Voilà ce qu'il faut en ménage ; ça va droit en besogne, ça est déja stylé à ma magniere, et je ferai tout ce que je voudrai de ce benêt-là.

LE BAILLI.

Oui, mais épouser votre garde-moulin ?

LA MEUNIERE.

Oh ! je sis butée à ça, monsieu le Bailli, je n'en aurai point d'autre. Baillez-moi votre avis là-dessus, je vous en prie.

LE BAILLI.

Mon avis est que vous l'épousiez, et tout au plus vîte. Vous ne sauriez jamais mieux faire.

LA MEUNIERE.

N'est-il pas vrai ? Que je sis bian aise que vous agréais ma résolution ! car, au bout du compte, j'ai de la confiance en vous, du respect, de la croyance ; et si vous m'aviais contredit, je n'en aurois toujours rian fait qu'à ma tête, et ça eût été désagriable. En vous remarciant, monsieu le Bailli ; je vous prie de la noce. Je sis votre servante.

LE BAILLI.

Jusqu'au revoir, madame la Meùniere.

SCENE II.

LE BAILLI.

Voici une commere qui va faire un mauvais marché avec son garde-moulin; et quelque bon esprit qu'elle paroisse avoir, ce n'est assurément pas l'esprit qui la détermine. Elle n'a nullement dessein de pourvoir ses filles; et les pauvres enfants sont en âge et peut-être dans l'impatience d'être pourvues. Il faut avertir leur oncle de la sottise que médite sa belle-sœur. Le voici le plus à propos du monde.

SCENE III.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Votre valet, monsieu le Bailli; comment vous en va? je m'en allois cheux vous.

LE BAILLI.

Je suis bien aise que vous m'ayez rencontré. Me voulez-vous quelque chose?

DE LORME.

Hé! parguienne! si je ne vous voulois rian, je ne vous charcherois pas.

LE BAILLI.

Eh bien! qu'est-ce? de quoi s'agit-il?

DE LORME.

Il s'agit que défunt mon frere, le meûnier d'ici, est trépassé, comme vous savez; et que madame sa femme est diablement vivante, à ce qu'il me paroît:

cela ne vous paroît-il pas itou comme ça, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Oui, vraiment; je voulois aussi vous parler de cela. C'est une bonne femme, fort entendue, mais...

DE LORME.

Ce n'est, morgué! pas de sa bonté, ni de son entendement que je vous parle.

LE BAILLI.

Eh! de quoi donc, s'il vous plaît, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! palsanguenne, c'est de son allure; et au train qu'alle va, j'ai peur qu'alle ne bronche; je ne vas pas de fois au moulin que je ne trouve la nappe mise et du monde autour, de grandes cruchées de vin par ici, des jambons par ilà, un gigot d'un côté, un cochon de lait de l'autre, des ménétriers dans un batiau, la musette et le hautbois sous l'orme; il est avis que ce sont des noces parpétuelles; et si parmi tout ça je ne vois ni curé ni tabellion, morgué! cela me baille martel en tête; car voyez-vous, j'ai de l'honneur, et je sis pour l'ame du défunt presque aussi jaloux de ma belle-sœur, que je l'aie jamais été de ma femme Margot, pendant qu'elle étoit au monde; et je ne l'étois pas mal, comme vous savez.

LE BAILLI.

Vous ne l'étiez que trop, et vous aviez quelquefois des emportements...

DE LORME.

Oh! pargué! je ne l'ai rossée qu'une fois; mais je la rossis bian; et dans le fond j'avois tort; au moins n'allez pas croire que j'avois raison.

LE BAILLI.

Non, non, je ne suis point porté à croire le mal.

DE LORME.

Je ne sais, morgué! comme ça se fit. Je devois aller ce jour-là à tras lieues d'ici, pour une coupe de bois que j'y avois à vendre : je rencontris le marchand en sortant du village ; il me ramenit au Grand-Cerf, j'y tombîmes d'accord, je bûmes le vin du marché, copieusement pour ça : je ne nous quittîmes qu'à minuit. Je retournis chez moi, an ne m'y attendoit pas, je trouvis ma femme dans le lit : et voyez un peu queu peste de vision, monsieu le Bailli, la carogne me paroissit double.

LE BAILLI.

Voilà une vilaine vision, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Je vous laisse à penser queu vacarme : j'étois pis qu un enragé ; mais le lendemain je me rapaisis, et je compris facilement que c'est que j'étois ivre, et que c'étoit ma faute. Enfin bref, tantia, Margot me pardonnit ma barlue, an nous raccommodit. Et voyez, monsieu le Bailli, queu bénédiction! Avant ça je ne pouviesmes avoir d'enfants, et de ce raccommodement-là il est venu cette petite fille, qui est votre filiole, et qui a, morgué! plus d'esprit qu'alle n'est grosse. Oh! je ne sais pas de qui alle tiant, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Vous aimez bien cette enfant-là, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je l'aime! c'est une petite miévreté agriable ; alle a de petites magnieres sémillantes, une maleignété drôle, alle fait piece à qui alle peut, alle ne pense bian de personne, alle dit du mal de tout le monde, et si tout le monde l'aime. Oh! c'est une jolie créature! La voici, je pense ; je lui ai donné

charge d'observer sa tante la Meûniere : alle viant m'en dire queuque nouvelle.

LE BAILLI.

Je vous en apprendrai de plus sûres que personne.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Mais acoutons un tantinet ce que Colette aura à me dire.

SCENE IV.

DE LORME, LE BAILLI, COLETTE.

DE LORME.

Eh bian! mon enfant, tu vians du moulin. Qu'est-ce qu'il y a de nouviau? Que fait ta tante?

COLETTE.

La voilà qui vient d'arriver, et tout en arrivant elle est d'abord allée trouver Blaise le garde-moulin, et elle s'est mise à babiller avec lui. Oh! c'est une grande causeuse que cette femme-là. Bon jour, mon parrain.

LE BAILLI.

Bon jour, Colette, bon jour.

DE LORME.

N'as-tu point écouté ce qu'alle disoit?

COLETTE.

Oh! que sifait, vraiment! mais comme elle est défiante, on ne la sauroit écouter que de loin, on n'entend qu'une partie de ce qu'elle dit, il faut deviner le reste.

DE LORME.

Oh! parguenne oui, t'es une plaisante devineuse, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Je ne la crois pas fort habile, franchement.

COLETTE.

Hom! je la suis assez pour deviner tout ce que vous disiez hier à notre voisine la belle cabaretiere, qui étoit avec vous sur sa porte.

LE BAILLI.

Comment, petite fille...

COLETTE.

(*Colette contrefait par ses gestes ceux du Bailli et ceux de la voisine.*).

Vous faisiez comme ça, mon parrain : vous la regardiez avec de certains yeux, vous lui preniez la main, et dans ce temps-là, c'est que vous lui disiez que vous étiez amoureux d'elle ; et elle vous repoussoit, elle secouoit comme ça la tête, c'est qu'elle répondoit qu'elle n'en croyoit rien. Et vous tout aussitôt de faire comme ça : vous lui juriez que ça étoit vrai, et j'entendis un an peu le dernier mot ; il y avoit, je crois, qu'elle étoit adorable.

DE LORME.

Oh ! oh ! monsieur le Bailli.

LE BAILLI.

Ah ! ah !

COLETTE.

Cela est bien vrai, je vous en réponds ; et la voisine faisoit comme ça, et je suis sûre qu'elle disoit : Paix, taisez-vous, ne parlez pas si haut, mon mari est là-dedans.

LE BAILLI.

Voilà une rusée petite filiole, compere de Lorme ; si elle devine aussi juste en toutes choses, elle est plus habile que vous, sur ma parole.

DE LORME.

Tatigué ! queul esprit ! ça est marveilleux, n'est-ce pas ? Eh ! qu'est-ce que c'est que t'as deviné de ta tante ? Dis.

COLETTE.

Qu'elle aime Blaise de tout son cœur, et que Blaise ne se soucie guere d'elle.

LE BAILLI.

Le premier article est vrai, je le sais par elle-même : pour le second, il faut l'éclaircir. Qu'est-ce qui vous le fait soupçonner? voyons.

COLETTE.

C'est ma tante qui le va toujours chercher; et puis quand ils sont ensemble, il n'y a quasi qu'elle qui parle. Elle gesticule, elle devient rouge, et Blaise est comme ça. Il fait une espece de moue, et quand il lâche deux ou trois paroles, c'est en levant le nez, ou en secouant les oreilles. Oh! s'il est amoureux, lui, ce n'est pas de ma tante, je vous en réponds.

LE BAILLI.

Cela pourroit être; et j'ai à vous avertir que la grande folie de votre belle-sœur est de se remarier.

DE LORME.

La dévargondée!

LE BAILLI.

La filiole a fort bien deviné. C'est Blaise à qui elle en veut; et si, il y en a trois autres qui la recherchent.

DE LORME.

Comment trois, monsieur le Bailli? Est-il possible qu'il y ait tant de fous que ça dans le village? Et qui sont ces nigauds-là, avec votre parmission?

LE BAILLI.

Ce ne sont point des nigauds. La Meûniere est riche; le concierge du château, le valet-de-chambre de monsieur le président, et le neveu du curé ont des vues pour elle.

COLETTE.

Oh! que nenni, mon parrain, je devine mieux que

vous ; ce n'est point pour ma tante qu'ils vont au moulin, c'est pour mes cousines.

LE BAILLI.

Pour vos cousines, qui vous a dit cela ?

COLETTE.

Bon ! qui me l'a dit. Est-ce qu'on me dit quelque chose ? Ils se défient tous de moi, ils ne me disent rien, mais je sais tout ; il n'y a pas jusqu'à Blaise qui est amoureux de moi, et qui n'oseroit me le dire, de peur que je ne me moque de lui.

DE LORME.

Il est amoureux de toi ! Comment sais-tu ça ?

COLETTE.

Voyez, que cela est difficile à deviner ! Je ne l'aime pas, moi, au moins, mais je ne laisse pas de lui faire bonne mine pour l'empêcher d'épouser ma tante. Oh ! s'il faisoit cette sottise-là, j'en serois bien fâchée, je vous l'avoue.

LE BAILLI.

Le garde-moulin seroit amoureux de vous ? Allez, vous êtes folle.

COLETTE.

Vous ne le voulez pas croire, il faut vous en donner le plaisir. Le voilà qui vient, cachez-vous tous deux derriere ce buisson, vous entendrez ce qu'il me dira ; je vais lui donner belle ; et tout nigaud qu'il est, je le ferai parler, je vous en réponds.

DE LORME.

La jolie enfant ! monsieur le Bailli ! Est-ce moi qui ai fait ça ?

LE BAILLI.

Voyons, voyons, si elle ne se trompe point ; cela ne sera pas inutile à de certains desseins que j'ai dans la tête.

COLETTE.

Cachez-vous donc vîte, qu'il ne vous voie point, car c'est un benêt qui seroit honteux.

SCENE V.

COLETTE, BLAISE.

COLETTE.

C'est à moi qu'il en veut, assurément, et le nigaud n'approchera point que je ne l'appelle. Holà, Blaise, holà !

BLAISE.

Bon jour, madame Colette, est-ce que vous voudriais me parler, que vous m'appelez ?

COLETTE.

Mais toi, mon garçon, n'as-tu rien à me dire ?

BLAISE.

Morgué nenni, vous êtes trop moqueuse : queuque sot qui s'y fie, je creverois plutôt que d'en ouvrir la bouche ; à moins que ça ne vienne de vous, je n'oserois vous le dire.

COLETTE.

Eh ! quoi dire !

BLAISE.

Ce qui m'ameine envars ici. Vous croyez peut-être que c'est par hasard que j'y vians, ça n'est pargué pas, c'est tout exprès ; et si je n'en fais pas semblant, comme vous voyez.

COLETTE.

Tu es un garçon bien dissimulé.

BLAISE.

Parguenne ! il faut être comme ça. Je ne veux point qu'on se gobarge de moi ; voyez le biau plaisir, on ira dire son secret à une fille, et pis la mas-

que s'en gaussera. Nannin, morgué, nannin; il n'en sera rian, j'ai plus de cœur que ça.

COLETTE.

Tu aurois quelque secret à m'apprendre, à moi?

BLAISE.

Eh! oui, morguenne! j'en ai un. Quand vous n'y êtes point, je sis tout prèt à vous le dire, et drès que je vous vois, vous avez une certaine meine malicieuse qui me renfonce la parole. C'est que je sis timide, voyez-vous, et si pourtant avec les filles, il m'est avis qu'il faut de la hardiesse.

COLETTE.

Assurément: rassure-toi, va, va, parle.

BLAISE.

Oui, mais si ce secret-là vous est désagriable? Il y a des secrets qui déplaisent quenquefois: votre tante m'a dit le sian, par exemple, il m'a fâché; si le mian va vous faire de même?

COLETTE.

Et qu'est-ce que c'est que son secret, à ma tante?

BLAISE.

Qu'alle est amoureuse de moi.

COLETTE.

Et le tien, à toi?

BLAISE.

Que je sis amoureux de vous; mais vous n'en saurais rian que vous ne le deviniais. Je sens bien ça, je n'aurai jamais l'impertinence de vous le dire.

COLETTE.

Ah! tu feras fort bien de ne m'en point parler.

BLAISE.

Oh! tatigué! que je n'ai garde, vous en feriais de biaux contes.

COLETTE.

Oh! oui, je t'en réponds.

BLAISE.

Stanpendant, je crois que ça me fera tourner la çarvelle.

COLETTE.

Cela seroit fâcheux.

BLAISE.

Oui, voirement; et si vous aviais l'esprit de deviner ça, et la bonté d'en être bian-aise, je ne deviendrois peut-être pas fou, voyez-vous. Eh! allons, allons, marguenne! empêchez-moi de l'être.

COLETTE.

Eh bien! va, nous verrons, laisse faire.

BLAISE.

Commencez-vous à deviner un tantinet?

COLETTE.

Oui, oui, j'entrevois quelque chose.

BLAISE.

Entrevoyez-vous que je creve d'amour, et que c'est vous qui en êtes la cause?

COLETTE.

Cela me paroît un peu comme tu le dis.

BLAISE.

Oh! morgué! je dis vrai, je joue de franc jeu; et tenez, je ne bois point de vin queuque part où je me treuve, que je ne m'enivre tout bas à votre santé, madame Colette.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

BLAISE.

Il ne me viant point de pensée d'amour, que ce ne soit pour vous.

COLETTE.

Fort bien.

BLAISE.

Et quand il m'en viant de mariage, c'est itou pour vous, madame Colette.

COLETTE.

Mais tu me parles de ton amour bien familièrement, à ce qu'il me semble.

BLAISE.

Parguenne ! c'est que vous m'enhardissez ; et quand je sis une fois enhardi, dame, acoutez, je ne sis plus honteux ; il n'y a qu'à me mettre en train et à me laisser faire.

SCENÆ VI.

LE BAILLI, DE LORME, COLETTE, BLAISE.

LE BAILLI.

Doucement, monsieur Blaise, doucement.

BLAISE.

Eh bian! tatigué! ne vela-t-il pas; je n'étions pas seuls; on nous acoutoit; vous m'avez fait jaser pour me faire piece.

DE LORME.

Comme vous vous échauffez, monsieu le garde-moulin, prenez garde.

BLAISE.

Oh dame! excusez, monsieu de Lorme, la hardiesse que j'ai la ſibarté de prendre; mais comme madame la Meûniere a en fantaisie que vous deveniais mon biau-frere, je me sis fourré dans la mienne qu'il vaudroit mieux que ce fût mon biau-pere que vous devenissiais; ça dépendra de vous, voyez; il n'y a pas plus de difficulté à l'un qu'à l'autre.

DE LORME.

Oh ! palsangué! je vous baise les mains; il y a de la difficulté des deux côtés, monsieur Blaise.

BLAISE.

Eh! oui, ça est vrai. Je ne veux pas l'un, vous

ne velez peut-être pas l'autre, vous; et c'est ce qui fait que je ne sommes pas d'accord? mais madame Colette accommodera tout ça, alle n'a qu'à vouloir.

DE LORME.

Alle n'a qu'à vouloir?

BLAISE.

Eh! parguennne! oui. N'est-il pas vrai, monsieu le Bailli? Il y a comme ça queuquefois des parents bourrus, des brutaux, qui ne voulont pas bailler leurs filles en mariage, et les filles parfois s'y baillont d'alles-mêmes. Comme on n'y entend point de mal, on va le grand chemin; et de queuque part qu'alles viennent, on ne laisse pas de les prendre; et le biau-pere est biau-pere maugré ly, mais ne laisse pas de l'être; vous comprenez biau, madame Colette?

DE LORME.

Comment! biau-pere maugré ly! Oh! parguenne! j'y boutrons queuque empêchement, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Sans emportement, monsieur de Lorme. Monsieur Blaise est un bon garçon, un honnête garçon; et pourvu qu'il nous promette de ne point épouser la Meûniere...

BLAISE.

Eh! parguenne! il y a bon moyen de m'en empêcher; qu'on me baille la niece, il est bian sûr que je n'épouserai point la tante.

LE BAILLI.

Il n'y a rien qui ne se puisse faire : mais en attendant, promettez-nous...

BLAISE.

Si je vous le promettrai? je sommes déja trois qui nous sommes baillé parole de ne vouloir point d'alle, et stanpendant je faisons la meine d'en vou-

loir biaucoup : et voyez comme je joue de malheur, monsieu le Bailli, et je sis justement sti dont alle veut le plus.

LE BAILLI.

Je le sais bien.

BLAISE.

*Alle vouloit que je fissions aujourd'hui des accordailles, et comme je ne veux point d'épousailles, moi, il m'est avis que ces accordailles-là seriaint suparflues.

DE LORME.

Eh! oui, voirement.

BLAISE.

Je l'amusons tous trois du mieux que je pouvons avec des ménétriers parfois, de petites chansonnettes par ici, de petits régalements par ilà : quand je la trouvons trop bonne, je l'y faisons querelle; je devenons bons quand alle fait la meine, et drès qu'alle se radoucit, je li charchons noise. Alle nous r'aime comme ça tour-à-tour, et tour-à-tour je faisons semblant de la r'aimer : mais je ne voulons jamais rian conclure.

LE BAILLI.

Mais à quoi bon ces semblants-là?

BLAISE.

A quoi bon, monsieu le Bailli? morgué! les semblants ne sont que pour alle : mais il y a du tout de bon pour les filles.

DE LORME.

Comment! du tout de bon?

BLAISE.

Oui, monsieu Giflot en aime l'une, monsieu de Lepeine est amoureux de l'autre, et c'est moi qui envars alle manigance tout ça pour eux, sans que leur mere s'en doute, à condition qu'à la pareille ils maniganceront pour moi envars Colette, sans que

monsieu de Lorme s'en aperçoive. Oh! j'avons morgué bian pris nos mesures.

DE LORME.

Oh! oh! parguenne! vela qui est admirable, monsieu le Bailli!

BLAISE.

Vous serez morgué les dupes de ça, car j'y avons regardé.

DE LORME.

C'est ce qu'il faudra voir.

BLAISE.

Je sis le boudeux aujourd'hui, moi, à cause qu'alle vouloit des accordailles. Monsieu de Lepeine est le régaleux, et monsieu Giffot sera le jaloux. Dame, voyez-vous, je nous divartissons comme des petits rois. Les jeunes filles qui avont le mot, et qui savont que ça se fait pour l'amour d'elles, prenont leur part du divartissement. La Meûniere qui ne sait rian de rian, se divartit itou tout comme les autres, et par ainsi je sommes tretous en joie.

DE LORME.

Je vous le disois bian, monsieu le Bailli, ce sont morgué des noces parpétuelles.

BLAISE.

(*On entend une symphonie.*)

Oui, justement... Entendez-vous? Velà monsieu de Lepeine qui va leur bailler un plat de son métier.

LE BAILLI.

Nous parlerons à loisir de tout cela, monsieur de Lorme; il faut se conduire prudemment dans cette affaire-ci.

BLAISE.

Ils s'en allont envars là-bas, je pense. Eh! morguenne, que ne venont-ils envars ici, la place est plus belle, et vous trouveriais peut-être ça drôle.

LA DAME.

Oui dà, oui dà, j'aime à voir qu'on se réjouisse.

BLAISE.

C'est un tas de filles et de garçons habillés tretous comme des meûniers et des meûnieres, et monsieu de Lepeine à leur tête, et tout ça, pour faire voir au monde qu'il ne méprise point le moulinage. Oh! ça est bian galant, voyez-vous.

LE BAILLI.

Assurément. Allez, ma filiole, allez vous joindre à ces jeunes filles, et tâchez de les amener ici.

COLETTE.

Elles ne demanderont pas mieux, mon parrain et ma tante aussi, j'en suis sûre.

BLAISE.

Oh! palsanguenne! j'en réponds itou; et j'allons vous amener toute la bande joyeuse.

SCENE VII.

DE LORME, LE BAILLI.

DE LORME.

Eh bian! monsieu le Bailli, ne velà-t-il pas ce que je vous disois. Dame! voyez-vous, je devine itou aussi bian que Colette; oh! pour ce qui est de ça, je tenons l'un de l'autre.

LE BAILLI.

Oui, vous avez bon sens, bon esprit.

DE LORME.

La Meûniere bronchera, prenons-y garde, et si alle bronche une fois, ses filles et la mienne broncheront itou, peut-être. Car les filles et les femmes, c'est comme les moutons, voyez-vous; drès que

l'une a sauté le fossé, crac, velà les autres après ; et la Meûniere est une sauteuse, je vous en avartis.

LE BAILLI.

Il faut examiner la chose avec attention, pour pouvoir prendre des mesures justes.

DE LORME.

C'est bian dit.

LE BAILLI.

Observer la mere et les filles.

DE LORME.

Et la mienne itou, monsieu le Bailli, c'est une dessalée.

LE BAILLI.

Laissez-moi faire, et ne dites rien à votre belle-sœur, sur-tout.

DE LORME.

Que je ne li dise rian ? j'aurois pourtant bian envie de li laver la tête.

LE BAILLI.

Gardez-vous-en bien ; il ne faut pas lui donner soupçon qu'on ait dessein de la contreçarrer.

DE LORME.

Vous avez raison, je ne sonnerai mot.

LE BAILLI.

Voici Colette qui les amene ; prenons notre part de leur joie, feignons tous deux d'être fort contents de toutes ces petites parties de plaisir.

DE LORME.

Oh ! tatigué ! ne vous boutez pas en peine. Que je vas faire semblant de me divartir !

PREMIER INTERMEDE.

Plusieurs habitants du village vêtus en meûniers et en meûnieres, et conduits par monsieur de Lépine, viennent en dansant prendre sur le théâtre les places qu'ils doivent occuper pendant le divertissement que l'on donne à la Meûniere.

M. TOUVENELLE, *vêtu en meûnier.*

Pour adoucir le long veuvage
De la Meûniere de ces lieux,
Tout rit sans cesse en ce village;
Et chacun y fait de son mieux,
Pour adoucir le long veuvage
De la Meûniere de ces lieux.

ENTRÉE.

MADEMOISELLE HORTENSE, *meûniere.*

Les plaisirs naissent sous les pas
D'une veuve à joli visage,
Et le veuvage a ses appas
Quand on en fait un bon usage.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE, *meûnier.*

En voyageant avec l'Amour,
Telle aura fait cent fois naufrage
Qui s'y rembarque au premier jour,
Tant agréable est ce voyage !

Celui d'hymen est moins charmant,
Et la veuve prudente et sage
Ne s'expose que rarement
Aux périls d'un second orage.

ENTRÉE.

BRANLÉ.

M. TOUVENELLE, *meûnier.*

Ici l'Amour et sa mere
Vont d'un air badin,
De la beauté la plus fiere
Enflammer le sein.
Le joli, belle Meûniere,
Le joli moulin!

MADEMOISELLE HORTENSE, *meûniere.*

Le dieu de la bonne chere
Fait à tous festin;
Chacun s'ivre à sa maniere,
D'amour ou de vin.
Le joli, etc.

M. TOUVENELLE, *meûnier.*

Tout le long de la riviere
Chacun par la main
Mene en chantant sa bergere,
Exempt de chagrin.
Le joli, etc.

MADEMOISELLE MIMY, *meûniere.*

Là, d'une danse légere,
En blanc escarpin,
Thibaut, avec sa commere,
Foule le sain-foin.
Le joli, etc.

M. TOUVENELLE.

Richesse et grandeur pour plaire
Sont un sûr moyen;
Mais mon cœur charmé préfere
A tout autre bien
Ton joli, etc.

Je vivrai dans ma chaumiere
Content du destin,
Si j'en puis pour grace entiere
Obtenir enfin
Ton joli, etc.

Tous les acteurs et les actrices du divertissement sortent du théâtre en dansant, comme ils y sont entrés.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE BAILLI, DE LORME, LA MEUNIERE.

DE LORME.

PARGUENNE! la belle-sœur n'a pas tort, monsieu le Bailli; velà une bonne petite vie, toujours chanter, danser, boire et manger. Gagne-t-on biaucoup à ce métier-là?

LA MEUNIERE.

On y gagne du bon temps, biau-frere; n'est-ce pas le meilleur proufit de la vie?

DE LORME.

Hom, masque!

LE BAILLI.

Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! rian, rian, je sis prudent; vous me l'avez enchargé, et je m'en vois m'en aller de peur de faire queuque sottise. Sans adieu, monsieu le Bailli. Nous nous revarrons, madame la Meûnière.

SCENE II.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LA MEUNIERE.

A qui en a cet animal-là, monsieu le Bailli, et que veut-il donc dire?

LE BAILLI.

C'est un brutal qui n'aime pas qu'on se réjouisse.

LA MEUNIERE.

L'impartinent! De quoi se mêle-t-il? Sont-ce là ses affaires? Je veux me réjouir, moi; je veux passer le temps, je n'ai rian de mieux à faire.

LE BAILLI.

Vous le passez fort agréablement; votre maniere de veuvage a son mérite; et si j'étois à votre place, je ne me presserois point de me remarier.

LA MEUNIERE.

Oh! voirement, monsieu le Bailli, ça est bian aisié à dire; mais tous ces plaisirs-là, ce n'est que du vent, voyez-vous; et un mari, c'est du solide.

LE BAILLI.

Il est vrai, vous avez raison; et puisque vous avez pris votre parti, que votre choix est fait...

LA MEUNIERE.

Hom! ça n'est pas si détarminé que tantôt, monsieu le Bailli.

LE BAILLI.

Comment, donc?

LA MEUNIERE.

Il m'est avis à l'heure qu'il est que monsieu de Lépeine vaudra mieux que Blaise.

LE BAILLI.

Et peut-être demain monsieur Giflot vous plaira-t-il mieux que monsieur de Lépine.

LA MEUNIERE.

Dame, acoutez, ça se pourroit bian. C'est mon himeur, voyez-vous; je sis un peu changeuse.

LE BAILLI.

Oui, cela est vrai; et du vivant du défunt, vous étiez tout de même.

LA MEUNIERE.

Ce sont des inquiétudes qu'on a dans l'esprit, des incartitudes; on ne sauroit se résoudre.

LE BAILLI.

Dans ces incertitudes-là, mes avis vous seroient inutiles; quand vous aurez pris votre résolution, je ne manquerai pas de vous conseiller de la suivre. Je vous donne le bon jour, madame la Meûniere.

LA MEUNIERE.

Je vous baise bian les mains, monsieu le Bailli.

SCENE III.

LA MEUNIERE.

Je gouvarne cet homme-là comme je veux; et queuque mari que je prenne, il le tiandra en bride. Allons, velà qui est fini, ce sera monsieu de Lépeine: il s'est habillé en meûnier pour me faire plaisir, stilà; il m'est avis qu'il m'aime mieux qu'un autre. Le velà qui reviant, c'est moi qu'il charche; ce garçon-là ne sauroit vivre sans moi.

SCENE IV.

LA MEUNIERE, LÉPINE.

LÉPINE, *à part.*

La désagréable situation que celle où je me trouve!

LA MEUNIERE.

Il se plaint de moi. Ces amoureux-là se plaignont toujours.

LÉPINE, *à part.*

Quel chagrin d'être réduit à tant de contrainte, et de ressentir tant d'amour!

LA MEUNIERE.

Mais, voirément, il ne sait ce qu'il dit; an ne le contraint point.

LÉPINE, *à part.*

Il faut pourtant savoir à quoi m'en tenir, faire expliquer cette charmante personne, et m'en assurer la possession.

LA MEUNIERE.

Je ly fais pardre l'esprit. Allez, allez, monsieu de Lépeine, ne vous chagraignez point, vous me posséderez.

LÉPINE, *à part.*

La fâcheuse rencontre!

LA MEUNIERE.

Je vous le prometts, je ne m'en dédirai point: Giflot est un sot, Blaise un nigaud; c'est vous qui aurais la préférence.

LÉPINE.

C'est un bonheur que rien ne pourroit égaler, s'il n'étoit point troublé par de certaines réflexions.

LA MEUNIERE.

Queux réflexions, monsieu de Lépeine? qu'est-ce que ça, des réflexions?

LÉPINE.

C'est ce qui empoisonne tous les plaisirs de la vie.

LA MEUNIERE.

Velà une vilaine drogue; ne vous sarvez point de ça.

LÉPINE.

On n'en est pas le maître. En vous épousant, par exemple, je me trouverois le plus heureux de tous les hommes, si vous n'étiez pas la mere de deux jeunes filles.

LA MEUNIERE.

Comment! qu'est-ce que ça fait, monsieu de Lépeine? Eh bian oui! je ne les renie pas, je sis leur mere, on ne vous trompe point; je me baille pour veuve, tredame.

LÉPINE.

Un beau-pere se trouvera chargé du soin de leur conduite; elles sont aimables, elles seront aimées; c'est une chose embarrassante.

LA MEUNIERE.

Ce sera mon affaire, le biau-pere n'aura que voir à ça; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Si vous songiez à les pourvoir avant...

LA MEUNIERE.

Ah! les pourvoir! Oh! dans huit ou dix ans je parlerons de ça. J'ai du bian, je sis jeune, j'en prétends jouir, et je ne veux pas que des affamés de gendres me fassent rendre compte.

LÉPINE.

Quoi! si quelqu'un songeoit à l'une d'elles...

LA MEUNIERE.

Je crois, Dieu me pardonne, que je noyerois celle qui acouteroit ce queuqu'un-là, et le queuqu'un n'auroit pas biau jeu, je vous en réponds. Ne vous embarrassez point de ça, laissez-moi faire.

LÉPINE.

Votre famille m'est trop chere, je ne pourrois me dispenser de m'en embarrasser. Ce sont ces réflexions qui m'assassinent; j'ai fait les miennes; faites les vôtres; tout mon bonheur dépend de vous.

SCENE V.

LA MEUNIERE.

Oh bian! je ne le ferai pas, monsieu de Lépeine; je le disois bian tantôt à monsieu le Bailli: c'est un obstiné qui a de la protection, et qui me feroit enrager. Il marieroit mes filles en dépit que j'eu eusse; je me moque de ça, velà qui est tarminé. Monsieu Giflot me conviendra mieux, je m'en vais le prendre.

SCENE VI.

LA MEUNIERE, DE LORME.

DE LORME.

Oui, c'est bian fait; velà qui est commode; il n'y a qu'à choisir, vous êtes à même. Pargué! madame la Meûniere, vous êtes une grande bête avec votre esprit, de ne vous apercevoir pas qu'on se gobarge de vous!

LA MEUNIERE.

Comment, on se gobarge de moi? Que voulez-vous donc dire, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Tatigué, si monsieu le Bailli ne m'avoit pas défendu de parler; mais je voulons vous faire tomber dans le panniau : car sans ça, morguenne...

LA MEUNIERE.

Eh bian! sans ça?

DE LORME.

Sans ça, je vous dirois franchement que vous êtes une folle.

LA MEUNIERE.

Monsieu de Lorme...

DE LORME.

Une sotte, une cruche, une impartinente.

LA MEUNIERE.

Mais, monsieu de Lorme...

DE LORME.

Une masque. Avec votre remariage! que c'est vos filles qu'il faut marier; ou bian qu'alles se mariront toutes seules. Je vous en avartis.

LA MEUNIERE.

Elles se mariront toutes seules? Eh! à qui, s'il vous plaît?

DE LORME.

Parguienne! à qui? on manque bian de ça.

LA MEUNIERE.

Mais encore.

DE LORME.

Oh, tatigué! j'ai promis de ne rian dire : vous en serais la dupe; ça sera biau à votre âge de vous laisser attraper par de jeunes nigauds qui se moquont de vous.

LA MEUNIERE.

Qui se moquont de moi? Je voudrois bian sa-

voir qui sont ces impartinents-là, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Hé! oui, tatigué! c'est là le hic. Oh! pour ce qui est de ça, c'est un sot animal qu'une femme!

LA MEUNIERE.

Il me feroit pardre l'esprit. A qui en avez-vous donc? qu'est-ce que ça signifie?

DE LORME.

Et rian, rian. Drès que ce qu'on leur dit leur fait plaisir, alles baillont là-dedans si sottement...

LA MEUNIERE.

Ouais?

DE LORME.

Et de fins renards comme ceux-ci ne carraissont la poule que pour attraper les poussins : c'est morgué bian fait, au bout du compte.

LA MEUNIERE.

Mais que veut dire tout ça? qu'est-ce que c'est que la poule, les poussins, les fins renards?

DE LORME.

Queul esprit bouché! la poule, c'est vous; les poussins, prenez que c'est vos filles; et monsieu de Lépeine et monsieu Giflot sont les renards qui amadoueont la poule; mais c'est les poussins qu'ils voulont prendre.

LA MEUNIERE.

Allez, vous ne savez ce que vous dites, avec vos visions.

DE LORME.

Oui, c'est bian dit, ce sont des visions: comme ça ne vous plaît pas, vous n'en croyez rian; si ça vous plaisoit, vous le croiriais.

LA MEUNIERE.

Mais qui vous a dit ça, biau frere?

DE LORME.

Votre garde-moulin, qui se gausse itou de vous. Il est amoureux de Colette; mais, morguenne! je ne veux non pu de ly pour mon gèndre, que vous voulais des autres pour les vôtres; et si pourtant ils se sont tous trois baillé le mot pour les devenir maugré nous.

LA MEUNIERE.

Oh! pour ce qui est de moi, je l'empêcherai bian; et quoique je ne croie rian de ça, je ne lairai pas d'y mettre ordre.

DE LORME.

Ce sont vos affaires. Monsieur le Bailli et moi, voyez-vous, je ne serions pas fâchés que vos filles fussiant pourvues, et c'est justement ce qui fait que je ne vous avertissons de rian.

LA MEUNIERE.

Fort bian!

DE LORME.

Je sommes convenus de ça par ensemble: si vous aviais queuque doute de la chose, vous feriais du bruit, du vacarme; il vaut mieux que vous n'en sachiais rian, ça se passera plus doucement.

LA MEUNIERE.

Ça se passera en cas que ça soit: sans adieu, biaufrere.

SCENE VII.

DE LORME.

La vélà, morgué! tout ahurie, alle ne sait où alle en est; et si je ne lui en ai lâché qu'un petit mot en passant: oh, palsanguenne! sans monsieu le Bailli, je lui en aurais bian dit davantage. Ah! te

velà, Colette? acoute, mon enfant, j'ai queuque chose à te dire.

SCENE VIII.

DE LORME, COLETTE.

COLETTE.

Quoi, mon pere?

DE LORME.

Tu es gentille, tu as bon esprit, tu devians grande; les filles empiront queuquefois en grandissant.

COLETTE.

Oh! je n'empirerai point, moi, je vous en réponds.

DE LORME.

Ces divartissements du moulin, ces ménétriers, ces danses, ces petites chansonnettes, tout ce trainlà, vois-tu, ne mene à rian de bon : on s'accoquine à ça. Ça divartit, ça amuse; des jeunes garçons se mêlont là-dedans, ils vous contont des fariboles; an les acoute, et ça accoquine encore plus que tout le reste. Enfin, bref, tantia, velà qui est fini, je ne veux plus que tu y ailles.

COLETTE.

Et c'est vous qui m'y avez envoyée toutes les fois que j'y ai été, mon pere.

DE LORME.

Oui, ça est vrai; j'ai eu tort, et je veux avoir raison. Quand je t'y envoyois, tu m'obéissois en y allant. Je te défends d'y aller, il faut m'obéir en n'y allant pas; et c'est là le moyen de ne pas emprer.

COLETTE.

Mais ma tante, mes cousines, que diront-elles?

DE LORME.

Oh, parguienne! alles diront ce qui leur plaira, mais tu feras ce que je veux, ou... suffit, je m'entends bian.

COLETTE.

Vous m'allez faire passer pour une ridicule.

DE LORME.

Ouais...

COLETTE.

Il est arrivé dans le village je ne sais combien de Bohémiens et de Bohémiennes; monsieur Giflot les doit amener tantôt au moulin; ils diront la bonne aventure de tout le monde, vous serez cause que je ne saurai pas la mienne; je meurs d'envie de la savoir.

DE LORME.

Hé fi! morguienne! est-ce qu'il faut s'affier à ce que disont ces gens-là? Ce sont des ignorants. Tian, mon enfant, quand j'épousis ta mere, ils lui disirent qu'alle auroit des enfants, et ils me disirent, à moi, que je n'en aurois point, et si j'étions le mari et la femme : queule apparence? Ce sont des frippons qui ne faisont que mentir. Je ne veux point que tu ailles là.

COLETTE.

Hé! je vous prie!

DE LORME.

Morgué! ça n'est pas bian, Colette; t'es désobéissante quand je te défends une chose.

COLETTE.

Ne me la défendez que demain, mon pere; je vous le demande en grace.

DE LORME.

Eh bian! velà qui est fait; mais à condition d'une chose, au moins.

COLETTE.

Quelle condition, mon pere?

DE LORME.

Que tu ne parleras point au garde-moulin, et que tu l'envoyeras promener en cas qu'il te parle.

COLETTE.

Lui, mon pere? Hélas! le pauvre garçon! qu'est-ce qu'il vous a fait?

DE LORME.

Comment, ce qu'il m'a fait? Il dit qu'il sera mon gendre maugré moi: ça ne sauroit arriver que par ton moyen; et le moyen que ça n'arrive pas, c'est que vous n'ayez tant seulement pas de convarsation ensemble.

COLETTE.

Mais, mon pere...

DE LORME.

Or pour stilà il n'y a point de demain; je te le défends, morgué! drès aujourd'hui; je saurai bian ce qui en sera. Je te mets la bride sur le cou, je ne te contrains en rian; mais pour ce qui est d'en cas du garde-moulin, il vaudroit autant que tu te fusses noyée que de ly parler. Je t'en avartis, baille-t'en de garde.

SCENE IX.

COLETTE.

Ouais! qu'est-ce que cela veut dire? Pourquoi mon pere me fait-il cette défense-là? et pourquoi cette défense-là me fâche-t-elle?

SCENE X.

MAROTTE, COLETTE, LOUISON.

MAROTTE.

Ma chere cousine, ne savez-vous point à qui en a ma mere?

COLETTE.

Comment, à qui elle en a?

LOUISON.

Elle est de la plus mauvaise humeur du monde.

COLETTE.

Hé! depuis quand donc?

MAROTTE.

Depuis tout à l'heure. Je ne l'ai jamais vue si grondeuse; et si elle ne l'est quelquefois pas mal, comme tu sais.

COLETTE.

Vous a-t-elle querellées?

LOUISON.

Comment, querellées! Il n'a tenu qu'à nous d'être battues; elle étoit en bonne disposition pour cela.

COLETTE.

Et pas une de vous deux ne devine pourquoi?

MAROTTE.

Je m'en doute un peu, moi, cousine.

LOUISON.

Je soupçonne aussi quelque chose.

COLETTE.

Eh bien! que soupçonnez-vous? de quoi te doutes-tu?

MAROTTE.

C'est qu'en dansant tantôt ici, monsieur Giflot n'a fait que me parler.

COLETTE.

Le grand malheur! Est-ce d'aujourd'hui qu'il te parle? Ce n'est pas cela, Marotte.

MAROTTE.

Oui, mais en s'en allant il m'a baisé la main, et je l'ai laissé faire, par mégarde, en songeant à autre chose; et ma mere l'aura vu, peut-être.

COLETTE.

C'est quelque chose que cela. Et que soupçonnes-tu, toi, dis, cousine?

LOUISON.

Eh mais! à-peu-près la même chose.

COLETTE.

Et tantôt aussi...

LOUISON.

Oui, je crois. Monsieur de Lépine n'a cessé de me faire des mines, et je lui en faisois aussi, moi, pour le contrefaire; on s'accoutume à cela, c'est une habitude.

COLETTE.

Il n'y a pas grand mal à faire des mines, et ma tante n'est pas femme à s'effaroucher de ces bagatelles.

LOUISON.

Oui, mais c'est que ma jarretiere s'est défaite; il a voulu me la rattacher, et moi, qui n'aime pas la dispute...

COLETTE.

Et pour éviter la peine de te baisser...

LOUISON.

Il faut que ma mere se soit aperçue de cela.

COLETTE.

Oui, cela se pourroit bien.

MAROTTE.

Enfin, cousine, que ce soit cela ou autre chose, elle nous défend à toutes deux, mais avec des me-

naces épouvantables, de parler jamais à l'un ni à l'autre.

COLETTE.

Ah! ah! voici qui est admirable: mon pere vient de me défendre aussi de parler au garde-moulin, moi.

LOUISON.

Il te défend de parler à Blaise?

COLETTE.

Oui, vous dis-je; ils sont tous deux en train de défendre.

LOUISON.

Cela est chagrinant; comment ferons-nous donc?

MAROTTE.

J'obéirai, mais cela me fera de la peine.

LOUISON.

Et à moi aussi.

COLETTE.

Avant cela, je ne songeois pas seulement que Blaise fût au monde; et à présent je pense toujours à lui, malgré que j'en aie.

MAROTTE.

Et moi donc! Je ne me souciois pas non plus de monsieur Giflot, et de l'heure qu'il est je m'aperçois que je m'en soucie.

LOUISON.

Cela est admirable; quand monsieur de Lépine me parloit, je n'avois quelquefois pas le mot à lui répondre; et maintenant je trouve que j'ai mille choses à lui dire.

COLETTE.

C'est la défense qui est cause de cela, et je vois bien que tu aimes monsieur Giflot, toi; et toi, que tu ne hais pas monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Hé! qui te fait croire cela, dis, cousine?

LOUISON.

Sur quoi penses-tu des choses comme cela?

COLETTE.

Voyez! que cela est difficile à comprendre! Nous sommes toutes trois l'une comme l'autre, nous pensons toutes trois la même chose. Je sens bien, de mon côté, que c'est que j'aime Blaise, et je vois que, du vôtre, vous aimez monsieur de Lépine et monsieur Giflot.

LOUISON.

Quoi! tu aimes Blaise, ma cousine?

COLETTE.

Oui, mais je ne lui ai jamais dit, et je voudrois bien qu'il le sût.

MAROTTE.

Je lui dirai si tu veux, cousine, pourvu que tu dises pour moi la même chose à monsieur Giflot: on ne t'a pas défendu de parler à celui-là?

COLETTE.

Ni à toi de parler à Blaise? Il n'y a pas de mal à tout cela, dis, cousine?

LOUISON.

Non, vraiment; cela sera fort commode, au contraire; et voilà votre marché bientôt fait. Mais monsieur de Lépine, qui est-ce qui lui parlera? J'ai aussi quelque chose à lui dire; et je veux, aussi bien que ma sœur, que ce soit sans désobéir à ma mere.

COLETTE.

Eh bien! je m'en charge; ne te mets pas en peine.

LOUISON.

Ah! que tu me feras de plaisir, cousine! Je

n'aurois jamais eu la hardiesse de lui avouer moi-même une chose comme celle-là.

MAROTTE.

Monsieur Giflot n'en eût peut-être jamais rien su sans cette occasion-ci.

COLETTE.

Ni Blaise non plus. Voilà d'heureuses défenses!

LOUISON.

Mais comment ferons-nous dans la suite? car quand on s'aime c'est pour s'épouser, et ma mere ne me laissera jamais épouser monsieur de Lépine.

MAROTTE.

Ni à moi, monsieur Giflot.

COLETTE.

Oh! dame, je ne les épouserai pas tous deux pour vous, cela ne se peut pas.

LOUISON.

Et nous n'épouserons pas aussi Blaise, à nous deux, voyez.

COLETTE.

Vraiment non, il n'y a pas d'apparence.

MAROTTE.

Eh bien donc! à quoi tout cela aboutira-t-il? Il vaudroit autant ne leur rien dire.

LOUISON.

Si fait, si fait, parlons toujours; on verra après ce qu'on aura à faire.

COLETTE.

Elle a raison : il y a des moyens pour tout; nous sommes toutes trois d'intelligence, toutes trois filles, toutes trois amoureuses : nous ne manquerons pas d'expédients.

MAROTTE.

Oh! j'en trouverai quelqu'un, moi, j'en suis sûre.

LOUISON.

Si j'en manque, ce ne sera pas faute d'y rêver.

COLETTE.

Il m'en viendra sur-le-champ, à moi, j'en réponds. Voici vos deux amants ensemble.

MAROTTE.

Ils sont encore en habit de meûnier.

COLETTE.

C'est bon signe pour des meûnieres. Allez-vous-en parler à Blaise, et ne négligez pas mon affaire, j'aurai soin des vôtres.

SCENE XI.

GIFLOT, MAROTTE, LEPINE, LOUISON, COLETTE.

GIFLOT.

Vous voyez, charmantes personnes, deux amants outrés de désespoir, s'ils ne sont enfin éclaircis de leurs destinées.

MAROTTE.

Laissez-moi, je vous prie, monsieur Giflot; ma mere m'a défendu de vous écouter, et de vous répondre.

GIFLOT.

Quoi! vous pouvez...

MAROTTE.

Oh! ne me suivez pas, s'il vous plaît, et ne vous en allez pas sans parler à Colette.

LÉPINE, *à Louison.*

Avez-vous pour moi le même ordre, et l'exécuterez-vous avec autant de régularité?

LOUISON.

Oh! pour cela oui; ma mere m'a aussi défendu de parler, je suis devenue muette.

LÉPINE.

Mais, de grace, au moins...

LOUISON.

Ne me parlez point, ne me questionnez point; mais demeurez ici, au moins; Colette a quelque chose à vous dire.

SCENE XII.

LEPINE, GIFLOT, COLETTE.

LÉPINE.

Monsieur Giflot?

GIFLOT.

Monsieur de Lépine?

COLETTE.

Voilà deux filles bien obéissantes!

LÉPINE.

Aimable Colette, ne les trouvez-vous pas les plus injustes personnes du monde?

COLETTE.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela: expliquez-moi un peu vos petites affaires.

GIFLOT.

Nous n'aimons qu'elles, nous les adorons, nous ne vivons que pour elles seules, nous ne sommes occupés que de notre amour.

COLETTE.

Cela est bien tendre.

LÉPINE.

C'est pour nous approcher d'elles, et vous ne l'ignorez pas, pour avoir occasion de les voir et de leur parler, que nous nous imposons l'ennuyeuse contrainte de paroître tous deux amoureux de votre tante.

COLETTE.

Cela est tout-à-fait gênant.

GIFLOT.

Et depuis un mois que dure cette contrainte, nous ne pouvons obtenir d'elles qu'elles soient sensibles à tant d'amour.

COLETTE.

Cela est bien cruel! Vous avez raison.

LÉPINE.

Elles se plaisent à nous désespérer.

COLETTE.

Les méchantes cousines que j'ai là! Quoi! aucune d'elles n'a jamais flatté votre amour d'une parole favorable?

GIFLOT.

Non.

COLETTE.

Et pas un de vous ne peut deviner si vos soins plaisent ou déplaisent?

LÉPINE.

Non.

COLETTE.

Oh! pour cela, voilà des filles bien dissimulées, et des amoureux bien peu pénétrants.

GIFLOT.

Comment?

LÉPINE.

Que dites-vous?

COLETTE.

On leur a défendu de vous parler; et comme je suis bonne, moi, je parle pour elles.

GIFLOT.

Hé! que nous dites-vous encore?

LÉPINE.

Expliquez, charmante Colette...

COLETTE.

Oh! monsieur de Lépine, expliquez vous-même; si vous avez tous deux l'esprit si bouché, vous n'êtes pas si amoureux que vous le dites.

GIFLOT.

Vous nous permettriez de croire que vos deux cousines nous aiment?

COLETTE.

Non vraiment, je ne vous dis pas cela. Comme vous saisissez les choses! Fi donc! Oh! non, non, elles ne vous aiment pas, mais elles vous estiment infiniment; et elles m'ont toutes deux permis de vous le dire.

LÉPINE.

Adorable Colette!

GIFLOT.

Il faut que ma reconnoissance...

COLETTE.

Oh! doucement, doucement, point de ces compliments-là; ce sont mes cousines qui vous estiment, ce n'est pas moi qu'il en faut remercier.

LÉPINE.

Hé! ne savez-vous point sur quoi votre tante leur a défendu...

COLETTE.

Il faut qu'elle se doute de quelque chose; mais pour empêcher qu'elle continue de s'en douter, faites semblant tous deux de l'aimer encore plus que de coutume: ne parlez point à mes cousines, ou que ce soit bien finement; ne leur faites point de mines, et me laissez faire; j'ai dans l'esprit que tout ira bien, et que nous en aurons bonne issue.

SCENE XIII.

GIFLOT, LÈPINE.

GIFLOT.

Voilà une adroite petite cousine, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Je n'ai pas mauvaise opinion de nos affaires, puisqu'elle est dans nos intérêts.

GIFLOT.

Paix! taisons-nous; voici le pere de Colette.

SCENE XIV.

DE LORME, GIFLOT, LEPINE.

DE LORME.

Ah! palsangué, bon! Voici de nos gaillards, je vas les faire jaser; je veux savoir un peu ce qu'ils avont dans l'ame. Sarviteur, monsieu Giflot; votre valet, monsieu de Lepeine.

GIFLOT.

Je vous donne le bon jour, monsieur de Lorme.

LÉPINE.

Je vous baise les mains de tout mon cœur.

DE LORME.

Et moi à vous. Eh bian! qu'est-ce, messieurs? comment gouvarnez-vous la joie? Cette petite drôlerie de tantôt étoit assez drôle; oui, ça étoit bian troussé.

LÉPINE.

Vous y êtes-vous un peu diverti?

DE LORME.

Comment, divarti? il n'y a pargué rian de plus divartissant que tout ça. Allez, morguenne! c'est à faire à vous. Que vous entendez bian ça! Comme vous endormez la Meûniere!

GIFLOT.

Comment, comment donc, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Oh! ce que j'en dis n'est pas que j'en parle; et monsieu le Bailli et moi, je serons ravis que vous l'attrapiais,

LÉPINE.

Que nous l'attrapions?

DE LORME.

Alle le mérite bian, voyez-vous; et si c'est une masque, une folle, de vouloir que n'an la cajole, et de ne voir pas que n'an cajole ses filles.

GIFLOT.

On les cajole! Hé! qui, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Hé, pargué! vous-mêmes; et vous faites bian, dà; il n'y a pas de mal à ça; les filles valont toujours mieux à cajoler que non pas les meres.

LÉPINE.

Il est vrai, mais...

DE LORME.

Ça est naturel; et je serois itou un fou, moi, si je prétendois que n'an m'en contît plutôt qu'à Colette.

GIFLOT.

Monsieur de Lorme est homme de bon sens.

DE LORME.

Et vous itou, monsieu Giflot, et monsieu de Lépeine itou, et mes nieces itou ne sont pas des sottes; il n'y a que la Meûniere qui est une bête.

LÉPINE.

Vous êtes étrangement prévenu contre elle!

DE LORME.

C'est que je n'aime, morgué! pas que des veuves songiaint à se remarier quand alles avont des filles à pourvoir; ça est impartinent, voyez-vous.

GIFLOT.

Vous avez raison; mais parlez-vous de bonne foi, monsieur de Lorme?

DE LORME.

Si je parle de bonne foi! Je sis tout de bonne foi, moi. Hé, pargué! demandez-ly à alle-même; je vians de ly faire la honte, et ly ai, morgué, dit tout franchement que vous la feriais bailler dans le panniau, que vous vous moquiais d'elle, et que c'étoit ses filles à qui vous en vouliais; mais tout ça sans l'avartir de rian, voyez-vous; car monsieu le Bailli dit qu'il ne faut pas qu'alle le sache.

LÉPINE.

Hé! voilà justement, monsieur Giflot, pourquoi elle leur a défendu de nous parler.

DE LORME.

Alle ne veut pas que ses filles vous parliant?

GIFLOT.

Non.

DE LORME.

Oh! bian, bian, je sis leur oncle, et je veux qu'alles vous parliont, moi. Vous êtes de braves gens, d'honnêtes gens, qui vous gobargez de ma belle-sœur, et qui êtes amoureux de mes nieces. Ces bonnes magnieres-là m'avont gagné l'ame; ne vous boutez pas en peine.

LÉPINE.

Nous promettez-vous de seconder nos desseins?

DE LORME.

Oh, morgué! je vous le promets, et monsieu le Bailli veut bian pis faire.

GIFLOT.

Monsieur le Bailli?

DE LORME.

Il prétend, morgué! que vous les épousiais tout-à-fait, et il tournera ça d'une certaine magniere... Enfin, je vians de le quitter; c'est un bian honnête homme.

L'ÉPINE.

Mais ne savez-vous point à-peu-près quelles mesures...

DE LORME.

Paix! chut! Il ne faut pas ébruiter ça. Je voulons vous surprendre en convarsation avec ces jeunes filles queuque part-là aux environs, quand vous ne songerais à rien; et pis monsieu le Bailli, qui sait la justice, dit qu'il faudra que vous les épousiais, ou que vous soyais pendus; et velà pourquoi il est bon qu'alles vous parliant, voyez-vous.

GIFLOT.

La justice ne se mêlera point de cette affaire, et il ne faudra point de violence pour nous déterminer à ces mariages.

DE LORME.

Non?

L'ÉPINE.

Non, je vous assure.

DE LORME.

Tatigué! que j'ai d'esprit! Je l'ai dit comme ça à monsieu le Bailli, et il dit comme ça que, pour ce qui est en cas de ça, il sera le tant mieux; que moyennant ça, il ne faudra, m'est avis, dit-il, qu'un avis de parents et d'amis; et comme d'amis je n'en croyons point, on prendra l'avis des amou-

reux; l'un vaut bian l'autre; et pour les parents, elles n'avont d'autre parenté que moi; je sis toute la famille: ça sera biantôt bâti, comme vous voyez. Oh! ce monsieur le Bailli est un habile homme.

GIFLOT.

Tout flatte nos souhaits, monsieur de Lépine.

LÉPINE.

Nous n'aurions jamais pris le canal du Bailli pour parvenir à ce bonheur.

DE LORME.

Motus, au moins. Le velà, je pense; ne lui témoignez rian; il m'a, morgué! bian recommandé de ne vous en rian dire.

SCENE XV.

LE BAILLI, DE LORME, GIFLOT, LEPINE.

LE BAILLI.

Ah! ah! messieurs, tous deux ensemble? Voilà des rivaux en bonne intelligence! Et le prétendu beau-frere, pour qui se déclare-t-il? Il faut faire la cour au beau-frere.

DE LORME.

Tatigué! quen malin! comme il les cajole!

LÉPINE.

Nous aurons aussi besoin de votre protection, monsieur, et nous savons que madame la Meûniere défere beaucoup à vos sentiments.

LE BAILLI.

Si elle prenoit de mes conseils, tout le monde seroit content, et elle aussi, peut-être; mais c'est le choix qui l'embarrasse, et vous la régalez si bien tour à tour! Comment! je viens de rencontrer une troupe de Bohémiens et Bohémiennes qui, par les ordres de monsieur Giflot, à ce qu'on m'a dit, doi-

vent ici venir dire la bonne aventure à tout le village, et donner à leur maniere une petite fête qui ne promet pas moins que celle de tantôt. Cela est galant, messieurs, et l'objet de ces galanteries ne vous doit pas payer d'ingratitude.

GIFLOT.

Ce sont des choses, monsieur...

LE BAILLI.

Voici madame la Meûniere qui me cherche, car elle m'a fait dire qu'elle me vouloit parler. Allez, messieurs, faites avancer votre petite mascarade, je ne ferai rien contre les intérêts de l'un ni de l'autre.

LÉPINE.

Nous sommes persuadés de vos bontés, monsieur, et nous y mettons toute notre espérance.

DE LORME.

Morgué! je m'en vois itou avec eux, monsieur le Bailli; vous allez peut-être dire là queuque chose, que vous me dirais encore de ne pas dire, et cela me fait de la peine.

LE BAILLI.

Oui, vous avez raison, monsieur de Lorme; allez, et avertissez votre fille et vos nieces de venir ici: la partie ne seroit pas bonne sans elles.

SCENE XVI.

LE BAILLI, LA MEUNIERE.

LE BAILLI.

Je prends soin d'écarter tout le monde, comme vous voyez, afin que nous puissions parler en liberté. Ça, que me voulez-vous dire?

LA MEUNIERE.

Ah! monsieu le Bailli, je sis dans de grandes parplexités; mon animal de biau-frere m'a dit des choses qui me mettont bian de mauvaise hineur.

LE BAILLI.

Le sot! Hé! que vous a-t-il dit encore?

LA MEUNIERE.

Que vous êtes un frippon, monsieu le Bailli; qu'on se moque de moi, que vous le savez bian, que vous en êtes bian aise, et que ce n'est pas à moi, que c'est à mes filles que ces amoureux faisont l'amour : ça seroit bian déplaisant, au moins.

LE BAILLI.

C'est un maroufle, qui ne sait ce qu'il dit; je vous suis caution du contraire.

LA MEUNIERE.

Si ça étoit vrai, voyez-vous, je crois que j'étranglerois ces deux masques-là, et les amoureux itou, et ce seroit bian fait; n'est-ce pas, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Cela seroit un peu violent; mais il ne sera pas nécessaire d'en venir à ces extrémités, et je vous donnerai des expédients pour découvrir la vérité de toutes choses.

LA MEUNIERE.

Et pour leur faire piece à tous tant qu'ils sont, en cas que cette vérité-là me soit désagriable; car j'ai de tarribles soupçons dans la carvelle.

LE BAILLI.

Nous ne tarderons pas à en avoir l'éclaircissement, et à y mettre ordre. Voici ces Bohémiens que monsieur Giflot vous amene; ne marquez aucune défiance, entendez-vous? Nous nous tirerons en-

semble à l'écart, et nous parlerons à fond de cette affaire.

LA MEUNIERE.

Oui, c'est bian dit; mais auparavant je veux me faire dire la bonne aventure: ça ouvre bian l'asprit; et suivant ce qu'ils me diront, j'aviserons ensemble à ce que j'aurai à faire.

DEUXIEME INTERMEDE.

Monsieur Ciflot amene une troupe de Bohémiens et Bohémiennes, qui se joignent à plusieurs paysans et paysannes du village, avec qui ils forment une espece de fête, dont ils régalent la Meûniere.

M. TOUVENELLE, *bohémien.*

Nous passons entre nous la vie
Tant doucement,
Que qui la goûte un seul moment,
Ne peut après, sans qu'il s'ennuie,
Vivre autrement.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE, *continuant.*

Nous cherchons la bonne fortune,
En la disant;
C'ést notre soin le plus pressant,
D'en faire avoir ici quelqu'une
A chaque amant.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

MADEMOISELLE HORTENSE, *bohémienne.*

Nous rappelons au souvenir
Tout ce qui peut faire bien aise,
Et ne disons rien qui ne plaise
Pour l'avenir.

ENTRÉE.

Nous promettons amant chéri
A jeune fille, en mariage;
A veuve lasse du veuvage,
Nouveau mari.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Jeunes filles qui portez
Blonde chevelure,
L'Amour vient de tous côtés
Rendre hommage à vos beautés.
La bonne aventure, au guai!
La bonne aventure!

MADEMOISELLE HORTENSE.

Longue souffrance en aimant
Est chose bien dure;
Mais lorsqu'un heureux amant
Plaît au premier compliment,
La bonne aventure, au guai!
La bonne aventure,

MADEMOISELLE MIMY.

Voir sans obstacle un ami,
Bagatelle pure;
Mais pour un amant chéri,
Tromper tuteur ou mari,
La bonne aventure, au guai!
La bonne aventure!

M. DE LAVOY, *meûnier.*

Si l'Amour, d'un trait malin,
Vous a fait blessure,
Prenez-moi pour médecin
Quelque bon garde-moulin.
La bonne aventure, au guai!
La bonne aventure!

Si l'Amour, d'un trait charmant,
Vous a fait blessure,
Prenez pour soulagement
Un gaillard fait comme Armand.
La bonne aventure, au guai!
La bonne aventure!

MADEMOISELLE HORTENSE.

Suivons un penchant flatteur,
Sans peur de murmure;
Est-il plus grande douceur
Que celle que donne au cœur
La bonne aventure, au guai!
La bonne aventure?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DE LORME.

OH! velà palsangué! des maximes qui ne valont rian pour de jeunes filles, et ces Bohémiens-là sont des dénicheux de marles, sur ma parole. Velà ce que c'est, madame la Meûniere, vous aimez la joie, le divartissement; vos filles s'élevont parmi tout ça; alles n'entendont par-ci par-là que des morales d'amour, et vous ne voulez pas qu'alles songiaint au mariage? Ça est morgué impartinent, ça est ridicule. Mais il m'est avis que la velà là-bas qui jase bian d'action avec monsieu le Bailli, notre belle-sœur la Meûniere. C'est un rusé manœuvre que ce Bailli; et sans que la Meûniere est une obstinée criature, il lui feroit faire tout ce qu'il voudroit.

SCENE II.

DE LORME, BLAISE.

BLAISE.

Pargué! vous êtes bian malin, monsieu de Lorme!

DE LORME.

Eh! en quoi donc malin, monsieu Blaise?

BLAISE.

Morgué! vous défendez à Colette de me parler; alle ne me regarde pas tant seulement; et hors deux coups de pied et queuques soufflets qu'alle m'a fait l'amitié de me bailler, je n'en ai pas reçu la moindre honnêteté du dépis tantôt, voyez-vous.

DE LORME.

Eh! qui vous a dit que je li aie fait cette défense-là, monsieur Blaise?

BLAISE.

Eh! pargué! c'est alle-même, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Ah! ah! alle vous a donc parlé à ce compte-là?

BLAISE.

Eh! voirement oui, alle m'a parlé pour me dire qu'alle ne me parleroit plus, velà une belle avance. Eh! morgué! reparmettez-li qu'alle me parle, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oh! tatigué! que je m'en garderai bian.

BLAISE.

Je ne dirons point de mal de vous, je vous le promets.

DE LORME.

Pargué! je le crois bian.

BLAISE.

Et je nous contraindrons tous deux là-dessus, je vous en réponds.

DE LORME.

Vous vous contraindrais, qu'est-ce à dire! Oh! bian, bian, il vaut mieux que vous vous contraigniais en ne disant mot, et non pas en parlant.

BLAISE.

Monsieur de Lorme?

DE LORME.

Monsieur Blaise?

BLAISE.

Si vous ne voulez pas que je nous parlions, je nous ferons des meines, et des meines parfois disont bian des choses.

DE LORME.

Les meines disont queuques choses? Je li défendrons itou ce parler-là.

BLAISE.

Mais, monsieur de Lorme...

DE LORME.

Mais, monsieur Blaise, il n'en sera morgué rian.

BLAISE.

Eh bian! soit! je la varrai tout au moins, alle me varra, vous n'empêcherais pas que je nous regardions, peut-être?

DE LORME.

Je ne l'empêcherai pas?

BLAISE.

Non, voirement, et comme je nous lisons dans l'œil entre nous autres...

DE LORME.

Si fait, morgué! je l'empêcherai, et j'enfermerai plutôt Colette que non pas de souffrir que n'an li lise dans l'œil. Oh! je varrons un peu comme vous vous y prenrais pour être mon gendre, maugré que j'en aie. Je vous baise bian les mains, monsieu Blaise. Ah! ah! ah!

SCENE III.

BLAISE, LOUISON, MAROTTE.

BLAISE, *à part.*

Pargué! bon! le velà justement de l'himeur qu'il faut pour bailler un bon acheminement à ce que j'ai envie qui arrive. Il querellera Colette, il la tormen-

tera, la parsécutera, et ça la hâtera de m'aimer ; c'est ce que je demande. J'ai queuque doutance qu'alle ne me hait pas, et je voudrois biau par queuque moyen que cette doutance-là devenît une çartitude.

LOUISON.

Bonjour, monsieur Blaise.

BLAISE.

Je vous baise biau les mains, mademoiselle Louison.

MAROTTE.

Votre servante, monsieur Blaise.

BLAISE.

Votre valet, mademoiselle Marotte.

LOUISON.

Je croyois que ma cousine Colette étoit avec toi.

BLAISE.

Bon! avec moi? son pere i la défendu qu'alle me parlit.

MAROTTE.

On lui a défendu de te parler?

BLAISE.

Oui, voirement.

LOUISON.

Je vous le disois bien, ma sœur, qu'elle avoit quelque chose.

MAROTTE.

Oui, justement, c'est de ça qu'elle est si chagrine.

BLAISE.

Alle est chagrine de ça, vous le croyez?

MAROTTE.

Si je le crois? Oh! je suis assez dans sa confidence...

LOUISON.

Oh ça! ma sœur, vous tairez-vous? voilà comme vous êtes, vous. Ne pouvez-vous vous empêcher de

dire tout ce que vous savez? je n'ai jamais vu de fille si babillarde.

BLAISE.

Eh! laissez-la babiller, mademoiselle Louison; dites, dites, mademoiselle Marotte, je vous en prie.

MAROTTE.

Non, non, ma sœur a raison; Colette ne veut pas que tu le saches.

BLAISE.

Je ferai comme si je n'en savois rian, parlez.

LOUISON.

Si tu veux faire semblant de n'en rien savoir, il est inutile qu'on te le dise.

BLAISE.

Eh bian! je ferai queu semblant on voudra: morgué! dites promptement, je sis sur des épeines.

MAROTTE.

Ce pauvre garçon! il faut le tirer d'inquiétude, ma sœur.

LOUISON.

Mais de quoi cela servira-t-il? Il est amoureux de Colette, Colette est amoureuse de lui.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi?

MAROTTE.

Oui, elle nous l'a avoué à nous, mais elle ne t'auroit jamais fait cette confidence-là, à toi.

BLAISE.

Colette est amoureuse de moi? N'est-ce point pour vous gobarger de moi, que vous me dites ça?

LOUISON.

Non, nous te disons vrai; mais où cet amour-là vous menera-t-il?

BLAISE.

Comment, où il nous menera? Tatigué! qu'

nous menera loin; alle n'a qu'à vouloir tant seulement.

MAROTTE.

Mon oncle ne consentira jamais que tu l'épouses.

BLAISE.

Oh! palsangué! je l'épouserai sans li; je ne sis morgué pas si nigaud que je le parois; et partant que vous me disiais vrai, et que Colette avec queuque douzaine de filles du village et autant de jeunes garçons qui avons fait parti pour aller à un certain pélerinage...

LOUISON.

Comment! quel pélerinage?

BLAISE.

Ils appelont ça le pélerinage d'amour; c'est, disont-ils, queuque part du côté de Paris; les filles y allont pour se marier avec les garçons, les garçons pour se marier avec les filles: Oh! c'est une belle imagination! Il y a tant de pélerins, tant de pélerines.

MAROTTE.

Mais vraiment, Blaise, ce sont des enlevements que ces pélerinages-là.

BLAISE.

Fi donc! des enlevements, ce ne sont que des voyages, et des voyages qui faisont morgué bian les parsonnes. Avant qu'on parte, les parents faisont toujours queuques difficultés; dres qu'on est de retour, ils convenont de tout à belles baise-mains pour éviter noise, et comme ça le pélerinage ne manque point son effet, c'est une petite marveille.

LOUISON.

Si ce pélerinage-là pouvoit faire changer d'humeur à ma mere, qui dit qu'elle ne veut pas nous marier?

BLAISE.

Acoutez, il ne seroit pas mal de la convartir un peu sur ce chapitre.

MAROTTE.

Je ne haïrois pas à voyager, moi; et si Colette se faisoit pélerine...

BLAISE.

Pargué! pourquoi non? La voici, je vais lui proposer s'il est vrai qu'alle m'aime...

LOUISON.

Non, non, ne lui parlez pas à cause de mon oncle.

MAROTTE.

Nous la persuaderons mieux que vous.

LOUISON.

Oui, je vous en réponds, laissez-nous faire.

BLAISE.

Oh! bian! faites-donc! je m'en vais m'aboucher avec queuques pélerins, et préparer tous les affutiaux et les brimborions du pélerinage.

SCENE IV.

COLETTE, MAROTTE, LOUISON.

COLETTE.

Comment donc! Blaise s'en va dès qu'il me voit? Ce n'est pas qu'il boude, dites, cousine?

MAROTTE.

Lui, bouder? au contraire, il est de la meilleure humeur du monde, et c'est nous qui lui avons dit de ne te pas parler, à cause de ton pere qui te l'a défendu.

LOUISON.

Ce n'est pas la peine de lui désobéir dans des bagatelles comme cela dont on n'a que faire.

COLETTE.

Vous avez raison.

MAROTTE.

Il vaut mieux garder cela pour quelque bonne occasion qui mene à quelque chose.

COLETTE.

Oui, cela est vrai. A-t-il été bien-aise, cousines, de ce que vous lui avez dit?

LOUISON.

Il en est tout transporté. Monsieur de Lépine étoit-il de même, quand il a su...?

COLETTE.

Je n'ai jamais vu personne si ravi.

MAROTTE.

Quoi! monsieur Giflot ne l'étoit pas encore davantage?

COLETTE.

Davantage? Non, cela ne se peut pas; mais c'étoit tout de même. Allez, je vous réponds d'eux; répondez-moi de Blaise.

LOUISON.

Tout cela est le plus beau du monde? mais que nous servira-t-il de les aimer, et d'en être aimées?

COLETTE.

Dame, je ne sais.

MAROTTE.

Tu disois tantôt que nous ne manquerions pas d'expédients.

COLETTE.

Oui, mais j'ai l'esprit bouché, je ne sais pas pourquoi.

LOUISON.

J'ai beau rêver, le mien l'est aussi.

MAROTTE.

Ma mere et mon oncle ne consentiront jamais à ces mariages.

COLETTE.

Oh! je ne crois pas; il faudroit de fortes raisons pour les y résoudre.

LOUISON.

Si le pélerinage de Blaise pouvoit produire ces fortes raisons-là, ma sœur?

MAROTTE.

Oui, les pélerinages sont bons à bien des choses.

COLETTE.

Qu'est-ce que c'est que ce pélerinage de Blaise?

LOUISON.

Un petit voyage qu'il va faire avec je ne sais combien de filles et de garçons du village.

COLETTE.

Comment! Blaise s'en va! il me quitte! ma cousine?

MAROTTE.

Non, il ne te quitte point; au contraire, il dit que le pélerinage en vaudroit beaucoup mieux, si vous vouliez le faire ensemble.

COLETTE.

Moi! m'en aller avec un homme!

LOUISON.

Nous lui avons promis de te le persuader.

COLETTE.

Vous ne me le persuaderez point. Voyez le beau conseil!

MAROTTE.

Comment! le beau conseil? Je lui ai répondu que tu le suivrois, moi.

COLETTE.

Mais cela est fort impertinent, fort ridicule, et vous me feriez passer...

LOUISON.

Ne te fâches point, cousine; il n'y a qu'à n'en rien faire.

COLETTE.

Le bel esprit! donner comme ça des paroles, m'engager malgré moi dans des démarches. Quand est-ce qu'ils partent?

MAROTTE.

Dès aujourd'hui, peut-être.

COLETTE.

Dès aujourd'hui! Vous ne demanderiez pas mieux que de me faire faire un pas comme celui-là pour vous en moquer. Je suis dans une colere... Oh! je vous le revaudrai, vous me le paierez, et je m'en vengerai.

LOUISON.

Eh bien! là, venge-toi, et ne fais point tant de bruit; tu n'as qu'à en dire autant à monsieur de Lépine, cela est bien difficile.

MAROTTE.

A monsieur de Lépine? et à monsieur Giffot aussi.

COLETTE.

Fort bien! vous tiendriez toutes deux les paroles que je donnerois; je le vois bien.

MAROTTE.

Oh! pour cela oui, j'ai plus de cœur que toi; et si l'on se mêloit pour moi de quelque affaire, on n'en auroit pas le démenti, je t'en réponds.

LOUISON.

On ne fait rien que pour lui faire plaisir, et on a le désagrément, voyez?

COLETTE.

Mais, vraiment, vous n'y songez pas. Aller en pélerinage comme cela, c'est se faire enlever.

MAROTTE.

Non, point du tout: je le croyois d'abord; mais Blaise nous dit que ce n'est qu'un voyage.

COLETTE.

Oui, un voyage avec des garçons.

LOUISON.

Eh! non! les filles vont par un côté, les garçons par un autre.

COLETTE.

Mais, tout revient au même, on se retrouve.

MAROTTE.

Eh! vraiment, oui, il faut bien qu'on arrive.

COLETTE.

Tenez, mes cousines, voilà un sot voyage, vous avez beau dire.

MAROTTE.

Un sot voyage! presque tout le village le fait: est-ce que tout le village voudroit faire une sottise?

LOUISON.

C'est en tout bien et en tout honneur, à bonne intention ce qu'on en fait; et ne serons-nous pas bien aises au retour qu'il n'y ait plus de difficultés à nos mariages?

COLETTE.

Oui, ça seroit bien, si ça étoit comme ça; mais...

LOUISON.

Blaise dit que ça n'a jamais manqué, laisse-nous faire.

MAROTTE.

Paix, taisons-nous, voici mon oncle.

COLETTE.

Allez-vous-en, et me laissez ici; je veux lui parler avant que de me résoudre.

LOUISON.

Ne vas pas lui rien dire du pélerinage, au moins.

COLETTE.

Non, non, ne craignez rien, et allez m'attendre au bord de l'eau, sous la grande saussaie.

SCENE V.

DE LORME, COLETTE.

DE LORME.

Ah! ah! les cousines s'enfuyont; je crois, Dieu me pardonne, qu'alles avont peur de moi; c'est que je sais de leurs petites fredaines, voyez-vous; mais stanpandant je ne leu veux point de mal, et la belle-sœur est une bonne femme, qui mérite bian ce qui lui arrivera.

COLETTE.

Comment, mon pere?

DE LORME.

Et rian, rian, c'est une obstinée qui ne veut point les marier.

COLETTE.

Je crois pourtant qu'elles seroient bien-aises d'être mariées.

DE LORME.

Elles avont raison; mais leur mere est une goulue qui veut tout pour elle.

COLETTE.

Oh! elle a beau vouloir, elle n'aura personne.

DE LORME.

C'est une bourrue, une capricieuse, qui ne veut taut seulement pas que ces pauvres filles jasiant un tantinet avec leus amoureux.

COLETTE.

Cela est bien dur, n'est-ce pas?

DE LORME.

Eh fi! morgué! c'est une moquerie.

COLETTE.

Au moins, mon pere, je n'ai pas parlé à Blaise

depuis que vous m'avez dit que vous ne le vouliez pas.

DE LORME.

Tu as fort bian fait. Ce n'est pas de même; j'ai raison, moi, vois-tu, et ce que j'en fais n'est pas que je veuille épouser Blaise : mais ta tante alle est amoureuse des amoureux qu'avont ses filles, et c'est pour ça qu'alle les gourmande.

COLETTE.

Oh! vraiment, vraiment, ces gourmanderies-là vont être cause de quelque chose de beau.

DE LORME.

Comment?

COLETTE.

Elles s'en vont faire un pélerinage, pour tâcher de rendre ma tante raisonnable.

DE LORME.

Un pélerinage? alles faisont fort bian.

COLETTE.

Oui; mais vous ne savez pas qu'elles ne sont pas toutes seules, et qu'il y a des pélerins qui vont avec elles.

DE LORME.

Bon, tant mieux, c'est bian avisé de prendre compagnie; alles ne s'ennuieront pas dans les chemins.

COLETTE.

Oh! vraiment, non, c'est monsieur Giflot et monsieur de Lépine qui font aussi ce pélerinage-là.

DE LORME.

Tatigué! que ça va bian! velà ce que je demandions.

COLETTE.

Vous trouvez qu'elles font bien?

DE LORME.

Comment bian? alles faisont à marveille, et je n'en vourois pas tenir cent bons écus.

COLETTE.

Voyez un peu comme on se trompe? Je leur voulois conseiller, moi, de n'én rien faire.

DE LORME.

Garde-t'en bian voirement; il faut les encourager à ça au contraire.

COLETTE.

Oh! ce n'est pas le courage qui leur manque; et elles disent que, quand elles reviendront, il n'y aura plus de difficultés à leurs mariages.

DE LORME.

Oh! pour ce qui est de ça, non; monsieu le Bailli et moi, je les ferons faire: ces mariages-là se faisont d'eux-mêmes, il y a des regles pour ça; ça va tout seul.

COLETTE.

Vous leur conseillez donc de partir, mon pere?

DE LORME.

Oui, palsangué! je leur conseille.

COLETTE.

Que ces bons conseils-là leur feront plaisir.

DE LORME.

Et de chagrin à ta tante: c'est ce qui m'en plaît le plus. Alle m'en veut itou; mais morgué je m'en gausse.

COLETTE.

Elle vous en veut aussi. Je vais porter vos conseils à mes cousines; (*bas*) et demander pour moi ceux de ma tante.

SCENE VI.

DE LORME.

Avec tout ça, voyez ce que c'est que de bailler aux filles bon exemple comme j'en baille à Colette, moi. Je ne sis point libartin, je la tiens de court, je vous la sarmone; aussi ça est-il d'une douceur, d'une simplicité; ça ne me fera point de frasque. Mais la Meûniere... Oh ! palsangué ! monsieu le Bailli, j'avons le bon bout de notre côté, ne vous boutez pas en peine.

SCENE VII.

LE BAILLI, DE LORME.

LE BAILLI.

Quoi! qu'est-ce? qu'est-il arrivé depuis peu?

DE LORME.

Les mariages que je souhaitons sont morgué faits, presqu'autant vaut...

LE BAILLI.

De quelle maniere?

DE LORME.

Oh! palsanguenne! parsonne ne pourra dire non; pas même la Meûniere...

LE BAILLI.

Ce ne sera peut-être pas la plus rétive. Eh bien?

DE LORME.

Monsieu de Lepeine et monsieu Giflot s'enfournont d'eux-mêmes.

LE BAILLI.

Comment?

DE LORME.

Ils emmenont les nieces en pélerinage.

LE BAILLI.

En pélerinage! qui vous a dit cela?

DE LORME.

Pargué! Colette alle-même, à qui j'ai recommandé qu'alle les faisît partir tout au plus vite. C'est bian fait, n'est-ce pas?

LE BAILLI.

Il n'y a pas grand danger qu'elles partent; mais il ne faut pas qu'elles aillent loin.

DE LORME.

Oh! je les rattraperons facilement, et puis autant de marié ou de pendu, n'est-ce pas? Velà morgué biau pourvoir des filles.

LE BAILLI.

Je me suis avisé fort à propos de répandre quelques espions dans le village, qui me rendront compte de tout ce qui se passera.

DE LORME.

Oh! palsangué! je m'en fierai mieux à moi qu'à parsonne, et je m'en vois les espionner moi-même; oh! je vous en vianrai biantôt dire des nouvelles.

SCENE VIII.

LE BAILLI.

Qu'il y a d'union dans certaines familles! Voilà un beau-frere qui n'a rien tant à cœur que de faire du chagrin à la Meûniere, et l'autre est bien femme à lui rendre.

SCÈNE IX.

LA MEUNIÈRE, LE BAILLI.

LA MEUNIÈRE.

Velà qui est tarminé, monsieu le Bailli; j'ai pris mon parti, je ne compte plus sur Blaise, c'est un parfide; et au cas que monsieur de Lépine et monsieu Giflot me manquiont itou...

LE BAILLI.

Je ne vous conseille pas de faire de grands fonds sur eux.

LA MEUNIÈRE.

Que le monde est malin! Ce vilain Blaise que je croyois si nigaud, monsieu le Bailli...

LE BAILLI.

Eh bien?

LA MEUNIÈRE.

Il a eu l'esprit d'enrôler Colette; les voilà qui s'en allont ensemble en pélerinage.

LE BAILLI.

Ils s'en vont ensemble! En êtes-vous bien sûre?

LA MEUNIÈRE.

Si j'en sis sûre? C'est Colette elle-même qui me l'a dit. Elle m'est venue demander mon avis là-dessus; et vous jugez bian que je li ai conseillé qu'alle s'en allit, et tout ça pour faire plaisir au biau-frere, car je nous aimons tant...

SCENE X.

DE LORME, LE BAILLI, LA MEUNIERE.

DE LORME.

Eh! tatigué! madame lâ Meûnierè, à quoi vous amusez-vous donc? N'allez-vous pas dire adieu à vos filles?

LA MEUNIERE.

Adieu à mes filles? Allez, monsieu de Lorme, allez-vous-en prendre congé de la vôtre, et ne vous mettez pas en peine des miennes.

DE LORME.

Je ne sais morguenne pas à queu pélerinage alles s'en allont; mais alles sont drôlement équipées pour le voyage.

LA MEUNIERE.

Allez, vous êtes fou, monsieu de Lorme.

DE LORME.

Oui, je sis fou, et votte garde-moulin est biau honnête. C'est li qui les conduit par le chemin; mais alles trouveront queuques autres pélerins sur la route.

LA MEUNIERE.

Hom, l'esprit bouché! Allez, mon bon ami, ce ne sont pas mes filles que Blaise conduit, c'est la vôtre, il n'en emmene qu'une.

DE LORME.

La mienne? Il est morgué bon là! Oh! je sais biau ce que j'en dis, j'en ai vu deux.

LA MEUNIERE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal vous tient; vous êtes accoutumé à voir double.

DE LORME.

Madame la Meûniere?

SCENE XI.

MATHURINE, LE BAILLI, LA MEUNIERE, DE LORME.

MATHURINE.

Ah! voirement, monsieu, voici bian du tintamare.

LE BAILLI.

Comment, Mathurine, qu'est-ce qu'il y a?

MATHURINE.

Toutes les filles et les garçons se sont baillés le mot pour désarter le village. Ils se sont habillés comme des mascarades, et ils disont comme ça qu'ils s'en allont en pélerinage, pour celle fin d'être mariés ensemble.

LE BAILLI.

Mais, vraiment, c'est une gageure, je pense.

MATHURINE.

Monsieu le Curé est survenu, qui dit qu'il les mariera bian tretous, qu'il ne faut point de pélerinage pour ça, et qu'il ne pretend point qu'ils se mariont autre part; mais eux ils voulont toujours partir; venez-vous-en tâcher d'y bouter ordre.

DE LORME.

Morgué! monsieu le Bailli, c'est une rage que ça.

MATHURINE.

Eh! voirement, oui, c'en est une. Il n'y a pas jusqu'à votre petite Colette qui emmene deux garçons pour elle toute seule : monsieu Giflot et monsieu de Lepeine.

DE LORME.

Monsieu Giflot et monsieu de Lepeine? queu conte!

MATHURINE.

Il n'y a point de conte à ça; et velà, je crois, toute la bande qui viant vars ici; les plus pressés allont devant les autres. Eh bian! est-ce un conte? Tenez, voyez vous-même.

DE LORME.

Eh! pargué non, c'est elle-même!

LE BAILLI.

Et les deux pélerins qui la suivent de près.

LA MEUNIERE.

Qu'est-ce que tout ça veut dire?

SCENE XII.

LE BAILLI, LA MEUNIERE, DE LORME, COLETTE, GIFLOT, LEPINE.

DE LORME.

Eh! parle donc, eh! fille, comme te velà faite! Est-ce que t'es itou une voyageuse?

COLETTE.

Mon pere...

DE LORME.

Eh bian! mon pere? Tenez, monsieu le Bailli, alle me demande des conseils pour ses cousines, et la masque les prend pour elle. Queule trahison!

COLETTE.

Il n'y a point de trahison là-dedans. Mes cousines ont profité de vos conseils; et moi j'ai suivi ceux de ma tante.

DE LORME.

Eh! pourquoi donc ces deux messieux que tu dis qui sont amoureux d'elles?

COLETTE.

Eh! oui, justement, c'est pour elle que je les emmene, et elles emmenent Blaise pour moi; nous

nous sommes partagés comme cela pour éviter la médisance.

DE LORME.

Eh ! oui : mais... Tatigué ! que d'esprit, monsieu le Bailli ! velà une jolie petite criature !

LE BAILLI.

Oui, vraiment. Que dites-vous à ça, madame la Meûniere?

LA MEUNIERE.

Que voulez-vous que je vous dise? je sis toute ébaubie.

LE BAILLI.

Vous voyez bien que c'est à vos filles qu'on en vouloit.

LA MEUNIERE.

Eh ! voirement, oui, je le vois biau, je ne le vois que trop.

LE BAILLI.

Après un éclat comme celui-ci, le meilleur parti que vous ayez à prendre, c'est en cas que ces messieurs veuillent les épouser sans dot, de consentir à ces mariages tout au plus vîte.

LÉPINE.

Oh ! de tout mon cœur, je ne demande pas mieux.

GIFLOT.

Ni moi non plus, c'est tout ce que je souhaite.

LA MEUNIERE.

A ces conditions-là je le veux bian itou ; j'en serai défaite.

COLETTE.

Si mon pere vouloit aussi, monsieur le Bailli, Blaise me prendroit de même.

DE LORME.

Je ne débourserai rian pour ça ; Eh bian ! velà qui est fait. Je veux tout ce qu'alle veut ; alle est

trop gentille. Vous resterais donc veuve à votre corps défendant, madame la Meûniere?

LA MEUNIERE.

Moi! rester veuve!

LE BAILLI.

Il faudra prendre le concierge; c'est le portrait du défunt.

LA MEUNIERE.

Prendre stilà? je créverois plutôt; il y a trop de ressemblance.

LE BAILLI.

Eh bien! je ne lui ressemble point, moi. Vous, vous êtes riche et sans famille. Voulez-vous me prendre?

LA MEUNIERE.

Vous prendre, vous? Vous ferials-vous meûnier, monsieu le Bailli?

LE BAILLI.

Pour me faire meûnier, non: mais je vous ferai Baillive.

LA MEUNIERE.

Eh bian! Baillive, soit, vous n'avez qu'à faire.

DE LORME.

Morgué! que ça me plaît. Velà tout le monde pourvu. N'y a-t-il point queuque fille ici, bian et bian tourné comme je sis, qui me voulût faire itou queuque chose.

LE BAILLI.

Oui, j'ai votre fait, monsieur de Lorme.

DE LORME.

Bon, tant mieux. Allons, que les pélerins et pélerines viennent se réjouir de nos mariages. Il faut qu'ils soyont tretous de nos noces: et morgué vivent les pélerinages; sans stici je ne serions pas si bian d'accord que je le sommes.

TROISIEME INTERMEDE.

Les garçons et les filles du village, vêtus en pélerins et en pélerines, se disposent à faire voyage au temple de l'Amour.

M. TOUVENELLE, *pélerin.*

Au temple du fils de Vénus
Chacun fait son pélerinage;
La cour, la ville, et le village,
Y sont également reçus.
Ceux qui viennent dans le bel âge
Y sont toujours les mieux venus.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

L'Amour, ce petit dieu malin,
Met tout en usage pour plaire;
Il a régalé la Meûniere
Pour s'asservir tout le moulin.

ENTRÉE.

M. TOUVENELLE.

Quand j'ai quelque amoureux dessein,
Je fonde d'abord la cuisine;
Et pour attraper ma voisine,
Je fais grand'chere à mon voisin.

ENTRÉE.

MADEMOISELLE HORTENSE, *pélerine.*

Venez dans l'isle de Cythere

En pélerinage avec nous ;
Jeune fille n'en revient guere
Ou sans amant, ou sans époux ;
Et l'on y fait sa grande affaire
Des amusements les plus doux.

M. TOUVENELLE.

Pour s'engager dans ce voyage,
Il ne faut point tant de façon ;
Je ne veux pour tout équipage
Que mon amour et mon bourdon ;
Et pour avoir soin du ménage,
Marotte, Colette, ou Louison.

MADEMOISELLE HORTENSE.

Nous irions ensemble à la Chine,
Sans avoir écu ni denier ;
Jeune et gentille pélerine
Porte toujours de quoi payer :
L'Amour prend soin de la cuisine,
Et Bacchus est le sommelier.

ENTRÉE.

BRANLE.

M. TOUVENELLE.

Nos pélerins ont bonne mine :
Que de gentilles pélerines !
Mais, à ce que dit Mathurine,
La mine trompe quelquefois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois !

MADEMOISELLE MIMY, *pélerine.*

Mais, à ce que dit Mathurine,
Que de gentilles pélerines !
La chose vaut qu'on l'examine,
Et je veux en juger par moi.

Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois.

MADEMOISELLE HORTENSE.

La chose vaut qu'on l'examine,
Que de gentilles pélerines!
Il ne faut esprit ni doctrine
Pour apprendre à faire un bon choix:
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois!

M. TOUVENELLE.

Il ne faut esprit ni doctrine;
Que de gentilles pélerines!
Et souvent telle est la plus fine,
Qui s'y trompe le plus de fois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois!

MADEMOISELLE MIMY.

Et souvent telle est la plus fine:
Que de gentilles pélerines!
Si mon premier choix me chagrine,
Quitte à troquer au bout du mois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois!

MADEMOISELLE HORTENSE.

Si mon premier choix me chagrine,
Que de gentilles pélerines!
J'imiterai notre voisine;
Elle en prend bon nombre à la fois.
Que de gentilles pélerines
L'Amour assemble sous ses lois!

FIN DES TROIS COUSINES.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE ET DU SECOND VOLUME.

